

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage
de M. le Professeur S. Freud.

MÉMOIRES ORIGINAUX

Interprétation et traitement psychanalytiques de l'impuissance psychosexuelle chez l'homme ⁽¹⁾

Par S. FERENCZI

(Traduit de l'allemand par H. HÆSLI)

Un des rares arguments objectifs qui aient été avancés contre la méthode thérapeutique freudienne des psycho-névroses est l'objection que la cure psychanalytique ne guérissait que symptomatiquement. Elle ferait bien disparaître les symptômes hystériques, mais non pas la disposition hystérique elle-même. Freud répond à cette objection avec raison que les mêmes critiques se montrent beaucoup plus indulgents vis-à-vis d'autres méthodes antihystériques qui n'obtiennent même pas la guérison définitive d'un symptôme. On pourrait en outre opposer à l'argument précité le fait que l'analyse s'avancant jusqu'aux profondeurs de la vie psychique, cette analyse que Freud compare très justement aux fouilles des archéologues, ne guérit pas seulement les symptômes, mais entraîne en plus chez le patient une modification du caractère si fondamentale que nous n'avons plus le droit de l'appeler un malade. Nous y sommes d'autant moins autorisés que, l'analyse terminée, il est bien armé contre de nouveaux conflits et de nouveaux ébranlements psychiques, à peu près aussi bien que l'homme « normal » non analysé. Celui-ci — comme nous le savons maintenant de façon positive — traîne avec lui pendant toute sa vie d'innombrables complexes de représentations refoulées qui se mobilisent continuellement pour exagérer par leur valeur affective l'effet pathogène de traumatismes psychiques.

Cette objection contre la psychanalyse n'a d'ailleurs plus aucun poids dès que la tâche médicale se borne à la guérison d'un unique symptôme. Le traitement de l'impuissance psychique pose un pro-

(1) Paru pour la première fois dans *Psychiatrisch-Neurologische Wochenschrift*, X, 1908 (Hebdomadaire psychiatrique et neurologique).

blème qui passait toujours pour un des plus difficiles. Si nombreux étaient les patients qui venaient se plaindre à moi de leur impuissance, si grande était la misère morale découlant de leur symptôme, que je ne me lassais pas d'essayer les méthodes de traitement les plus diverses : celle à base de médicaments aussi bien que celle recourant à la suggestion. Il m'arrivait d'obtenir des résultats avec l'une et l'autre ; sur aucune des deux on ne pouvait vraiment compter. Je suis d'autant plus heureux de pouvoir exposer maintenant des succès thérapeutiques de beaucoup plus importants, dûs à la méthode psychanalytique de Freud.

Je me propose de présenter d'abord mes observations sans y ajouter des considérations théoriques, et je préfère intercaler mes remarques dans la partie théorique.

Un industriel, âgé de 32 ans, vint me consulter. Ses façons timides, presque serviles, permettaient, même à distance, de le classer parmi les « neurasthéniques sexuels ». Ma première idée fut qu'il était tourmenté par les remords que l'on constate souvent chez ceux qui se livrent à la masturbation. Mais le mal s'avérait beaucoup plus grand. Il déclare n'avoir jamais pu, en dépit de son âge d'homme, et en dépit d'innombrables tentatives, réussir un coït normal. Une insuffisance d'érection ou une éjaculation précoce rendait chaque fois l'immission impossible. Il s'était adressé à différents médecins. L'un d'entre eux (trop fameusement connu pour ses annonces continues dans les journaux) l'apostropha très brutalement : « Vous vous êtes masturbé, voilà la cause de votre impuissance. » Le patient, qui s'était effectivement masturbé dès l'âge de 5 ans jusqu'à 18 ans, était rentré chez lui avec la conviction que l'incapacité sexuelle était la conséquence inévitable et dûment méritée de ses « péchés de jeunesse ». Il entreprit cependant encore d'autres tentatives de guérison, et subit, entre autres traitements, une longue cure d'hydrothérapie et d'électrothérapie qui n'eut aucun résultat. Le malade se serait résigné à son sort s'il n'eût éprouvé alors une profonde inclination pour une jeune fille qui lui plaisait beaucoup. Le désir de l'épouser était le mobile de son dernier essai.

Le cas s'avéra comme un des plus courants, et l'anamnèse et l'examen du patient n'apportèrent rien de particulier. Il en résultait qu'il existait chez lui, en outre de l'impuissance, un complexe de symptômes névrotiques : diverses paresthésies, une hyperesthésie de l'ouïe, une hypocondrie aiguë, un sommeil agité avec des rêves d'an-

goisse, somme toute, une névrose d'angoisse dans le sens freudien qui trouvait une explication suffisante dans l'insatisfaction sexuelle et dans les fréquentes excitations frustrées de leur jouissance complète. Quoique chez notre patient le mécanisme de copulation fit infailliblement défaut au moment critique, ses fantasmes à l'état de veille et de demi-sommeil tournaient constamment autour de situations sexuelles, accompagnées des érections les plus violentes. Mais ce fut précisément cette circonstance qui éveilla en moi le soupçon qu'en dehors des conséquences nerveuses de la continence, le malade pourrait encore souffrir d'une psychonévrose. Il fallait donc chercher la cause de l'impuissance proprement dite dans la force inhibitrice et défensive d'un complexe psychique inconscient agissant juste au moment de l'union sexuelle tentée. Cet état morbide nous est connu depuis longtemps sous la désignation « d'impuissance psychique » ; nous savions en outre que, dans ce cas, l'effet d'inhibition de l'angoisse et de la peur rendait impraticable la courbe réflexe sexuelle ordinairement intacte. Autrefois, dans de tels cas, la « lâcheté » du patient ou le souvenir conscient d'un échec sexuel tenaient lieu d'explication. Notre mission de médecin se bornait à tranquilliser et à encourager le malade, procédé qui, dans certains cas, était couronné de succès. Après avoir pris connaissance de la psychologie freudienne, je ne pouvais me contenter de ces explications superficielles. Je me voyais obligé d'admettre que ce n'était pas une peur consciente, mais une peur inconsciente qu'il fallait rendre responsable du symptôme, des processus psychiques à contenu défini ayant leur origine dans des traces de souvenirs infantiles. Il s'agissait probablement d'un désir sexuel infantile quelconque qui, au cours de l'adaptation individuelle à la société civilisée, était devenu non seulement irréalisable, mais avait été même banni de la pensée. Aux questions y relatives que je lui posai, le malade ne me donna que des renseignements négatifs. Au point de vue sexuel, rien de particulier ne lui était arrivé. Parents, frères et sœurs avaient été d'une rare décence et d'une grande réserve en ce qui concerne les réalités sexuelles. Enfant, il ne s'était d'ailleurs aucunement intéressé à ces « choses ». Il se savait parfaitement exempt de toute velléité sexuelle. L'idée de s'adresser « aux zones érogènes » pour obtenir des jouissances (érotisme anal et oral) le remplissait d'horreur. Les exploits des exhibitionnistes, des voyeurs, des sadistes et masochistes lui étaient à peu près inconnus. Il

m'accorda tout au plus, et encore à contre-cœur, qu'il avait une préférence excessive pour le pied féminin et sa chaussure, sans pouvoir donner des indications sur l'origine de ce goût fétichiste. Naturellement, le malade dut me raconter de façon très précise comment il avait acquis ses connaissances dans le domaine sexuel. Il me parla de la période de masturbation et de ses premières tentatives de rapports qui furent des échecs. Mais même cette anamnèse approfondie n'apporta pas les matériaux qui auraient pu me servir d'explication satisfaisante de l'inhibition psycho-sexuelle. Depuis Freud nous savons qu'un pareil récit ne constitue pas, en dépit de toute sincérité et d'une mémoire très fidèle de la part du malade, la réelle histoire d'évolution de l'individu. Le conscient peut si bien « passer sous silence » et « oublier » les idées et souvenirs devenus pénibles que seule une investigation analytique très rigoureuse peut les tirer du refoulement et les rendre conscients. Je n'hésitai donc pas à recourir à la méthode psychanalytique.

L'analyse prouva bientôt que mes soupçons, qu'il s'agit d'une psycho-névrose, n'étaient pas injustifiés. Un examen plus complet des paresthésies précitées permettait de reconnaître leur nature névrotique (« douleurs » et « craquements » dans les tendons, « mouvements de vagues » dans les muscles du ventre et dans les jambes, etc...). Mais il se présentait en outre plusieurs idées et sentiments d'un caractère nettement obsessionnel qui se renouvelaient sans cesse. Le malade n'osait pas, disait-il, regarder les gens en face. Il était lâche et avait le sentiment d'avoir commis un crime ; il craignait continuellement d'être ridicule.

De telles représentations obsessionnelles et de telles sensations de caractère obsessionnel sont très typiques de l'impuissance sexuelle. La lâcheté de l'impuissant sexuel trouve son explication dans le fait que la conscience honteuse d'une pareille imperfection influe sur l'individu entier. Freud parle avec beaucoup de justesse de l'exemple qu'est la sexualité pour le comportement psychique en général. Le degré d'assurance dans les exploits sexuels détermine l'assurance dans les manières, les opinions et les actes. Mais le sentiment de culpabilité non motivé qui semblait jouer chez notre patient un rôle assez considérable me fit supposer des idées plus profondément refoulées et, dans un certain sens, véritablement « coupables ». Les matériaux psychiques fournis peu à peu par l'analyse me permettaient d'entrevoir la nature de ce « péché ».

J'étais surtout frappé par le fait que le patient s'occupait fréquemment dans ses rêves d'inspiration sexuelle de grosses femmes dont la figure lui restait cachée et avec lesquelles il n'arrivait même pas en rêve à consommer l'union sexuelle. Au lieu d'avoir une pollution à laquelle il pouvait s'attendre, il était saisi d'une violente angoisse et se réveillait en sursaut avec l'idée : « C'est impossible ! Cette situation est inconcevable ! » Après de tels rêves cauchemaresques, il se réveillait épuisé, en nage, avec des battements de cœur, et avait en général « une mauvaise journée ».

Le fait que le malade ne voyait jamais dans le rêve le visage de l'objet sexuel ne pouvait pas ne pas être interprété dans le sens d'une défiguration du rêve (Freud). Elle tendait ici à rendre méconnaissable pour la conscience la personne à laquelle s'adressait dans le rêve le désir libidinal. Par contre, le réveil en sursaut signifiait que la conscience finissait tout de même par se douter de « l'impossibilité de la situation », par rapport à la femme à laquelle le rêve faisait allusion. L'accès d'angoisse était la réaction affective de la conscience contre une réalisation du désir émanant de l'inconscient (1).

L'interdiction inconsciente de la pleine jouissance sexuelle était si rigoureuse chez le patient que, même dans ses rêveries, il était pris de frayeur dès que ses fantasmes sexuels lui présentaient l'image du coït lui-même, et cela au point qu'il devait changer d'idée (2).

A plusieurs reprises, je pus constater que les rêves du patient contenaient certaines cruautés : il mordait par exemple le doigt de

(1) Ignotus, poète hongrois, semble se douter de la déformation et de la censure des rêves quand il dit dans le fragment suivant :

« ...et de même que l'homme, ses rêves sont lâches,
Le fléau du destin le bat bientôt si profondément,
Qu'il n'ose même pas rêver son salut. »

Déjà autrefois j'ai été frappé (voir mon article *Amour et science*, *Gyogyászat* 1901) de constater que les sources littéraires utiles à la psychologie individuelle ne se trouvent pas dans les ouvrages scientifiques, mais dans la littérature.

(2) Freud a été le premier à attirer l'attention sur la fréquence des rêves d'examen angoissants. Je peux entièrement confirmer cette observation. Le fantasme onirique du baccalauréat ou d'autres examens est un rêve typique chez ces sujets et il est toujours lié au sentiment désagréable de n'être pas préparé. d'être ridicule, etc. Ce sentiment représente un affect transposé par le rêve ; il appartient à la conscience de l'impuissance sexuelle. Un synonyme de coït, employé dans le hongrois populaire — « tirer un coup » — pourrait expliquer pourquoi dans les rêves des impuissants qui sont en traitement chez moi, les situations sont si nombreuses où l'emploi (le plus souvent maladroit) des armes à feu joue le rôle principal (le fusil est rouillé, le coup de fusil manque le but ou bien il ne part pas, etc...).

quelqu'un au point de le trancher complètement, ou bien il mordait telle personne à la figure. Il n'était pas difficile de trouver la source de ces velléités cannibaliques dans l'hostilité infantile contre un frère de vingt ans son aîné, qui s'était montré autrefois trop sévère et peu tendre avec ses frères plus jeunes. D'ailleurs, même à l'état de veille, ce goût de la cruauté perçait derrière la lâcheté manifeste du patient. Chaque fois qu'il se rendait compte de la conduite poltronne qu'il avait eue envers telle ou telle personne (le plus souvent envers un supérieur), il se plongeait pendant des minutes dans des fantasmes où il imaginait jusque dans les moindres détails comment il agirait la prochaine fois dans une situation pareille, et à quelles voies de fait et à quelles injures il aurait alors recours (1). Il s'agit ici de cette manifestation si fréquente chez les psycho-névrosés qu'on appelle communément « l'esprit de l'escalier », et que Freud nomme l'esprit de « l'ultériorité » (Nachträglichkeit). Ces projets outrecuidants restaient le plus souvent des fantasmes oiseux : l'angoisse ou la peur paralysait chaque fois au moment critique et la main et la langue du malade. L'analyse découvrit que cette sorte de lâcheté était déterminée par le respect infantile envers les parents et les frères et sœurs aînés, respect qui arrêtaît autrefois la révolte de l'enfant contre les punitions physiques et les remontrances qu'on lui infligeait.

Vu l'association physiologique et psychique intime de la fonction sexuelle et de l'émission de l'urine, je trouvais naturel que la même inhibition, comme je pus bientôt le constater, frappât aussi cette émission. Il lui était impossible d'uriner en présence de quelqu'un. Aussi longtemps qu'il se trouvait seul dans une vespasienne, il urinait régulièrement et à grand jet, dès que quelqu'un d'autre entraît l'émission était pour ainsi dire « coupée », et il lui était impossible d'émettre la moindre gouttelette.

De ce symptôme et de sa timidité jouant même vis-à-vis des hommes, on pouvait conclure qu'il y avait chez lui, comme chez la plupart des névrosés (Freud), une composante homo-sexuelle dépassant la moyenne habituelle. Je crus pouvoir en découvrir l'origine infantile dans ses rapports avec un frère plus jeune que lui, et dont il avait partagé le lit pendant des années. Ils avaient conclu entre

(1) Dans les *Prétendants* d'IBSEN le personnage de l'évêque Nicholas personnifie excellemment la lâcheté et la cruauté dissimulée, conséquence de l'impuissance sexuelle.

eux une sorte d'alliance défensive contre le frère aîné qui les maltraitait. Par mon expression « la moyenne habituelle de l'homosexualité », j'entends implicitement que mes psychanalyses, désormais nombreuses, confirment la doctrine de la *psycho-bisexualité*, selon laquelle il subsiste chez l'homme non seulement des rudiments anatomiques de la disposition primitivement bisexuelle, mais encore des rudiments psycho-sexuels, qui, dans certaines conditions, peuvent obtenir la prédominance.

Préparé par d'autres analyses semblables, je soupçonnais, dans la femme robuste qui revenait sans cesse dans le rêve, une parente proche du patient : la mère ou une sœur. Saisi d'indignation, celui-ci réfutait énergiquement cette supposition et déclarait triomphalement qu'il avait bien une sœur très robuste, mais que c'était précisément elle qu'il ne pouvait pas souffrir. Il s'était toujours montré grincheux et peu aimable vis-à-vis d'elle. Mais quiconque, comme moi, fait souvent l'expérience de ces réalités, ne peut être dupe d'une pareille information. En effet, combien de fois une sympathie gênante pour la conscience ne se dissimule-t-elle pas derrière une austérité et un air maussade exagéré (1) ?

Un des jours suivants, le patient eut une singulière hallucination hypnagogique que, légèrement modifiée, il aurait déjà éprouvée à plusieurs reprises. En train de s'endormir, il avait eu le sentiment que ses pieds se levaient en l'air (il les croyait chaussés, quoi qu'ils fussent nus), tandis que la tête tombait profondément en arrière. Il s'était réveillé subitement avec un sentiment d'angoisse intense. En raison du fétichisme des chaussures et du pied déjà cité, je soumis les associations y relatives du patient à une nouvelle analyse très exacte dont le résultat fut l'apparition des souvenirs suivants que le patient avait depuis longtemps oubliés et qui lui étaient extrêmement désagréables : la sœur robuste qu'il ne pouvait pas supporter, et de dix ans son aînée, avait eu l'habitude de se faire boutonner ses souliers par son frère, alors âgé de trois ou quatre ans. Il n'était alors pas rare non plus que sa sœur, portant des bas courts, l'assît à cheval sur ses genoux nus, ce qui lui causait une sensation voluptueuse à la verge. (Comme il s'agit probablement ici d'un souvenir-écran dans le sens freudien, d'autres faits ont dû se passer entre eux.) Il se rappelait que, voulant recommencer ce

(1) « Je hais, parce que je suis incapable d'aimer ». (IBSEN).

jeu un peu plus tard, la fillette, âgée de quatorze à quinze ans, l'avait repoussé en déclarant que c'était immoral et inconvenant.

Ma conviction était désormais certaine, et je pus enfin en faire part à mon patient : Il fallait chercher le mobile psychologique de son impuissance dans la tendance à la répétition des actes sexuels d'autrefois, tendance refoulée parce qu'en contradiction avec la morale sexuelle admise (voir von Ehrenfels, Freud), mais continuant à agir dans l'inconscient. Le malade, n'étant convaincu qu'à moitié par ces arguments, persista à nier. Mais sa résistance ne dura pas longtemps. Déjà, le lendemain, il me déclara qu'il avait beaucoup réfléchi sur ce que je lui avais dit, et il se souvenait que, dans sa jeunesse (entre l'âge de 15 et 18 ans), il avait pris cette intimité dans ses rapports infantiles avec sa sœur pour sujet de ses fantasmes masturbatoires, et que c'était précisément les remords angoissants qu'il éprouvait après une pareille jouissance qui l'avaient décidé à renoncer définitivement à la masturbation. Depuis — jusqu'à maintenant — ce souvenir d'enfance ne lui était jamais revenu.

J'engageai, dès le début, le patient à continuer ses tentatives de coït durant le traitement. A la suite de l'analyse du rêve que nous venons d'exposer, il se présentait un jour avec la nouvelle surprenante qu'il avait réussi la veille — pour la première fois dans sa vie — à consommer l'union sexuelle avec une femme. Il avait été entièrement satisfait par l'érection, la durée des frottements et l'orgasme. Avec cette gloutonnerie qui caractérise les névrosés, il renouvela l'acte encore deux fois dans la même soirée, et chaque fois avec une autre femme.

Je continuai le traitement et essayai de réduire également les autres symptômes de sa névrose. Mais le but principal de la cure une fois atteint, le malade, convaincu de la solidité du résultat obtenu, n'apportait plus l'intérêt nécessaire à l'analyse. Il me quitta après un traitement de deux mois.

Ce succès thérapeutique demande à être expliqué. Freud, dans son ouvrage capital sur l'évolution de la sexualité chez l'individu, nous a appris que l'enfant recevait ses premières impressions sexuelles de l'entourage immédiat et que ces impressions déterminaient chez tous la direction du choix ultérieur de l'objet sexuel. Mais, des raisons constitutionnelles ou des raisons extérieures (excès de tendresse de la part d'un des parents par exemple) peuvent favo-

riser la fixation du choix objectal incestueux. « La morale admise par la société civilisée (kulturelle Moral) », peu à peu renforcée par l'exemple et par l'éducation, s'oppose énergiquement à la poussée des désirs immoraux, et il en résulte leur refoulement. Cette défense réussit parfaitement au début — ainsi qu'on peut le constater dans notre cas — (la période de la défense réalisée, Freud), mais sous l'influence de la poussée évolutive d'ordre organo-sexuel à l'âge de la puberté, les tendances refoulées peuvent être réactivées, ce qui nécessite un nouveau refoulement. Ce second refoulement représente pour notre patient le début de la psycho-névrose qui se manifeste entre autres symptômes par celui de l'inhibition psycho-sexuelle au moment du coït et par l'aversion contre sa sœur. Le malade était incapable d'accomplir l'acte sexuel, toute femme lui rappelant inconsciemment sa sœur. Il ne pouvait supporter sa sœur du fait que — sans le savoir — il ne voyait pas seulement en elle une proche parente, mais aussi la femme. L'antipathie qu'il ressentait pour elle était un parfait écran pour empêcher que les sentiments opposés ne se fissent conscients.

Mais l'inconscient (dans le sens freudien) ne réussit à dominer la vie psychique et physique de l'homme qu'aussi longtemps que l'analyse n'a pas pu démasquer le contenu des idées qui restent cachées au conscient. Ces processus psychiques, une fois pénétrés par la lumière de la conscience, la puissance tyrannique du complexe inconscient prend fin. Les idées refoulées cessent d'être des lieux de concentration et de ralliement des affects réfractaires à l'abréaction ; elles sont branchées sur les chaînons d'idées de l'association normale. C'est l'analyse, c'est-à-dire une sorte de stratagème consistant à « éviter la censure » (Freud) qui empêchait désormais dans notre cas l'énergie affective du conflit de se convertir en un symptôme physique obsessionnel (et inhibitif). Ce conflit une fois analysé par la pensée consciente et de ce fait « abrégé », il perdit pour toujours sa valeur inadéquate.

Les psychanalyses analogues de Steiner et Stekel démontrent que la fixation incestueuse de la libido, en tant que cause de l'impuissance psycho-sexuelle, n'est pas exceptionnelle, mais relativement fréquente. Un psychonévrosé, âgé de 28 ans, que j'ai actuellement en traitement, et qui approche déjà de la guérison, était en proie à des représentations et à des actes obsessionnels. Il souffrait en outre d'inhibition psychosexuelle comme le patient dont nous venons

d'exposer l'observation. Mais, au sixième mois de l'analyse, ce symptôme disparut de lui-même, dès qu'on eut réussi à rendre consciente l'idée incestueuse infantile se rapportant à la mère. Si j'ajoute encore que ce malade, d'un comportement général plutôt « hypermoral », nourrissait parmi ses idées inconscientes des fantasmes hostiles contre son père, on reconnaîtra en lui une personification typique du mythe œdipien dont c'est encore le mérite de Freud d'avoir découvert la signification humaine générale.

Les idées libidinales refoulées dans l'enfance, qui déterminent l'impuissance psychique, ne se rapportent pas nécessairement à des parents proches. Il suffit que l'objet sexuel infantile ait été ce qu'on a coutume d'appeler « une personne respectable », inspirant, pour une raison ou une autre, de l'estime. Je citerai comme exemple un malade de 45 ans, chez qui un « serrement » de cœur très pénible (*angina pectoris nervosa*) et une faiblesse sexuelle s'amélioraient très sensiblement, depuis qu'il pouvait se faire une idée des fantasmes irrespectueux refoulés dont feu sa mère par adoption se trouvait être l'objet. La circonstance que la mère par adoption avait dépassé les limites dans les manifestations de sa tendresse pour l'enfant avait facilité dans ce cas la fixation incestueuse, si cette expression est permise quand il s'agit de relations non-parentales. Jusqu'à l'âge de dix ans, le garçon couchait dans le même lit qu'elle, et pendant longtemps elle avait toléré son comportement affectif déjà nettement érotique. Les enfants sont souvent exposés à de pareils dangers et à de pareilles tentations de la part de leurs professeurs et éducateurs. Il n'est pas rare non plus qu'ils soient la proie d'adultes, membres de la famille, qui se permettent sur eux des expériences sexuelles masquées, et cela non seulement — comme on pourrait être tenté de croire — dans des quartiers miséreux, mais même dans des classes sociales où on fait bénéficier les enfants des soins les plus minutieux (1).

Le rôle tragique que la mère de ce fils adoptif a joué dans sa vie est confirmé par le fait que cette femme, âgée de plus de 70 ans, s'est suicidée de désespoir en voyant le malade sur le point de se marier. Elle se précipita de la fenêtre du second étage dans la rue au moment où son fils adoptif entraît par la porte. Le patient croyait que

(1) Voir FREUD. « Suite de remarques sur les psycho-névroses défensives ». (*Œuvres complètes*, t. I, p. 366). Voir aussi mon article : « Pédagogie sexuelle », Budapesti Orvosi Ujság, 1908.

le mécontentement, au sujet de son choix, était le mobile de son suicide. Mais son inconscient avait dû fournir une interprétation plus juste du suicide, car c'est à ce moment-là que se déclaraient les serremments de cœur, qui n'étaient pas autre chose que le « chagrin de cœur », transposé, projeté dans le domaine physique. La faiblesse sexuelle existe chez ce malade depuis l'âge de puberté et peut-être n'atteindra-t-il sa puissance sexuelle qu'au déclin de sa vie.

En outre des cas d'impuissance fonctionnelle dus à des complexes inconscients d'origine infantile, Steiner distingue encore deux sortes d'inhibition psychosexuelle : l'une serait conditionnée par l'infériorité sexuelle héréditaire, l'autre par certaines influences nuisibles s'étant produites après la puberté.

Le profit de cette classification est, à mon avis, plutôt d'ordre pratique que d'ordre théorique. Des cas « héréditaires » il faut surtout exclure les cas de pseudohérédité : en vertu de leur maladie même, des parents névropathes donnent à leurs enfants une éducation mauvaise et préjudiciable. Ils risquent de les exposer à des influences dont la conséquence ultérieure peut être une inhibition sexuelle. Ces influences faisant défaut, le sujet dit « malade héréditaire » ne serait peut-être pas devenu un impuissant sexuel.

Freud compare la pathogénèse des névroses à celle de la tuberculose. Chez celle-ci aussi la prédisposition joue un rôle capital, mais l'élément proprement pathogène n'est que le bacille de Koch, et si on réussissait à le tenir à distance, personne ne mourrait de la « prédisposition ». Les influences sexuelles subies par l'enfant jouent le même rôle dans les névroses que les microbes dans les maladies infectieuses. Et s'il faut convenir que là où la prédisposition est très grande, les impressions habituelles et inévitables de l'entourage peuvent suffire pour déterminer une impuissance fonctionnelle future, il est pourtant nécessaire d'insister par principe sur le fait que ce sont *ces impressions*, et non pas la « prédisposition » sans réalité, qui sont la cause spécifique du mal (Freud). Mais il en ressort aussi que la psychanalyse peut donner encore quelque résultat, même s'il s'agit d'une « infériorité sexuelle héréditaire ».

De même, l'impuissance psychosexuelle acquise après la puberté ne se distingue à mon avis qu'en apparence de celle conditionnée par des complexes inconscients. Lorsque quelqu'un, après avoir pu consommer le coït de façon parfaitement régulière pendant un cer-

tain temps, perd temporairement sa puissance sexuelle sous l'influence de circonstances particulières (peur de l'infection, de la grossesse, excitation sexuelle trop forte), on peut tranquillement admettre qu'il existe en lui des complexes infantiles refoulés. C'est précisément à l'affect de pareils complexes, transposé sur la réaction actuelle (Freud) qu'il faut attribuer l'effet excessif ou intense, donc pathologique, de l'influence nuisible du moment. Du point de vue pratique, M. Steiner a parfaitement raison de mettre ce groupe particulièrement en évidence, car on réussit parfois à guérir ces cas en rassurant simplement les sujets, en ayant recours soit à des mesures suggestives, soit à une analyse toute superficielle (à mettre sur le même niveau que la « catharsis », ou l'« abréaction » de Breuer et Freud). Mais cette sorte de guérison n'a pas la valeur prophylactique de la psychanalyse, qui approfondit davantage. On ne peut cependant pas lui contester l'avantage de demander beaucoup moins de sacrifices et au malade et au médecin.

Une pareille analyse, toute superficielle, rendit la *potestas coeundi* à un de mes malades, un jeune homme qui, après avoir contracté la première gonorrhée, devint impuissant par hypocondrie, ainsi qu'à un second qui fut incapable d'avoir des relations avec sa femme, après avoir vu chez elle le sang des règles. Un simple encouragement et un apaisement suggestif suffirent chez un homme, âgé de 36 ans, qui, quoique ayant auparavant été assez actif sexuellement, était devenu impuissant en se mariant dès qu'il s'était agi d'un « devoir » conjugal. Dans ce cas-ci, je continuai l'analyse même après le rétablissement de la fonction sexuelle, et il en résulta la découverte des faits suivants : Fils d'un tonnelier, le malade avait, à l'âge de trois ou quatre ans, encouragé par un ouvrier de son père, certainement pervers, manipulé les organes sexuels d'une fillette du même âge. L'ouvrier induisit ensuite la fillette à triturer le prépuce du garçon avec un de ces petits clous en bois dont on se sert pour boucher des tonneaux vermoulus. Mais le petit clou s'enfonça dans le prépuce et une intervention chirurgicale permit de l'extraire. Tout cela ne se passa pas sans frayeur et sans peur, ni sans honte. Mais ce qui le déprimait encore davantage était que ses camarades eussent appris l'incident et l'appelassent pendant des années par le surnom de « piqué de clou ». Il devint renfermé et grincheux. A l'âge de la puberté, il avait souvent peur que la cicatrice (en elle-même peu importante) n'amoindrit ses capacités sexuelles, mais, après

quelques tâtonnements, les premiers essais réussirent assez bien. Cependant, la peur de ne pouvoir pas suffire aux exigences sexuelles plus considérables de la vie conjugale était pour sa sexualité, déjà lésée par un complexe infantile, une charge excessive, et l'impuissance suivit le mariage.

Le cas est à plusieurs points de vue instructif. Il démontre que si, après la dispersion des représentations angoissantes actuelles, la puissance sexuelle revient, cela ne prouve pas encore que la peur ait été l'unique source de l'inhibition ; il est beaucoup plus probable que, dans ce cas, comme aussi dans tous les autres cas semblables, la peur préconsciente n'a qu'un « rayon d'action transposé », tandis que la source primitive de l'affection reste dissimulée dans l'inconscient. La cure de suggestion, couronnée de succès, aurait, selon l'heureuse expression de Freud, simplement « épointé le symptôme », c'est-à-dire qu'elle aurait réduit la charge totale de l'appareil névropsychique, à tel point que le malade pourrait en venir à bout lui-même.

Le cas constitue en même temps un exemple du fait qu'en outre de la fixation incestueuse infantile, d'autres expériences de la première enfance, liées à l'affect d'une honte intense, peuvent encore déterminer une inhibition psychosexuelle ultérieure.

En raison de son intérêt pratique, une espèce de honte mérite en particulier d'être mise en évidence, celle qui s'empare de l'enfant pris en flagrant délit de masturbation. La fixation de cette honte est souvent encore aggravée soit par la punition corporelle, soit par la prédiction de maladies. Freud nous a montré combien typique est l'influence qu'a sur la formation ultérieure du caractère et de la névrose, la manière de sevrer de l'onanisme. On peut délibérément prétendre que le manque de tact des parents, des éducateurs et des médecins dans cette affaire si importante pour l'enfant, lui cause plus de préjudice que toutes les autres influences si souvent incriminées qu'implique la civilisation d'aujourd'hui. L'isolement des enfants dans leurs misères sexuelles, les représentations exagérées et fausses que, dans cet isolement, l'enfant se fait de tout ce qui a un rapport physiologique ou intellectuel avec la sexualité, la sévérité excessive des parents quand il s'agit de punir l'enfant pour ses habitudes sexuelles, le dressage systématique de l'enfant à l'obéissance passive et au respect aveugle des parents, voilà

les éléments d'une méthode d'éducation qui prime encore de nos jours et qu'on pourrait appeler un foyer de culture de névropathes et d'impuissants sexuels.

Mon opinion, au sujet de l'impuissance psychosexuelle de l'homme peut se résumer ainsi :

1) L'impuissance psychosexuelle de l'homme est toujours une manifestation partielle d'une psychonévrose et répond à la conception freudienne de la genèse des symptômes psychonévrotiques. En conséquence, elle est toujours la manifestation symbolique de traces de souvenirs refoulés d'expériences sexuelles infantiles, de tendances inconscientes s'efforçant de les reproduire, et du conflit psychique ainsi provoqué. Ces traces de souvenirs et ces tendances sont toujours, dans les cas d'impuissance sexuelle, d'une telle nature, ou s'adressent toujours à une telle personne qu'elles sont incompatibles avec la pensée consciente du civilisé adulte. L'inhibition est donc une interdiction inconsciente qui s'adresse au fond à une certaine sorte de l'activité sexuelle, mais qui, pour mieux assurer le refoulement, s'étend sur les jouissances sexuelles en général.

2) Les expériences sexuelles de la première enfance, qui conditionnent l'inhibition ultérieure, peuvent être de graves psychotraumatismes. Mais quand la prédisposition à la névrose est considérable, les impressions inévitables pour tout enfant, et en apparence innocentes, peuvent provoquer les mêmes suites.

3) Parmi les causes de l'impuissance psychosexuelle ultérieure, la fixation incestueuse (Freud) et la honte sexuelle infantile jouent un rôle particulièrement prépondérant.

4) L'effet inhibitif du complexe refoulé peut se révéler et se fixer dès les premiers essais de relations sexuelles. Dans des cas moins graves, l'inhibition ne s'affirme que plus tard, à propos d'une excitation sexuelle particulièrement intense ou d'une copulation troublée. Une analyse suffisamment approfondie pourrait certainement montrer dans tous les cas semblables, à côté, ou plus justement derrière l'actuelle influence nuisible et déprimante, des souvenirs sexuels infantiles qui avaient été refoulés et des fantasmes y relatifs.

5) L'entière compréhension d'un cas d'impuissance psychosexuelle n'est possible qu'au moyen de la psychanalyse freudienne.

Grâce à cette méthode, on réussit souvent, même dans des cas graves et apparemment invétérés, à guérir le symptôme et, prophylactiquement, empêcher sa réapparition. Dans des cas moins graves la suggestion ou une analyse superficielle peuvent donner un résultat.

6) La psychonévrose, dont l'inhibition sexuelle est une manifestation partielle, est le plus souvent compliquée par une névrose actuelle dans le sens freudien du terme (neurasthénie, névrose d'angoisse).

De l'Angoisse à l'Orgasme

Par René LAFORGUE (1)

La psychanalyse nous a familiarisés avec la singulière façon dont la libido refoulée d'un individu réussit, pour se satisfaire, à utiliser des mécanismes infantiles et des substitutions d'organes. Nous avons observé sous ce rapport que des fonctions aussi bien psychiques que physiques, et apparemment indépendantes de la sexualité, pouvaient, secondairement, être mises à sa disposition, c'est-à-dire être érotisées (par exemple les fonctions intestinales, ou la souffrance en tant qu'expression de la satisfaction et de la fixation de la libido accrochée au stade œdipien).

Depuis longtemps, nous nous sommes demandés jusqu'à quel point l'angoisse est susceptible d'être érotisée de façon analogue, — possibilité d'autant plus réelle qu'il existe peut-être un rapport entre l'angoisse et la jouissance initiale, relation qui, à l'occasion, pourrait faciliter à la libido le recours à l'angoisse comme substitut de la jouissance.

Il est aisé de se rendre compte que l'infliction de la peur, soit dans l'imagination, soit dans les jeux ou dans le travail quotidien, est éprouvée, souvent même consciemment, par de nombreux individus comme une sorte de jouissance. Qu'on se rappelle les innombrables histoires de revenants effrayantes pour les enfants et souvent même pour les adultes, et qui, de ce fait, passent directement au service de la production de l'angoisse. Il en est de même, d'ailleurs, des descriptions dramatiques d'atrocités angoissantes, d'événements effrayants, d'accidents terribles, etc.

Il est à peine nécessaire de rappeler combien le comportement des hommes s'oriente systématiquement vers cette tendance à faire peur à autrui pour s'assurer l'obéissance ; il s'agit là, en effet,

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction en février 1930.

d'un des éléments essentiels de nos méthodes d'éducation, tant en ce qui concerne les rapports entre parents et enfants que ceux entre l'Etat, l'autorité et la collectivité. Il serait certainement très intéressant d'examiner à quel degré ces rapports affectifs d'une société peuvent être sexualisés, en d'autres termes, à quel degré l'institution impressionnante du sous-officier ou du gendarme est due au besoin de beaucoup d'hommes de cultiver respectivement comme une tendance érotique l'infliction et le sentiment de la peur, l'une répondant naturellement davantage au rôle actif ou masculin, l'autre au rôle passif ou féminin. Ces faits suffisent pour nous inviter à rechercher jusqu'à quel point l'angoisse qui, dans tout danger, joue psychologiquement un rôle pragmatique, peut être détournée de son but et mise uniquement au service de satisfactions érotiques (1).

Ce qui, au point de vue psychothérapeutique, nous intéresse particulièrement, est, comme vous le savez, de découvrir, par l'examen de nombreux cas de névrose, d'angoisse et d'obsession, les causes de l'angoisse ; grâce aux découvertes freudiennes, ces recherches nous ont permis, soit d'établir des relations entre l'angoisse et l'acte de la naissance, soit entre les inhibitions de la libido et la peur de castration.

Mais il faut nous demander si l'angoisse, dans toute une série de névroses d'angoisse, ne s'érotise pas de façon à représenter pour le sujet le seul compromis possible entre les diverses impulsions libidinales tendant à se satisfaire, et ne remplace pas l'orgasme normal, ou mieux encore, si ce compromis n'est pas considéré, par comparaison avec ce dernier, comme l'idéal le plus haut à atteindre.

Nous croyons pouvoir émettre l'hypothèse que tout le mécanisme de satisfaction de la libido refoulée, mis au jour chez certains névrosés, a pour but de produire l'angoisse, en d'autres termes, que cette production d'angoisse représente chez certains le but réel et le bénéfice de ce processus, bénéfice de jouissance secondaire.

Il s'agit, dans un des cas que nous allons examiner, d'une névrose compliquée dont le détail n'est pas indispensable pour comprendre le problème. Nous dirons simplement que ses symptômes ont, dans une très large mesure, permis à la malade de

(1) Voir FREUD : *Inhibition, symptôme et angoisse*.

faire peur à son entourage, et de s'infliger à elle-même une peur réelle de la mort, avec d'autant plus de facilité que la malade avait su mettre au service de sa névrose une maladie organique, qu'une issue fatale semblait probable, et qu'elle aurait peut-être eu lieu si, à la dernière minute, l'analyse n'avait pas démêlé en partie la situation.

Au cours du traitement psychanalytique de ce cas, la malade nous apporta le rêve suivant : « Je vois un serpent noir qui me fait très peur. Tout à coup, je sens le serpent à mon cou et j'ai une peur atroce. Mais ce qui est très curieux, c'est qu'au fond j'avais beaucoup moins peur, et je faisais simplement semblant d'avoir peur. En réalité, je n'étais que spectatrice. Le matin, au réveil, je n'avais pas l'impression d'avoir eu réellement peur ; il s'agissait plutôt d'une sorte de comédie. »

Le rêve n'est pas si facile à interpréter qu'il en a l'air. Les associations et les renseignements dont nous pouvions disposer nous ont permis de rapprocher le rêve d'un traumatisme que la malade avait subi à l'âge de deux ans, et d'identifier l'homme au serpent noir avec la plus grande certitude. En raison de circonstances particulières, il nous est malheureusement impossible de disposer des matériaux extrêmement riches de cette analyse. Résumons donc : Notre investigation onirique nous permet de préciser les faits suivants : la malade répète dans le rêve le traumatisme primitif. Il lui faut reproduire les affects qu'elle a autrefois ressentis. L'enfant ayant interprété l'orgasme comme de l'angoisse, celui-ci se voit remplacé par de l'angoisse, et la malade, terrifiée, regarde le serpent prendre possession de son corps.

La question subsiste naturellement de savoir si l'angoisse ne correspond pas à la peur de l'enfant observant le fait traumatique, et si la malade ne la reproduit que pour ranimer les souvenirs qui la conditionnent, telle une malade citée par Freud, qui rêve simplement la mort d'un parent pour se permettre, par l'intermédiaire du rêve, de retrouver un homme dont elle était amoureuse et qu'elle avait vu à un enterrement. Mais, d'après notre documentation, il est plus probable que l'enfant ait interprété comme de l'angoisse l'orgasme de la femme observée lors du traumatisme primitif. L'angoisse devenait ainsi l'unique image qui restait à la malade pour satisfaire sa libido.

Pour corroborer cette interprétation, je voudrais attirer l'atten-

tion du lecteur sur le verbe « affoler » qui signifie aussi bien faire peur qu'exciter et la tournure « tu m'affoles », « tu me pousses à l'orgasme ». L'expression « la petite mort » semble d'ailleurs indiquer d'autres rapports entre l'angoisse et la peur de la mort. On peut, en outre, se demander si la première excitation sexuelle d'un petit enfant n'est pas ressentie comme de l'angoisse et fixée comme telle.

Si notre interprétation du rêve et de certains symptômes de notre malade est conforme à la réalité, nous avons le droit d'admettre que le traumatisme angoissant (qui, vu les symptômes dont elle dispose, peut être traduit d'une façon très diverse) fut investi de jouissance. L'angoisse était donc, pour sa libido fixée au stade œdipien, à la fois satisfaction et punition.

Nous avons, sous ce rapport, un autre cas fort intéressant à signaler. Il s'agit de la névrose d'un homme proche de la cinquantaine dont nous voulons simplement noter quelques symptômes significatifs.

Un de ses traits essentiels est le rôle qu'y joue l'angoisse. Il est curieux de constater chez ce malade comment ses symptômes arrivent à se servir de la tendance à se faire peur à soi-même ou à infliger la peur à d'autres. Il cherche avec une véritable délectation des symptômes de nature terrifiante qu'il rend encore plus dramatiques, non seulement dans le but d'attirer l'attention de son entourage et d'effrayer sa famille, mais pour s'effrayer lui-même le plus possible, pour subir une véritable peur de la mort. Il examine son membre pour y découvrir des taches suspectes, d'ordre syphilitique et, au moindre indice de ce genre, pour subir un accès d'angoisse qui l'oblige à prévenir ses parents les plus proches, puis à son tour l'analyste, le tout — à l'en croire — afin de se tranquilliser.

Il lui arrive encore de se découvrir dans le dos « une tache jaune » qui, à son avis, ne peut se rapporter qu'à une maladie cancéreuse : ceci lui permet un autre accès d'angoisse, de contrôler son pouls, de tâter ses organes, de craindre une attaque d'apoplexie, etc., nouveaux prétextes pour informer les siens, de préférence sa sœur, puis l'analyste au cours du traitement.

Le malade ne réussit à modifier ce comportement que lorsque, en dehors des interprétations classiques, nous lui en proposâmes la suivante : les matériaux analytiques nous avaient permis de déce-

ler avec une grande certitude un traumatisme primitif vécu par le sujet très intensément : c'est par la reproduction de l'angoisse ressentie lors de la situation traumatisante qu'il lui fut possible de se la rappeler. Son psychisme portait en outre le sceau d'un complexe œdipien double, le besoin de faire peur répondant à la tendance de s'identifier avec le père, celui de subir lui-même la peur à la tendance de s'identifier avec la mère. Le besoin d'informer l'entourage de chaque accès d'angoisse pouvait être encore au service de la confusion d'avouer, et contribuer ainsi à l'épanchement du sentiment de culpabilité déterminé par le contenu du symptôme ; ceci d'autant plus que le sujet prévenait en général l'entourage au point de se faire chaque fois rabrouer énergiquement, c'est-à-dire *puni*, comme s'il avait commis quelque obscénité. Nous avons eu l'impression que cette interprétation des symptômes contribuait énergiquement à diminuer l'hypocondrie du malade, et nous nous sommes demandé par la suite à quels points exacts de tels mécanismes entrent en jeu dans des cas de ce genre.

Ce jeu, aux péripéties grand-guignolesques, se trouvait d'ailleurs lié, chez notre malade, à d'autres jeux analogues, entre autres à l'utilisation de la conscience de culpabilité. Commettre quelque chose pour se conférer le droit de se sentir coupable, ou, inversement, découvrir quelque chose pour pouvoir déclarer l'analyste coupable, constituait pour le sujet un acte particulièrement important. Le bénéfice de jouissance secondaire, obtenu par ce processus, était le suivant : se sentir coupable lui conférait le droit à la punition et donc le droit à la peur de la punition ; découvrir la culpabilité d'un tiers lui conférait à son tour le droit de le punir et de lui infliger la peur de la punition. Cette situation se reflétait particulièrement dans le rêve que voici : le malade voit, un matin, arriver chez lui une amie, les yeux baissés, l'air coupable et angoissé. Le malade ajoute : « Exactement comme moi quand je viens vous voir. » Son amie lui déclare avoir passé une nuit folle avec des cavaliers. Le sujet se voit dans le rêve à tel point satisfait de la constatation qu'il analyse son amie, livrée à l'angoisse et au tourment de son sentiment de culpabilité, d'une façon aussi objective et aussi détachée que celle de l'analyste avec lui. Pour rendre notre interprétation du rêve plus plausible, il suffit d'ajouter que cette amie dont il est question dans le rêve avait toujours été, pour le malade, une amie maternelle, c'est-à-dire une image de la mère. Nous

croyons donc légitime d'interpréter comme il suit : « J'ai le droit de me représenter ma mère sous l'effet d'un sentiment de culpabilité et d'une angoisse (elle est en compagnie de cavaliers). Je fais cela aussi bien que l'analyste, que j'envie de me surpasser et de voir plus que je ne vois moi-même. Etre en proie à un sentiment de culpabilité et éprouver de l'angoisse signifie donc s'identifier à la mère coupable et angoissée, voir l'analyste coupable et angoissé, observer la mère coupable en compagnie de ses cavaliers. Nous reproduisons ce rêve parce qu'il nous semble fournir un exemple de l'enchevêtrement possible des divers affects éprouvés (sentiment de culpabilité et angoisse) et du rôle que ceux-ci sont susceptibles de jouer dans la traduction d'une situation vécue.

Prenons maintenant le cas d'une névrose d'angoisse typique. Il s'agit d'une femme d'environ 44 ans, souffrant de la phobie que des aiguilles et du verre cassé puissent être introduits dans ses aliments pour causer sa mort. Elle insiste sur le mot « cassé », et ajoute que c'est moins l'idée du verre ou de l'aiguille intacts que celle de l'aiguille ou du verre *cassés*, qui la tourmente. Nous attirons l'attention du lecteur sur l'homonymie de « ver » et « verre », homonymie qui permit à la malade de fondre les deux notions en une seule.

La maladie apparut dans les circonstances suivantes : la malade vivait avec un ami qui, alors qu'elle avait 38 ans, l'abandonna pour une autre. A partir de ce moment, elle restait seule. Il y a deux ans elle subit une intervention chirurgicale (hystérectomie). Un an plus tard, les symptômes psychiques se déclarèrent. La peur d'avaler du verre cassé était telle que la pauvre femme finit par renoncer à manger, et se laissait mourir de faim. Dans l'obligation de la nourrir de force, on la transporta dans la clinique du professeur Claude, à Sainte-Anne.

L'investigation psychanalytique, jusqu'à ce jour encore peu approfondie, fournit actuellement les matériaux suivants : abandonnée par son ami, la malade préféra renoncer à fréquenter les hommes. Elle rationalisa cette décision en déclarant, d'une part, vouloir rester fidèle à son ami et, d'autre part, s'assurer une vie tranquille. Quoique décidée à ne pas en vouloir à son ami, la patiente avait à lutter contre une déception intense. Elle priait beaucoup aux moments de découragement.

Elle eut l'occasion de rencontrer son amant en compagnie de sa nouvelle amie, et remarqua à ce propos qu'*au moment où elle les*

avait vus s'embrasser, elle aurait voulu prendre la place de son ancien ami pour faire comme lui et, ajoute-t-elle, pour posséder au moins quelque chose de lui sans se mettre pour cela en mauvais termes avec son amie actuelle. La malade, simple femme du peuple, comprit très vite qu'elle avait voulu châtrer son ami et posséder avec le membre de celui-ci sa nouvelle maîtresse. Nous sommes donc en présence d'un complexe d'Œdipe négatif très typique, avec régression aux stades oral et anal.

Le curieux dans ce cas c'est que la phobie ne se manifesta qu'après l'opération d'un gros fibrome que la malade avait presque consciemment considéré comme le substitut d'un enfant. Il est encore à noter qu'elle a perdu l'enfant de cette liaison à l'âge d'un an. S'il faut conclure d'après les circonstances, la malade désirait, par la voie orale, s'emparer du pénis de son ami (érotisation de la fonction nutritive). Refoulé, ce désir se traduirait par la peur de trouver des aiguilles et du verre cassés dans ses aliments. En mangeant, elle s'imaginait avoir réellement un verre cassé dans la bouche. La gorge se serrait littéralement de peur, et elle avait la plus grande peine à avaler. Elle ne pouvait s'empêcher de penser continuellement à cette angoisse et à ce verre cassé. Elle était alors incapable d'autres idées ou sentiments. Elle est dans ces moments entièrement « possédée » par sa maladie. Elle est sûre que le docteur n'a jamais vu un trouble aussi terrible et qu'il considérera certainement son cas comme désespéré. Elle me demande, pleine de doute : « Croyez-vous vraiment pouvoir guérir cela ? »

Cette situation nous incitait à nous demander si, dans ce cas, il ne fallait pas voir dans l'angoisse une sorte de réalisation du désir et de satisfaction compensatrice dans le sens d'une punition. De plus, on pourrait se demander si le symptôme ne se trouve pas au service de l'exhibitionnisme inconscient ayant pour but de coïter l'entourage (médecin et infirmière) à l'aide du symptôme terrifiant des « aiguilles et du verre cassés ».

Si notre hypothèse est juste, on peut se demander dans quelle mesure une pareille interprétation entre en ligne de compte pour d'autres cas de névrose d'angoisse. L'angoisse, le symptôme, pourrait de ce fait être également considéré comme la réalisation du désir, et le phantasme déclenchant l'angoisse comme moyen d'y atteindre.

Je signale, à titre d'exemple, le cas, cité par Alexander, d'une

phobie de hache qui s'étendait dans la suite à la lecture, le malade ayant une peur terrible de tomber sur un L dont la forme lui rappelait une hache. La question de savoir si cette angoisse provient du désir de voir une hache pour éprouver de l'angoisse n'est pas tranchée.

On pourrait d'ailleurs, à propos du mécanisme de la phobie en général, se demander dans quelle mesure les menaces du surmoi auxquelles le moi réagit par de l'angoisse, et qui l'obligent à éviter les actes provoquant l'angoisse, ne sont pas mises au service de la réalisation du désir. L'angoisse prendrait ainsi le caractère d'un aveu, et exigerait, au nom du besoin de punition, l'interdiction des actes provoquant l'angoisse. Certes, le *ça* recommencerait continuellement ses protestations contre les interdictions du surmoi et réussirait, en dépit de la sévérité de celui-ci, à recourir à des moyens toujours renouvelés, pour produire l'angoisse, ou, en d'autres termes, pour ridiculiser les interdictions du surmoi.

Le fait que certains phobiques parlent souvent de leur trouble avec un air presque amusé, comme si tout, pour revenir au rêve de notre première malade, était une « grande comédie », pourrait s'expliquer en partie par les rapports que nous venons de mettre en évidence.

Et la même hypothèse peut être pour d'autres mécanismes d'angoisse que ceux qu'on observe chez les phobiques.

Les moyens provoquant l'affect d'angoisse étant très variés, on a le droit d'admettre que certains actes criminels ne répondent pas seulement au besoin de punition, mais encore à la peur de la punition. L'angoisse serait alors analogue à la jouissance initiale, la punition étant analogue à la jouissance finale. On pourrait donc supposer que ces sortes de réactions psychiques reproduisent sans cesse la même situation : l'expérience d'une jouissance initiale investie d'angoisse, et l'épreuve d'une jouissance finale neutralisant la conscience de culpabilité. Toutes les variantes de cette situation sont possibles, depuis le jeu ordinaire jusqu'aux derniers stades de la passion du joueur dans les casinos ou à la Bourse, ou dans un autre ordre d'idées, depuis les manœuvres militaires jusqu'aux combats de guerre les plus atroces. Il ne faut cependant pas perdre de vue que seules les observations cliniques sont appelées à corroborer nos théories.

Ces théories sont peut-être appelées à jeter quelque lumière sur

certaines perversions, telle l'exhibitionnisme. En ce qui concerne certains exhibitionnistes, la question subsiste d'ailleurs de savoir dans quelle mesure l'acte coupable a pour but de provoquer la jouissance, déterminée par la peur et l'attente d'une découverte. Nous n'avons pas eu l'occasion jusqu'ici d'analyser un cas typique d'exhibitionnisme. Il faut donc nous contenter d'en citer le cas suivant, qui offre quelque analogie avec l'exhibitionnisme manifeste.

Il s'agit d'un névrosé obsessionnel, âgé de 30 ans, présentant des symptômes complexes que nous ne pouvons tous mentionner. Signalons cependant les phantasmes de fustigation extrêmement compliqués du patient qui, à l'aide des moyens les plus divers, tendent, chez le garçon battu, à provoquer l'angoisse. Au cours de l'analyse, le malade éprouvait de temps en temps le besoin de « s'avilir » avec des personnes compromettantes, mais toutefois vivait de préférence « sa honte » par l'intermédiaire de son imagination ; il se représentait avoir été vu en compagnie de telle personne compromettante, s'être compromis publiquement, etc. Après chacune de ses compromissions (qui, comme je l'ai indiqué, étaient le plus souvent d'ordre platonique), le malade revivait la scène suivante : il s'attendait à être vertement tancé à la maison. Il se figurait que la femme de chambre, en lui apportant tous les matins son petit déjeuner, allait le battre. C'était l'analyste qui, plus tard, prenait dans ses phantasmes la place de la domestique. L'angoisse d'être coupable et d'avoir des coups à essuyer constituait le principal bénéfice de ce processus, à tel point que le malade était réellement déçu lorsqu'en dépit de ses efforts rien de semblable n'arrivait au cours de l'analyse. C'est seulement après avoir envisagé le rapport intime entre l'angoisse et l'orgasme que l'analyse réussit à contourner cet écueil dangereux devant lequel elle avait failli tant de fois échouer.

Un cas semblable nous a amené à nous demander si cette équivalence de l'angoisse et de l'orgasme n'explique pas jusqu'à un certain point pourquoi certains névrosés semblent provoquer précisément les situations qui leur font le maximum de peur, non seulement parce qu'il s'agit de situations dangereuses (comme les ascensions de montagne), mais encore, ou surtout, parce qu'elles revêtent un caractère exceptionnel, comme celle qui consiste à risquer au jeu toute sa fortune, ou cette autre que nous avons pu observer chez un aristocrate d'une intelligence brillante : l'obses-

sion de lécher de vulgaires prostituées de la façon la plus dégradante, et de couvrir la langue, si possible, d'excréments, tout ceci en dépit de l'angoisse la plus atroce de contracter la syphilis, ou, pour dire vrai, à cause de cette angoisse même. Le malade s'évertuait encore à l'intensifier de toutes les manières possibles et à lui trouver des raisons réelles et plausibles. Seule l'analyse de ces « pratiques », infligeant l'angoisse, nous permet de déceler le complexe œdipien au motif d'inceste positif et négatif qu'elles cachaient (1).

Pour étayer davantage nos hypothèses, nous mentionnerons encore les observations suivantes :

1) Une petite fille de six ans avait l'obsession de dessiner un œil énorme « parce qu'il lui ferait très peur ». Elle refaisait son dessin continuellement, et, chaque fois qu'elle avait peur, elle poussait des cris désespérés pour faire accourir ses parents effrayés.

2) Une de nos malades avait l'habitude, dans son enfance, de prendre des ciseaux et d'imaginer comment, à l'aide de ceux-ci, on pourrait crever les yeux de quelqu'un. Ce fantasme était particulièrement angoissant quand il se rapportait à ses propres yeux, mais la malade y revenait sans cesse. A une certaine période de sa vie, il avait pris le caractère d'une véritable idée obsessionnelle, avec la peur de se voir poussée à se crever les yeux.

3) Les idées obsessionnelles au contenu terrifiant sont d'ailleurs

(1) Nous devons à l'obligeance de M. le docteur Leuba de pouvoir citer ce fragment d'observation concernant un cas d'exhibitionnisme :

Il s'agit d'un jeune homme de 19 ans, atteint de névrose d'angoisse. Les crises, chroniques depuis trois ans, rendaient le malade incapable de toute activité. En réalité, la névrose est constituée depuis l'âge de trois ans, à la suite de petits jeux d'exhibitionnisme avec une sienne cousine du même âge.

Le symptôme névrotique essentiel consiste en une angoisse soudaine alors que le malade se trouve seul à la maison, ou isolé dans la rue ou dans un lieu public, même s'il y a foule.

Il ne comprend plus pourquoi il est au monde. Il est assailli par des questions métaphysiques qui ne comportent pas de réponse. Il a l'impression qu'une chose extraordinaire va se passer : « Il me semble que je vais révéler au monde une chose abominable. Je serais ..., je serais le seul... (à être châtré), c'est formidable. »

Lorsque cette horreur atteint au maximum, il s'enfuit, court en poussant des cris inarticulés, tout en restant conscient de ce qui se passe, et se jette sur le premier passant pour se rassurer à son contact (c'est toujours un homme). Généralement il le renverse, et sa terreur tombe à l'instant. Il balbutie des excuses, disant qu'il est pris de vin, et repart soulagé.

Cette crise a nettement un caractère d'orgasme. Autour de ce symptôme gravitent plusieurs tendances et complexes condensées sur lui. La crainte d'être seul est avant tout la crainte d'être châtré. Mais c'est aussi la crainte d'être surpris (je passe sous silence les associations, trop longues à exposer). A l'âge de 12 ans, début de l'anxiété.

très fréquentes chez beaucoup de nos malades, par exemple le phantasme des squelettes des parents s'accouplant dans la tombe, d'étrangler son propre enfant, etc.

De ce point de vue, on peut se demander si certains malades ne se jouent pas continuellement des scènes du Grand Guignol. L'existence de ce théâtre me semble d'ailleurs la meilleure preuve de l'érotisation consciente de l'angoisse, et le nombreux public qui le fréquente nous garantit que, pour beaucoup de gens, l'angoisse équivaut à l'orgasme, et qu'ils ne négligent aucun moyen pour acquérir, consciemment ou non, le droit à l'angoisse.

Nous touchons ici à un problème qui rejoint la littérature et l'art en général, à savoir dans quelle mesure ceux-ci peuvent être mis au service de l'érotisation de l'angoisse, et, indépendamment de toute considération particulière, dans quelle mesure la jouissance initiale se compose de l'angoisse et de son élaboration psychique.

4) Le cas suivant nous fournit également d'intéressants matériaux. Chez un de nos malades, le même rêve d'angoisse revenait sans cesse : le sujet est couché dans sa chambre. Un cambrioleur, une femme, pénètre chez lui, le saisit à la gorge et le serre, avec un cri d'angoisse le rêveur s'éveille. L'analyse nous a permis d'assembler à peu près tous les matériaux nécessaires à l'interprétation, que voici : le patient rêve qu'il se trouve, à la place de son frère,

sans panique ; alors qu'il n'avait pas encore commencé à se masturber, il éprouvait du plaisir à s'exhiber devant des femmes. Il partait, à bicyclette, pour un endroit éloigné de sa maison (c'était en province) et guettait les jeunes femmes qui venaient sur la route.

Durant tout le temps qui précédait l'exécution de son projet, il était en proie à une vive émotion : émotion de plaisir escompté, crainte d'être surpris, sentiment intense de culpabilité (datant de l'exhibitionnisme en présence de sa cousine, qui avait été sévèrement châtié), vengeance contre la mère trop rigide.

Lorsqu'il arrivait à la hauteur des femmes qui cheminaient sur la route, il descendait de bicyclette et se mettait dans la posture de l'homme qui urine. Mais il ne pouvait uriner, empêché qu'il était par l'érection. Il s'arrangeait de manière à montrer son pénis et faisait semblant d'uriner. Cette exhibition ne s'accompagnait pas du véritable orgasme ; mais, au moment où il pensait que sa mère pourrait le surprendre, ou apprendre à quel jeu il se livrait, il éprouvait un plaisir intense. C'est à la suite de ces exhibitions qu'il commença à se masturber.

Aujourd'hui, quand il lui arrive d'aller dans une maison de tolérance, il corse son plaisir par la crainte d'être surpris par sa mère : il regarde anxieusement si elle n'est point dans les environs. Il fait de même en sortant. Mais avec une nuance importante ; il imagine des situations où sa mère apprend qu'il est à la maison publique : la police fait une rafle ; il n'a pas de carte d'identité ; on vérifie son domicile. Une rixe éclate entre des clients ; la police intervient, l'amène au poste. De ces fantasmes résulte une exaltation de la pré-volupté. Le coït le déçoit.

Forte ambivalence à l'égard de la mère, femme dévote et rigide, névrosée elle-même. Il a rêvé de sa mort à plusieurs reprises avec larmes, transports et sanglots.

dans le ventre de sa mère. Le cambrieur, une femme (sa mère), étrangle ce frère. Le sujet éprouve donc sur son propre corps et le crime et la punition. Or, il était extrêmement curieux de constater comment, avant et pendant l'analyse, cette situation se répétait sans cesse. L'inconscient réussissait, selon les apparences, à provoquer des interruptions artificielles de la grossesse de sa femme, et pendant l'analyse il essayait de se servir de sa femme pour abandonner l'analyse. S'il a échoué dans cette tentative, nous le devons à des circonstances tout à fait particulières. Les matériaux nous ont permis de découvrir l'effet traumatisant de la mort d'un frère plus jeune, alors que le malade avait environ 3 ans.

Mais ce n'est pas tout. La situation du rêve correspond également à l'idée que la mère commet le crime de détruire l'enfant — pénis du père — et de saisir à sa place le membre du malade (la femme du rêve serre le cou du patient). L'affect d'angoisse qui s'ensuit peut remplacer l'orgasme, et répondre par conséquent à une réalisation du désir plusieurs fois déterminé.

Vu le caractère particulier de ces matériaux, nous nous sommes demandé jusqu'à quel degré des rêves comme celui qu'on a cité plus haut sont aussi des rêves de pollution. Je n'ai pas encore eu l'occasion d'approfondir ce dernier problème, ce qui constitue une lacune dans notre travail. Ce problème me semble d'ailleurs exiger une recherche plus complète.

Nous n'avons pas non plus résolu la question de savoir dans quelle mesure l'angoisse anale peut être considérée comme une jouissance dans le sens de l'orgasme. Voici comment nous envisageons l'amour anal : Nous savons que l'amour anal tend à martyriser l'objet d'amour, qu'il désire même le tuer. Ces désirs sadiques déterminent une grande angoisse, la peur, d'une part, de tuer l'objet d'amour en raison de la toute-puissance de la pensée, la peur, d'autre part, d'être contraint à se laisser tuer, à lui appartenir. Nous ne savons pas encore dans quelle mesure l'horrible réalisation de ces tendances sadico-masochistes peut en même temps être vécue dans cette angoisse.

L'analyse du rêve suivant d'une de nos malades éclairera peut-être davantage cette situation : la malade éprouve pendant l'analyse le besoin d'aller consulter des spécialistes au sujet de ses varices et de se faire soigner par des piqûres. Nous lui conseillons d'y renoncer pour le moment. La malade y réagit par de « violents

rhumatismes et par des douleurs dans le dos », puis par une constipation tenace. Nous faisons alors remarquer à la malade que ces réactions pourraient bien être d'origine psychique. Elle répond par le rêve suivant : Elle est dans mon bureau de consultation, exactement comme pendant les séances analytiques. C'est sa mère qui est à la place de l'analyste. Une jeune fille est étendue sur le divan. La malade lui fait peur de toutes les manières. Elle lui dit qu'il y a dans la pièce un revenant qui la tuera. Cette façon de faire peur procure à la patiente un très vif plaisir. Elle oblige la jeune fille à s'emparer d'un couteau, à se couper aux doigts, à se torturer, finalement à se poignarder. La jeune fille baigne dans son sang. A ce moment, l'orgasme se produit, et la malade a l'impression d'être elle-même souillée de sang. La jeune fille morte, le sujet s'occupe de son cadavre et dit à sa mère : « All right ! » Elle a honte d'avoir fait cela devant sa mère.

Les matériaux de cette analyse sont des plus classiques. Jusqu'à l'âge de 5 ans, la malade a partagé la chambre à coucher de ses parents. Ce qui est curieux, dans ce rêve de masturbation, c'est que l'orgasme se traduit par l'angoisse et que la malade est fière, dans le rôle actif du père, de sa faculté de faire peur.

Ce rêve est suffisamment explicite pour se passer de commentaires.

Pour conclure, on pourrait dire que l'angoisse, chez certains de nos malades, n'est pas seulement l'expression d'une réaction devant un danger, mais que, dans toute une série de cas, nous nous trouvons en présence d'une « angoisse artificielle » au service d'une satisfaction érotique. Il peut également exister un rapport intime entre cette angoisse érotisée et le sentiment de culpabilité érotisé, ce qui élèverait « l'aiguillon du remords » au rang d'un despote prodiguant avec une générosité royale la jouissance masochiste.

Seule une étude beaucoup plus approfondie pourrait déterminer jusqu'à quel point l'érotisation de l'angoisse peut contribuer à fixer des inhibitions graves avec toutes les complications qui s'ensuivent. Ce qui importait ici, c'était d'esquisser toute la complexité du problème et les situations compliquées qui peuvent résulter de l'érotisation de l'angoisse.

Avant de terminer cet exposé, nous voudrions signaler le fait qu'une connaissance plus approfondie du problème est susceptible de nous aider à comprendre les bases affectives de l'organisation

sociale. On peut très bien admettre qu'au stade totémiste par exemple, l'organisation sociale est essentiellement au service du plaisir masochiste et que l'érotisation de l'angoisse y joue un rôle important. Plus haut, nous avons déjà démontré jusqu'à quel point le « sous-officier terrifiant » peut être soustrait ainsi à son but réel pour être mis au service de besoins érotiques. Aussi, seul un examen plus serré pourra démontrer le rôle de l'érotisation de l'angoisse dans l'évolution des civilisations et des religions aux différents stades de leur développement.

Sur l'apparence non sexuelle de certains souvenirs infantiles pathogènes (à propos de la claustrophobie) ⁽¹⁾

Par A. HESNARD

Il n'est pas une méthode d'exploration — et de traitement — de la névrose qui donne, plus que la méthode psychanalytique, la possibilité d'apercevoir, derrière les éléments classiques ou les « entités morbides » de la médecine traditionnelle, la personnalité même de l'individu malade. Or, ainsi que le rappelait l'an dernier Mme *Sokolnicka*, à notre réunion des psychanalystes de langue française, et que l'écrivait récemment, dans un livre courageux, notre collègue *Allendy*, l'expérience psychologique et psychothérapique actuelle nous incite de plus en plus à reconstituer chez chaque malade la « synthèse » vivante de sa névrose, dans toutes ses origines infantiles, comme dans toutes ses manifestations actuelles.

C'est ce que nous avons vérifié une fois de plus d'une manière frappante, au cours d'une analyse, qui n'est pas encore terminée à l'heure actuelle, d'un cas de *claustrophobie*, en relisant les critiques habiles mais inexactes, et même injustes, que le regretté psychologue anglais *W.-H.-R. Rivers* (2), de Cambridge, a adressées, peu après la guerre, à *Freud*, à propos, précisément, d'un cas personnel de claustrophobie tout à fait semblable à celui dont il va être question.

* *
* *

Nous rappelons ce cas de *Rivers* : Il s'agissait d'un médecin de 31 ans, qui souffrait depuis son enfance de la crainte des espaces clos,

(1) Mémoire parvenu à la Rédaction le 21 octobre 1930.

(2) Un cas de Claustrophobie. *The Lancet*, 18 août 1917, reproduit in : *L'Instinct et l'Inconscient*, vol. trad. franç. par R. LACROZE (Appendice II). Alcan, Paris 1926.

et spécialement de la terreur anxieuse de se trouver dans des situations lui interdisant un prompt accès vers l'extérieur. Phobie pour laquelle il avait subi, sans aucun succès, six ans auparavant, un traitement psychanalytique d'une durée de... deux mois (!), et — circonstance aggravante — entre les mains d'un analyste inexpérimenté. (Pourtant *Rivers* n'hésite pas à affirmer qu'« une des raisons de cet échec fut sans doute la direction exclusivement sexuelle des recherches de notre patient ».) Il n'avait pu, ultérieurement, à cause de la déclaration de guerre, consulter *Freud* à Vienne, comme il en avait eu l'intention. Et, sa phobie s'étant aggravée d'un état anxieux permanent durant son séjour sur le front dans les tranchées, il fut évacué et entra dans le service de *Rivers*. Celui-ci commença par lui dire que la recherche des souvenirs infantiles « non sexuels » pouvait lui être aussi utile que celle des souvenirs « sexuels »...

Après quelques séances, en effet, le patient apporta des rêves d'animaux, par exemple celui-ci : « Un individu le pourchassait à l'intérieur d'une profonde caverne, puis tuait à sa place un lapin féroce qui renaissait et qu'une jeune fille, puis lui-même, tentaient vainement de mettre à mort. » Les associations indiquèrent : le souvenir réel d'une correction reçue par son frère aîné pour avoir assommé un lapin, puis celui d'un pauvre chien tué sous ses yeux dans une mare par des garnements... Ces rêves d'animaux confirmèrent, paraît-il, *Rivers* dans son idée de rechercher chez le malade des souvenirs pathogènes « non sexuels ».

Trois jours après, le malade eut un autre rêve, qu'il oublia bientôt, mais dont les associations immédiates firent surgir en lui un souvenir *vieux de vingt-sept ans* et resté jusqu'alors entièrement oublié : « Etant allé porter — à l'âge de 3 ou 4 ans — des chiffons chez un vieux chiffonnier de ses voisins, il avait été terrifié de se trouver soudain enfermé dans le corridor, en tête à tête avec un chien méchant. » Dix jours après ce dernier rêve, songeant à ce souvenir, il retrouva un nom : « Mac Cann » : c'était le nom du chiffonnier ; fait qui fut confirmé objectivement par la famille du malade. — Depuis cette évocation impressionnante d'un souvenir traumatique infantile, celui du chien du chiffonnier, la phobie s'éteignit, et le malade fut peu à peu considéré comme guéri.

On s'étonne de voir un esprit scientifique de l'envergure de *Rivers* tirer de ce petit fait d'une guérison, plus ou moins apparente probablement, de phobie à la suite d'un traitement psychothérapique de quelques séances ayant abouti à la reviviscence « abrégissante » d'un souvenir apparemment banal, des conclusions aussi précises touchant la valeur de la psychanalyse.

« Nous avons là, écrit-il, un exemple de l'obstruction que les préoccupations exclusivement sexuelles de l'école freudienne parent faire à certaines découvertes... Le pansexualisme du psychanalyste peut empêcher la découverte d'une expérience infantile, de nature à fournir un excellent exemple d'expérience inconsciente et du rappel de cette dernière à la mémoire manifeste. » Vers la fin de l'article, il précise qu'à son avis, c'est bien l'évocation du souvenir oublié qui a guéri le malade, ou contribué fortement à le guérir, mais *indirectement*, et en mettant en œuvre « la foi et la suggestion » ; du fait de la profonde satisfaction que celui-ci a dû éprouver en découvrant un souvenir dont il était, depuis longtemps, persuadé que la découverte le guérirait !

Notre intention n'est pas ici de répondre aux critiques de *Rivers*, lesquelles témoignent chez l'auteur, non seulement d'une pratique insuffisante de la méthode de *Freud*, mais d'un souci assez peu scientifique d'éviter les explications sexualistes.

Elle est simplement de montrer, à l'aide d'un deuxième cas clinique comparable, que les souvenirs pathogènes d'apparence « non sexuelle » ne sont pathogènes que parce qu'ils sont liés de manière plus ou moins inconsciente à des tendances infantiles, elles profondément dissimulées et refoulées, de nature « sexuelle » au sens de la psychanalyse : aux tendances œdipiennes notamment.

Déjà, un analyste expérimenté, prenant connaissance des souvenirs conscients et des rêves du malade de *Rivers*, entrevoit sans peine ce qu'a dû être le mécanisme psychanalytique de cette claustrophobie ; tout particulièrement le rôle primordial du frère aîné. Celui-ci corrigeait les pulsions sadiques de l'enfant dirigés contre les animaux, — ou, plus profondément, sans doute, contre les parents, — et inspira son surmoi vengeur. Son influence transparait nettement dans cette terreur infantile des bêtes (lapin, chien, etc.) dont on connaît la signification symbolique œdipienne (voir l'observation de *Freud* du « petit Hans »). Surtout si l'on ajoute à ce que nous avons dit plus haut, que le premier souvenir conscient de la phobie

était, en l'espèce, la frayeur réprimée de l'enfant qui, à 6 ans, raconte *Rivers*, étant couché dans une alcôve, un « box-bed » fermé, avait peur de cet espace clos, mais n'osait se plaindre à cause du grand frère sévère couché à ses côtés.

Il est évident qu'une exploration détaillée de la constellation familiale et de la vie érotique de ce malade aurait mis à jour les origines de cette relation manifeste des souvenirs anxieux infantiles avec la personne du frère aîné, qui joue si fréquemment dans les analyses le rôle d'un substitut du père, fréquemment aussi premier objet homosexuel et, peu avant la phase de l'identification parentale, instigateur de l'angoisse de castration... L'observation personnelle que nous allons maintenant résumer en quelques mots contribuera à nous éclairer sur ce point.

*
* *

Il s'agit aussi d'un médecin, de 29 ans, qui souffre depuis toujours — mais beaucoup plus depuis son mariage, il y a trois ans — d'un état anxieux, sur le fond clinique banal duquel se détache une phobie des espaces clos : caves, corridors, métro, tunnels, théâtres et lieux publics (dans lesquels il ne consent à séjourner qu'en restant près de la porte), etc.

Sa connaissance (superficielle et théorique) de la psychanalyse l'avait poussé à se faire analyser ; et il interprétait assez facilement et assez correctement ses symptômes, mais seulement en ce qui concernait l'aspect purement génital de leur étiologie.

Il avait présents à la mémoire une série de petits traumatismes psychiques d'ordre assez banal. Ceux-ci pouvaient être aussi bien interprétés comme les premières conséquences que comme les causes de sa claustrophobie, laquelle avait d'ailleurs subi une intensification du fait que le coût — qu'il avait longtemps pratiqué de façon réservée, avec assouvissement incomplet ou interrompu — ne le satisfaisait que très partiellement et ne l'attirait guère.

Toutefois, le choc le plus reculé et le plus violent, retrouvé dans cette direction, était une certaine séance de jeu au lit, à l'âge de 4 ans, au cours de laquelle il avait failli étouffer sous ses couvertures : Il n'y avait là, disait-il, à l'instar de *Rivers*, rien de sexuel ! Pourtant nous apprîmes par de nouveaux détails — jusqu'alors oubliés ou négligés — que cette minute de terreur respiratoire avait été provoquée chez lui non par un accident banal, mais intentionnellement,

du fait d'un jeu cruel, sadique, de son frère aîné, qui l'avait maintenu sous ses couvertures jusqu'à la menace de l'asphyxie.

Or, la suite de l'analyse, d'ailleurs assez classique, nous révéla que ce frère aîné avait joué un rôle de premier plan dans sa formation affective et sexuelle. Le père étant absent, c'était ce frère — dont il avait été primitivement fort jaloux à l'égard de la mère — qui avait pris la place du père dans l'affection ambivalente de l'enfant.

Plusieurs scènes infantiles, évoquées à la suite de rêves caractéristiques, présentèrent le frère aîné comme celui qui exerçait les menaces de castration à l'occasion des désirs possessifs à l'égard de la mère, puis, plus tard, de l'onanisme solitaire annonciateur de la puberté.

L'un de ces rêves, véritable mythe antique, est le suivant : « Il est enfermé dans une tour sans ouverture, où l'on étouffe ; il se bat avec un gardien robuste et cruel qui garde l'étroit accès à l'air libre ; il parvient à crever les yeux à celui-ci et s'élance en volant par l'orifice libérateur, jusqu'à un sommet, où des couples, heureux, dansent dans l'azur. » (Il s'agit manifestement, d'après les associations, de la reviviscence d'un désir symbolique de représailles : la castration du frère aîné, laquelle doit lui rendre sa liberté sexuelle et lui permettre l'amour adulte ; dans d'autres rêves, le sentiment de faute et l'angoisse par inassouvissement, liés à ses fautes sexuelles, au vice solitaire notamment, étaient représentés par la punition dans une tour à l'atmosphère irrespirable.)

Dans un autre rêve, contemporain de la même phase de l'analyse, « le frère, à la baignade, lui disait ironiquement : « Montre comme tu sais plonger », puis cherchait à lui maintenir la tête sous l'eau ». Les associations indiquaient que « savoir plonger », supériorité interdite au malade, à cause de sa phobie, symbolisait l'acte viril, etc., etc.

L'analyse, poussée dans ce sens, fit bientôt saisir au malade que, durant la scène réelle traumatique du lit, il avait eu la conviction que son frère allait l'étouffer pour le punir non seulement de ses fautes sexuelles, mais du souhait que lui-même avait antérieurement conçu de voir mutiler et disparaître son aîné, alors redouté.

Cette peur de la vengeance fraternelle-œdipienne, couronnant la peur de la punition œdipienne primitive, avait été renforcée par une identification avec la mère. Celle-ci, névropathe, avait fréquemment

devant le malade des crises d'angoisse respiratoire, — ce qui expliquait aussi le désir adulte de celui-ci, devenu médecin sous une influence naturelle, de s'intéresser spécialement aux maladies respiratoires, — alors qu'il vivait seul avec elle de 5 à 10 ans. Peu à peu, la peur d'étouffer lui-même, symbole primaire de punition, s'était associée à l'amour de la mère, qu'il craignait de perdre et dont il s'assurait ainsi la possession en la prenant en lui par « introjection », en se faisant malade comme elle et des mêmes symptômes manifestes.

En même temps d'ailleurs que son surmoi se féminisait ainsi secondairement, sa sensualité érotique naissante d'adulte se développait dans un sens nettement homosexuel, déjà indiqué par une attitude tendre dérivée de ses sentiments ambivalents primaires à l'égard du frère dominateur. Ajoutons que, comme dans tous les cas de ce genre, l'aptitude homosexuelle, la fixation au frère sadique, avaient, à la longue, développé chez lui un besoin masochiste de punition, résistance cachée et puissante, quoique non insurmontable, à l'analyse.

Enfin, la constitution anxieuse de ce malade nous poussa à rechercher encore plus haut, dans le passé infantile. Cette analyse, qui dure encore, après plus d'un an, a permis de reconstituer que la fixation à la mère s'était accompagnée d'une réaction de sevrage extrêmement laborieuse. Il reste à évoquer — dans la limite des possibilités pratiques et en se garant des suggestions de l'imagination médicale, à la manière de *Rank* — quelle forme a pu revêtir, chez cet anxieux de la fonction respiratoire, le « traumatisme de la naissance », qui paraît s'exprimer ici dans le contenu même de la phobie.

Mais les résultats thérapeutiques, en relation avec un transfert correct et convenablement traité, nous ont paru déjà des plus satisfaisants, au moins depuis la mise à jour des tendances œdipiennes ; puisque le malade a repris une bonne partie de sa vie sociale et professionnelle.

* * *

Ce très court fragment d'analyse n'est intéressant qu'en ce qu'il éclaire un peu la signification psychanalytique d'un souvenir traumatique en apparence « non sexuel », selon la conception, plus haut rapportée, de *Rivers* : Il s'agissait, en effet, d'une terreur infantile

assez banale, et comparable à la scène du chien dans le corridor du chiffonnier, rapportée par cet auteur.

Il résulte de cette observation, et de quantité d'autres, qu'il ne faut pas se hâter d'affirmer la nature « non sexuelle » d'un souvenir pathogène de l'enfance. Il semble, en effet, d'après l'expérience psychanalytique, que rien d'intimement impressionnant, et surtout de déterminant, en ce qui concerne l'équilibre sérieux ultérieur de l'âge adulte, ne puisse se passer chez l'enfant sans s'accompagner d'irradiations psycho-sexuelles plus ou moins secrètes et difficilement décelables.

Car la sexualité de l'enfant pénètre toute sa substance affective, tout son être psychique. Elle paraît résulter, sous une forme parfois tout à fait énigmatique pour la mentalité adulte, et, par suite, facilement méconnue, — plaisir, douleur, terreur, instinct de destruction ou de défense, angoisse de faute avec besoin d'autopunition, etc., etc., — de toute excitation émotionnelle ou affective générale, telle qu'elle est développée par les circonstances au delà d'un certain seuil d'élaboration psychique ou d'assimilation normale.

Dans ces conditions, ainsi que l'a dit *E. Jones* (1), le « contenu » du traumatisme lui-même, simple incident, importe relativement peu. C'est l'utilisation de cet incident par les grandes tendances évolutives de la vie instinctive, qui en fait surtout la valeur pathogène, ou, en général, déterminante. Comme beaucoup d'auteurs, *Rivers*, poussé par le souci obsédant de ne pas souscrire aux explications qui admettent franchement l'importance psychologique de la sexualité, a rétrogradé dans ses belles recherches scientifiques sur l'Instinct et l'Inconscient, pour revenir aux conceptions banales et superficielles de la psychologie traditionnelle.

(1) *E. JONES*. « Un cas de Phobie simple » (page 672 de la trad. française, chez Payot, du *Traité théorique et pratique de Psychanalyse*, chap. XXXVIII).

Remarques sur le tact dans la technique psychanalytique

Par R. LOEWENSTEIN (1)

L'investigation analytique a toujours eu pour but de ne pas laisser inexpliqué le facteur mystérieux et incompréhensible de l'influence personnelle du médecin sur le malade, c'est-à-dire qu'elle s'est toujours astreinte à faire de l'action psychothérapique une méthode, un procédé précis et scientifique. Et la découverte du facteur transfert dans la psychanalyse fut certainement, dans cette voie, l'événement fondamental et décisif. Or, tous les récents travaux sur la technique analytique mettent en valeur le grand rôle qu'y joue le tact psychologique (2), et Ferenczi a récemment publié un beau travail consacré uniquement à ce sujet (3). Je me suis demandé si on ne pouvait pas essayer de décrire et de définir d'une manière plus précise quelques-unes des manifestations du tact au cours du traitement. Je vais essayer d'exposer quelques observations et réflexions tirées de mon expérience. Quand vous me verrez peut-être traiter des questions déjà connues des psychanalystes, je vous prie de ne pas m'en tenir rigueur, car je crois qu'on ne peut guère l'éviter quand on fait une étude des problèmes de la technique psychanalytique.

Il y a de cela plusieurs années, à l'Institut Psychanalytique de Berlin, j'avais à m'occuper d'un homme d'une quarantaine d'années qui me donna quelques bonnes leçons de technique. Je vous épargnerai la description clinique détaillée de ce cas de délire de persécution et d'érotomanie du type « sensitiver Beziehungswahn » de

(1) D'après une communication faite à la Soc. Ps. A. de Paris en juillet 1930.

(2) Cf. Freud : *La Médecine et la Psychanalyse*, trad. franç. par Marie Bonaparte. Gallimard, Paris, 1930.

(3) *Revue Française de Ps. A.* Tome 2. N° 2.

Kretschmer, et ne vous citerai qu'un petit événement qui s'est passé au cours de son analyse. Les premiers deux mois du traitement se passèrent dans une grande réserve et méfiance de la part du patient. Mais, lorsque je réussis à analyser quelques-unes de ses résistances, il fut tellement surpris qu'on pût deviner, d'après certains indices, des pensées qu'il n'avait pas voulu me dévoiler, qu'il en conçut une grande admiration pour la méthode psychanalytique. Et, un jour, il me déclare qu'il a la ferme intention de se consacrer à l'analyse, que, vu son expérience de la vie et sa connaissance des hommes, il fera un très bon psychanalyste (il était ingénieur de profession, mais, à cause de son état, ne faisait plus qu'un peu de journalisme, d'ailleurs non sans talent). Et il me parla de son projet avec beaucoup d'enthousiasme pendant une séance entière. Cette déclaration me prit au dépourvu, et j'en fus, comme vous pouvez l'imaginer, très décontenancé. A la fin de la séance, je lui conseillai d'attendre la fin de son propre traitement, avant de prendre une décision de ce genre. Ma surprise fut grande, lorsqu'il me répondit, avec un petit air amusé, qu'il n'avait, en réalité, nullement eu l'intention de se consacrer à l'analyse, mais qu'il avait, en me parlant, uniquement dit ce qui lui venait à l'esprit.

Cet exemple nous montre qu'il existe des moments, dans l'analyse, où des affects sont vécus par le patient, avec toute l'apparence et les caractères d'affects habituels et que pourtant le sujet n'est pas complètement dominé par eux. Ces affects sont comme du jeu, comparable peut-être aux émotions éprouvées par un grand acteur : l'émotion est vraie et cependant ce n'est que du jeu. Cette comparaison n'est même pas très juste, car ces émotions des patients sont plus « vraies » encore que celles des acteurs. Toutefois, nous pouvons admettre qu'elles n'envahissent pas la personnalité entière du sujet, car nous voyons des patients ayant un comportement des plus hostiles, des plus récalcitrants, venir cependant à l'heure et vous dire tranquillement bonjour et au revoir, comme s'il s'agissait d'une autre personne que celle de la séance.

On pourrait comparer cet état de choses, chez les patients, à des phénomènes qui se produisent aussi dans le domaine du théâtre, mais cette fois dans le public et non chez les acteurs. Je fais allusion à ces pièces actuelles où l'action, débordant la scène, envahit la salle du spectacle et avec une illusion telle qu'on ne sait plus où finit la réalité et où commence le jeu, et qu'on éprouve pour les

acteurs assis ou se promenant à côté de vous dans la salle ou au foyer, des sentiments où la notion qu'il s'agit là d'acteurs et non de personnages qu'ils représentent, a peine à se frayer chemin.

Or, de même que l'effet esthétique au théâtre est obtenu lorsque l'illusion de la vérité est entière et que cependant, au fond de nous, nous n'oublions pas qu'il ne s'agit là que d'un spectacle, de même, me semble-t-il, la meilleure situation psychologique pour l'analyse, à ces moments, est que le patient éprouve, revive des émotions et des états d'âme avec toute leur intensité, sans cependant laisser envahir sa personnalité à un point qui l'emporte sur la réalité du traitement. Il est probable que c'est dans cet état de choses qu'on pourra chercher l'explication de l'effet thérapeutique de l'abréaction, ce phénomène, en apparence si clair, et, en réalité, si difficile à comprendre.

Des phénomènes comme ceux dont nous avons vu un exemple sont très fréquents au cours des analyses.

Il faut ranger parmi eux certaines manifestations de la résistance. Telle patiente vous déclare un jour, après s'être heurtée à des souvenirs d'enfance, qu'elle préfère garder pour elle, ne plus vouloir continuer, être, en somme, tellement améliorée, que la continuation de l'analyse ne lui paraît plus utile. On peut se rendre compte, cependant, que ce n'est pas sérieux, qu'elle ne le dit que parce qu'elle le sent ainsi, et qu'elle obéit, en somme, à la règle de l'association libre.

Si les intentions de cette patiente avaient envahi toute sa personnalité, c'est-à-dire si de « jeu » ses affects étaient devenus « sérieux », le traitement eut pu être en danger. Ce passage du jeu au sérieux doit donc faire l'objet d'une attention particulière de la part de l'analyste. Et si, d'une part, ce passage est à craindre, d'autre part les émotions éprouvées par le patient doivent être vécues aussi intensément que possible. Or, dans bien des cas, la meilleure manière de satisfaire à ces deux exigences paraît être la suivante : ne pas réagir au contenu manifeste des pensées et émotions des patients. Par ce moyen, on les remet sur le plan qui convient à l'analyse : ces pensées et émotions sont considérées alors par le patient comme matériel faisant partie de l'analyse, restant du jeu, si l'on peut dire ; d'autre part, cette attitude de l'analyste incite le patient à livrer de plus en plus ses rêveries, en diminuant le sentiment de culpabilité dont elles sont chargées habituellement..

Par contre, en réagissant trop promptement au contenu manifeste de certaines associations, soit par des interprétations, soit par tout autre moyen, on peut se heurter à une réponse que j'ai entendue un jour de la part d'un patient, particulièrement sensible à tout ce qui, de loin, pouvait ressembler à un reproche. Il me répondit avec humeur à une interprétation de sa résistance : « Vous m'aviez demandé de vous dire ce qui me vient à l'esprit, eh bien, je vous le dis. » Mais mon intervention fut suivie d'une résistance bien plus féroce encore. Au fond, ce patient n'avait pas tort, il aurait fallu lui permettre d'exprimer librement et sans entraves tout son mécontentement et toute sa rancune.

Il est de règle d'observer cette même attitude d'attente dans des situations où le patient interprète certaines des paroles du médecin dans un sens qu'elles n'avaient pas, ou bien s'imagine des choses relatives à sa personne, ou bien encore lui attribue des sentiments complètement erronés. De telles idées correspondent naturellement aux pensées inconscientes des patients, il convient donc, avant, ou au lieu de les corriger, de comprendre leur signification. Je préfère pour cette raison faire la mise au point de telles idées uniquement si c'est nécessaire, et quand je peux l'associer à l'explication de leur sens inconscient. Un jeune psychasthénique dont je m'occupe faisant longtemps preuve à mon égard d'une admiration et d'une reconnaissance excessives, me demande un jour de lui affirmer que je ne le hais pas ; je lui réponds qu'il n'a aucune raison de craindre des sentiments hostiles de ma part. Quelques jours après, il me pose à plusieurs reprises la même question, à laquelle je ne réponds rien, jusqu'au moment où je vois que son angoisse devient par trop forte. Ma réponse est que, s'il craint ma haine, c'est qu'il a quelque chose à se reprocher. Alors il finit par m'avouer, avec grande peine, des pensées agressives à mon endroit.

Freud dit, dans un de ses travaux sur la technique, qu'il faut, avant d'analyser une résistance, attendre que celle-ci ait atteint un certain degré d'intensité. La raison de cette attitude vis-à-vis de la résistance tient d'abord à la nature même des processus psychologiques devant lesquels nous nous trouvons.

Les refoulements qui s'étaient produits au cours de la vie du sujet sont, de même que les résistances qui en représentent en quelque sorte l'envers, non pas des actes psychiques uniques, mais des processus psychiques, ayant besoin d'un certain temps pour leur

évolution. Or, l'analyse, par sa méthode de l'association libre, décompose l'écart qui existe entre le symptôme conscient et sa détermination inconsciente, en une quantité d'écarts beaucoup plus petits, comme par exemple un escalier décompose la différence de niveau entre le sol et un étage de la maison, en un grand nombre de petites différences de niveau, les marches. En avançant, l'analyse franchit une quantité de petites résistances, dont chacune doit, pour se manifester et pour s'épuiser, passer par une évolution qui exige un certain temps. Par conséquent, on ne surmonterait pas une résistance en l'empêchant, par une intervention précoce, de parcourir son évolution.

L'analyste se trouve donc, en face des résistances, ou plus généralement vis-à-vis des réactions affectives du patient, dans l'alternative suivante : soit ne pas réagir au contenu manifeste des réactions du patient, ne les envisager qu'en tant qu'expression de pensées inconscientes, et se conduire en conséquence, soit au contraire tenir compte de leur contenu manifeste, respecter, pour ainsi dire, la nécessité et la légitimité de ces manifestations. La solution de cette alternative semble être la suivante : il faut faire les deux choses à la fois. Cette solution permet, à mon avis, de maintenir l'analyse dans la situation décrite au début : l'analysé revit des états affectifs avec toute leur intensité, sans que ces émotions envahissent sa personnalité à un point pouvant être dangereux pour l'analyse.

C'est cette solution, cette attitude de l'analyste qui peut être assimilée au conseil que donne Ferenczi d'être humain dans l'analyse.

En traitant un sujet de technique analytique, nous parlons d'attitudes et de réactions, non plus seulement de l'analysé, mais aussi de celles de l'analyste. Ceci peut paraître incompréhensible, car l'analyste n'est-il pas celui qui écoute ce que lui dit son patient et qui interprète ses associations afin de faire surgir de l'inconscient de l'analysé des souvenirs et des enchaînements qui déterminèrent sa névrose ? C'est absolument vrai et juste, et cependant nous savons depuis longtemps que l'analyste a encore à assumer une autre tâche, bien délicate et difficile. Celle d'imposer à l'analysé au cours du traitement un certain degré de renoncement à des satisfactions libidinales inconscientes trouvées dans l'analyse même, degré ne devant dépasser un certain niveau, ni dans un sens, ni dans l'autre. Vous vous souvenez certainement des explications si

intéressantes et importantes que nous a données Sachs à ce sujet, dans ses conférences de l'année dernière (1). Mais aux situations analytiques dans lesquelles le tact est nécessaire, et pour lesquelles Ferenczi pouvait donner le conseil d'être humain, ne suffit pas la règle de l'abstinence (Freud).

Nous avons vu que le tact, ou, pour dire clairement, les réactions affectives de l'analyste jouent un rôle aussi en face de toutes les réactions affectives de l'analysé, en particulier de celles qui sont au service de la résistance du patient. Même dans une analyse que nous considérons comme l'idéal d'une analyse : celle où le rôle de psychanalyste se borne à celui d'une sorte de catalyseur qui permet au processus analytique de se dérouler grâce aux interprétations, entre en ligne de compte le facteur tact, et qui se manifeste soit dans la manière d'interpréter, soit dans le moment où on interprète (2).

Laissez-moi vous citer un exemple qui me mit sur la voie du sens qu'on peut trouver dans bien des cas à ce facteur mystérieux qu'est le tact. J'avais analysé, autrefois, un jeune étudiant qui, au cours d'une des premières séances, me dit avoir rencontré par hasard, dans la rue, une dame mariée, Mme M..., qui avait été sa maîtresse à deux reprises et avec laquelle il avait rompu deux fois. Et il ajoute avoir été, en la revoyant, très violemment attiré par elle. Je lui dis à ce propos qu'il était encore très fixé à cette dame. Quelques mois plus tard, dans une période de l'analyse où ses sentiments envers son père défunt jouaient un rôle prépondérant, il me dit souffrir depuis quelques jours de maux d'estomac après le déjeuner et met ces douleurs en rapport avec l'ulcère de l'estomac dont son père avait souffert pendant de nombreuses années. L'anxiété hypocondriaque qui se manifeste chez lui à propos de ces douleurs, peu intenses par ailleurs, les impulsions bizarres qui les accompagnent : aller manger des gâteaux pour son dernier argent, ce qui fait d'ailleurs disparaître ses douleurs, et d'autres enchaînements encore, que je ne veux énumérer ici, me font répondre, à sa question sur la nature de ces douleurs, que je les considérais comme étant d'ordre névrotiques. Le lendemain, il me déclare que son transfert sur moi (c'était un jeune homme très au courant de la psychanalyse) devait

(1) Faites en juin 1929 à la Soc. Ps. A. de Paris.

(2) Freud, *loc. cit.*

être très fort, puisque ses maux d'estomac avaient disparu comme par enchantement, de même, ajoute-t-il, « mon désir pour Mme M... a complètement disparu, depuis que vous m'avez dit de ne plus renouer avec elle ». Je suis très surpris et prétends ne lui avoir jamais rien dit de pareil au sujet de Mme M... « Mais si, me répond-il, vous m'aviez dit que j'étais *encore* fixé à elle, vous espériez donc que cela changerait ! » Mon patient avait absolument raison. Il a très justement deviné ma pensée, grâce à une interprétation tout à fait correcte. Mon patient était d'ailleurs tellement sûr de la justesse de son interprétation que, sans me demander mon avis à ce sujet, il continua, et je le laissai faire sans rien dire. Mais dans d'autres cas, quand l'analyste fait un lapsus ou une erreur, il peut très bien, qu'il soit questionné ou non, dévoiler le sens caché de son acte manqué. D'habitude, le patient lui sait gré de cette sincérité.

Dans l'exemple que je viens de vous citer, je ne crois pas que le fait d'avoir deviné ma pensée cachée ait nui à mon patient, mais, dans d'autres cas, la pensée inconsciente de l'analyste s'étant glissée dans une interprétation, peut être préjudiciable à la marche du traitement, même si l'analysé ne s'en rend pas compte consciemment.

En voici un exemple que je choisis parmi beaucoup d'autres, non seulement parce qu'on se rappelle mieux les erreurs des autres que les siennes propres, mais parce qu'il présente certains détails qui le rendent particulièrement utilisable à la démonstration.

Un jeune homme que j'ai analysé avait subi, antérieurement, un traitement analytique à l'étranger. Il me raconte qu'un jour cet analyste étranger s'était assoupi un instant au cours de la séance. Le patient s'en aperçut du fait que le médecin avait laissé tomber son cigare par terre et ne l'avait pas ramassé. Il prit son courage à deux mains et en fit la remarque à son analyste. Celui-ci répondit à peu près ceci : « Analysons votre besoin d'être écouté ; votre moi est heureux quand on vous écoute, et ne peut supporter l'absence d'un interlocuteur attentif. » Et les choses en restèrent là. Dans cette analyse, qui eut d'ailleurs pour résultat une amélioration considérable de l'état du malade, le transfert négatif et, partant, une grande partie du complexe d'Œdipe, ne s'était jamais fait jour. A mon avis, c'est à ce moment-là précisément que le transfert négatif

tif cherchait à s'exprimer, et l'interprétation malencontreuse l'a empêché de se manifester. Et cependant cette interprétation était absolument exacte, c'est-à-dire qu'elle précisait les sentiments du patient (1). Mais alors pourquoi la qualifions-nous de malencontreuse ? C'est qu'elle n'aurait justement pas dû être faite à ce moment-là. Et cela pour la raison suivante : cette interprétation, énoncée à ce moment, exprimait, à côté de son contenu manifeste, une pensée latente, qui trahissait le désir de l'analyste de se disculper en faisant, en quelque sorte, retomber la responsabilité, la faute sur le patient ; on pourrait dire qu'il se servait de l'interprétation pour faire un reproche à son analysé, pour lui interdire d'exprimer de pareilles pensées. Ceci est évidemment implicitement contenu dans l'interprétation faite dans les circonstances données. Et il est clair aussi que cette interprétation a arrêté la manifestation consciente de transfert négatif chez un sujet, d'une part, très sensible à tout ce qui est reproche, et qui, d'autre part, avait toutes les raisons d'être très reconnaissant à son médecin. Le sens latent de cette interprétation n'avait pas été perçu consciemment par le patient, mais il est certain, d'après ses réactions, que ce sens n'est pas resté caché à son inconscient.

Nous pouvons en tirer une règle assez générale : *l'analyste doit toujours faire attention au sens latent de l'interprétation qu'il donne, et éviter celle qui contient implicitement une interdiction ou un reproche à l'endroit de certains sentiments ou pensées de l'analysé* (2).

Avant de passer à l'énumération de quelques autres formes d'interprétation, qui entrent dans la même catégorie, j'aimerais proposer une formule provisoire pour définir le moment utile pour les interprétations visant certaines réactions affectives des patients. Je songe au moment, dans l'analyse, où le patient cherche à provoquer des réactions affectives chez l'analyste : soit des punitions, soit des manifestations d'amour. Or, dans ces cas, le mieux est de n'interpréter le sens de ces réactions que lorsque le patient, s'étant

(1) Sentiments, il est vrai, que partagent avec lui probablement tous les êtres humains.

(2) Ce qui me paraît particulièrement important c'est que l'analyste soit toujours à même de se rendre compte clairement du sens latent, qu'il connaisse la portée de ses paroles.

heurté à une fin de non-recevoir, de la part de l'analyste, ne demande au fond pas mieux que de trouver le pourquoi de ces réactions, *quand une explication est un soulagement pour lui*.

Il a été signalé à plusieurs reprises combien l'identification avec son propre analyste, provenant de l'analyse didactique qu'il a subie, peut influencer sur la manière de procéder d'un jeune analyste. Un mécanisme de cette identification est presque général, et il correspond à la manière dont agit le surmoi de l'analyste. Ce surmoi peut, comme dans la vie des hommes, répondre à des renoncements particuliers subis dans l'enfance, ou bien, dans les cas qui nous occupent, au cours de l'analyse didactique, soit par une indulgence compensatrice, soit par une sévérité exagérée. Et, dans ces cas, l'analyste ne pourra pas, dans les manifestations de son tact psychologique, tenir suffisamment compte de la situation affective réelle de son patient. Or, ce qu'il importe de remarquer, c'est que ces attitudes de l'analyste peuvent s'exprimer par des nuances perceptibles seulement à l'inconscient des patients, nuances dont je vous ai cité des exemples. Et, chez bien des patients, ces nuances peuvent retarder ou compliquer inutilement l'évolution du traitement.

Enfin, j'aimerais citer deux préoccupations toutes les deux bien légitimes cependant, qui peuvent, sans que l'analyste s'en aperçoive, agir défavorablement sur la marche du traitement. L'une de ces préoccupations, c'est le désir de l'analyste de trouver dans le cas qu'il soigne « un beau cas à publier ». Ce désir crée chez l'analyste une impatience de connaître les moindres détails de l'histoire du malade, impatience qui se concilie difficilement avec la nécessité dans laquelle nous nous trouvons de ne recueillir le matériel que par bribes. Ce désir peut provoquer chez l'analyste une curiosité déplacée (1), qui créera des difficultés au patient dont les résistances ne peuvent être vaincues que lentement. La seconde de ces préoccupations légitimes, et qui peut être parfois très préjudiciable, c'est le zèle thérapeutique. Freud l'avait déjà signalé, et une des raisons m'en paraît être la suivante : le zèle thérapeutique crée, lui aussi, une impatience qui peut gêner les analysés dans l'expression de leurs affects. Ainsi, à une période de l'analyse qui paraît

(1) Cette remarque pourrait surprendre, l'analyste étant nécessairement curieux des moindres détails concernant la vie du patient et de son entourage. Seulement, à mon avis, l'analyste veut tout savoir dans l'intérêt de son patient et devrait éviter de se laisser entraîner par sa propre curiosité.

à l'analyste comme devant être la période finale, il peut dans ses interprétations glisser par exemple le mot « encore » pour signaler l'existence chez le patient de sentiments hostiles envers le médecin ; comme si, dans une analyse, tout devait se passer comme dans un film américain.

Un grand nombre des interventions de l'analyste, parmi celles qui pèchent contre le tact (1) psychologique, ont une base commune. C'est la régression de la thérapeutique analytique à un stade de la psychothérapie plus primitif, celui de l'action sur le malade par de bons conseils, par l'appel à la volonté et par la persuasion, qui fait oublier au médecin qu'il doit avant tout comprendre son malade.

Je ne peux considérer les réflexions que je viens d'émettre que comme des propositions provisoires dont certaines pourraient être par la suite rejetées ou modifiées. Cependant, la recherche du contenu latent de l'intervention analytique me paraît être une voie praticable, à condition toutefois de s'en servir avec prudence.

(1) Au cours de la discussion, à la Soc. Psychan. de Paris, qui suivit la communication du présent travail, le Dr Codet observa, pensée à laquelle je m'associe pleinement, que le tact, en toute circonstance dépendait de la perception chez autrui et soi-même, des pensées et sentiments préconscients et inconscients implicitement contenus dans les paroles prononcées.

Devant la Barrière de la Névrose

Etude Psychanalytique
sur la névrose de Charles Baudelaire

Par RENÉ LAFORGUE

*Ce travail est dédié à M. le Professeur FREUD
dont la science nous a éclairé
et à tous ceux dont la souffrance nous a aidé à comprendre*

AVANT-PROPOS

Après avoir écrit les pages qu'on va lire, nous avons constaté que leur publication donnait lieu à un cas de conscience. La Maison Gallimard, à laquelle nous nous étions adressé, nous a répondu par la lettre suivante :

Monsieur,

M. Robert Aron m'a transmis votre manuscrit sur Baudelaire. Je l'ai lu moi-même et l'ai fait lire par des lecteurs. Ce livre soulève presque un cas de conscience assez délicat. Ceux qui l'ont lu ont rendu hommage à sa valeur d'argumentation et à son mélange de pénétration littéraire et d'intérêt pratique qui en fait l'originalité, mais d'un point de vue sentimental, j'ai rencontré chez les baudelairiens de la maison — ils sont nombreux — une résistance très grande à voir utiliser pour des fins utilitaires, si désintéressées soient-elles, le talent poétique de Baudelaire.

Quoique ne partageant pas moi-même absolument cette façon de voir, et ayant parfaitement compris, je crois, le but que vous vous êtes proposé, de telles résistances me rendent difficile de publier votre ouvrage, et je regrette infiniment de ne pas pouvoir cette fois faire figurer votre nom au catalogue de la Librairie Gallimard.

Croyez, Monsieur...

La thèse de cette lettre peut se soutenir indépendamment de toutes les autres considérations que comporte la publication d'un livre par une maison d'édition. En outre, ce n'est pas la première fois que nous rencontrons semblable objection, formulée avec plus ou moins de rancœur suivant les cas. Aussi voulons-nous d'abord nous expliquer brièvement au sujet du « cas de conscience » dont il s'agit.

Le besoin de diviniser le génie humain a toujours existé. On comprend aisément comment, dans le cœur de beaucoup d'êtres, le poète est arrivé à se substituer aux oracles sacrés des anciens dieux ; comment, en d'autres termes, l'esprit religieux, au cours de son évolution, a fini par faire figurer le poète parmi ses saints. Mais il y a plus. Comme nous avons essayé de l'exposer dans le chapitre du

présent ouvrage consacré aux *Remarques sur la Création artistique*, le poète joue en outre le rôle de héros de la pensée. Aussi, indépendamment de l'esprit religieux qui invente ses dieux suivant ses besoins, nous sentons-nous liés à certains poètes par le lien de la reconnaissance. Tel Prométhée, ils nous ont apporté le feu : celui de la pensée, de l'idéal ; ils nous ont permis d'affronter les dieux qui ont voulu enchaîner notre esprit. C'est peut-être sous la forme poétique que l'être humain a d'abord exprimé les vérités dont il n'osait pas prendre directement conscience. Comme le fou, le poète pouvait dire impunément aux rois des vérités que d'autres auraient payées de leur vie. N'oublions pas que le poète nous a souvent réconciliés avec nous-mêmes, avec les maux de l'amour, avec ceux de la mort, semblable en cela au rêve, dont il se fait d'ailleurs l'interprète. En chantant notre souffrance, il est devenu le bienfaiteur de ceux qui souffrent moralement. Il les a compris avant que la science nous eût révélé les secrets de l'âme. Aussi a-t-il fini par occuper une place exceptionnelle dans notre cœur, et la poésie est-elle devenue pour beaucoup le moyen suprême de conquérir cette place à leur tour. Ne ressemble-t-elle pas à celle des grands prêtres ou des rois qui se réclament de la divinité, au delà et au-dessus des lois qui gouvernent l'existence des mortels ?

Vint la science pour qui toute réalité, fût-elle sacrée, est essentiellement sujet d'expérience, et qui ne fait aucun état des illusions et des divinités qui nous sont chères.

Nous savons combien il en a coûté à l'orgueil humain, qui avait placé la terre au centre de l'univers, d'admettre qu'elle pût n'être désormais qu'une humble planète subordonnée au soleil ; combien il lui en a coûté d'admettre que les animaux pussent être faits comme nous-mêmes à l'image de Dieu. Mais, malgré la démonstration biologique d'une parenté entre la cellule humaine, la cellule animale et la cellule végétale, un moyen restait à l'homme pour prétendre à une situation exceptionnelle. Fort de son esprit ou de son génie, il se comportait comme si, par quelque essence divine, celui-ci échappait aux lois qui régissent l'univers. Par une sorte de restriction mentale, il refusait d'admettre que l'animal pût, comme lui-même, avoir une âme, et revendiquait, au nom de son génie et au nom de celui des poètes, une place à part parmi les créatures.

Vint ensuite la psychanalyse ; elle nous a familiarisés avec l'inconscient, auprès duquel notre conscient, qui fait l'objet d'une telle

fierté, n'est qu'un instrument grossier ; elle nous permet de remonter aux sources même de la pensée, à ces sources fécondes qui sont toujours les mêmes, tant pour les adultes que pour les enfants et les animaux. Elle démontre le principe douleur-plaisir, qui régit notre tropisme psychique. Ne rappelle-t-il pas étrangement le phénomène des pôles positif et négatif qui, dans la nature, déterminent tout échange ?

La psychanalyse nous fait comprendre les manifestations de l'inconscient, autrement dit le langage de ce dernier ; elle nous a de la sorte montré que ce qui chez les uns s'exprimait en poésie, pouvait user chez d'autres d'une expression différente, mais non moins originale, quoique moins accessible à la compréhension du public.

Le rêve, par exemple, devenait intelligible et manifestait les mêmes qualités que la création artistique. Et, de même que l'intelligence de la musique présuppose une certaine éducation de l'oreille, l'éducation psychanalytique pouvait révéler des harmonies nouvelles jusqu'alors aussi invisibles que les rayons ultra-violetts avant leur découverte.

La poésie risque ainsi de perdre son caractère exceptionnel de moyen de communication entre les âmes. Le poète voit surgir près de lui de nombreux concurrents. Mais en devenant à la fois plus humain et plus accessible à notre compréhension, il risque de perdre le privilège de cette situation que tenaient à lui accorder notre reconnaissance et notre besoin d'illusion. Il devient un homme comme tous les autres, et l'humanité, une fois de plus, a perdu un dieu.

La poésie ne saurait donc désormais épargner au poète la comparaison avec d'autres êtres, ni exercer sur les esprits une action unique. La science est un juge terrible, étranger aux arguments du sentiment, de la bienveillance, de la pitié. Devant elle les rois de la pensée perdent eux-mêmes leur indépendance, comme à la barre d'un parlement qui, dans le domaine de l'esprit, ne reconnaît plus de régime absolu. L'homme voit lui échapper une autre chance de prétendre dans le monde à une situation à part. Détrôné, il en veut naturellement à celui qui l'a vaincu.

Depuis déjà des siècles, la science soumet notre amour-propre à de dures épreuves. Nous n'avons plus comme jadis l'inquisition pour lutter contre elle. D'aucuns le regrettent. Voilà, selon nous, tout le drame du cas de conscience que nous voulions définir. On

n'y saurait rien changer, car il est un aspect de la vie elle-même, laquelle ne se conçoit pas sans lutte, non plus que l'action sans réaction. Le tout est de l'envisager, de prendre ses responsabilités et de ne pas s'y soustraire. Personne ne sauvera l'humanité de ce mal, — ou de ce bien, comme l'on voudra.

Quant à Baudelaire, nous croyons que l'homme qui avait formé le projet d'écrire : « Mon cœur mis à nu », aurait passé outre aux scrupules de ceux qu'intimide le langage humain de ce cœur, tel que la psychanalyse nous le révèle. Car il fut un amoureux passionné de la vérité dont Renan disait qu'il se pourrait qu'elle fût triste... et il méprisait la lâcheté.

Baudelaire et les « Fleurs du Mal »

Un autre (médecin) me dit pour toute consolation que je suis hystérique. Admirez-vous comme moi l'usage élastique de ces grands mots bien choisis pour voiler notre ignorance de toute chose.

(*Lettre de Baudelaire à Sainte-Beuve.*)
15 janvier 1866.

INTRODUCTION

Notre but ne consiste pas à mettre en valeur le rôle de Baudelaire dans la littérature. Nous ne voulons pas faire davantage une analyse de son art. Pour nous, Baudelaire n'est qu'un homme parmi beaucoup d'autres, un malade parmi d'autres malades, un sacrifié de la vie. Il est le porte-parole de toute une armée de méconnus. La seule raison pour laquelle nous voudrions d'abord parler de lui avant de nous adresser aux autres, c'est que, grâce à son art, il est plus facilement accessible à notre investigation, et plus à la portée de nos moyens de compréhension. Son cas constitue un bon exemple pour illustrer certains faits que la psychanalyse a permis de découvrir et qui ne devraient rester ignorés ni des médecins, ni des parents, ni des pédagogues.

L'art de Baudelaire nous intéresse donc ici surtout comme moyen d'extériorisation de conflits psychiques qui, chez d'autres hommes, prendraient, suivant les hasards de la vie, un aspect différent.

Nous espérons pénétrer ainsi un type particulier de malades, celui des amoureux des *Fleurs du Mal*, c'est-à-dire des amoureux de leur propre déchéance. Ce ne sont trop souvent que des déshérités de l'amour qui, ayant réussi à donner le spectacle répugnant de la plus horrible infériorité, n'avaient qu'un but : se faire méconnaître. Ce qui est particulièrement tragique, c'est de penser qu'il s'en serait parfois fallu de peu de chose pour que l'aspect de la situation fût complètement changé : créer son propre échec, noyer dans le mal les trésors de son âme, ou tout au moins en donner l'apparence. Tel est le sens de ce drame.

Vous avez parmi ces malades des criminels, des monstres, qui ne le sont que parce qu'on les a privés du droit, du courage d'être tout simplement des hommes normaux. Il y a parmi ces condamnés des victimes qui, dans bien des cas, ont réussi à se faire déprécier en vertu d'une manière d'héroïsme inconscient : celui qui les a poussés à se sacrifier à un idéal mystique obscur, en se substituant par exemple au véritable accusé, en transformant leur vie en calvaire, en portant la croix à l'instar du Christ, pour sauver des âmes.

L'immolation est donc susceptible de se traduire ainsi. Les sentiments les plus nobles peuvent se trouver engagés dans cette voie vers les *Fleurs du Mal*.

Le sacrifice de soi-même, le besoin de subir des martyres atroces, les injustices horribles, en un mot l'enfer, peuvent être la conséquence d'un grand amour mystique : celui dont on se fait le prêtre, et qui pousse le sujet, souvent comme malgré lui, à s'offrir au Moloch qu'il adore, Dieu ou Diable. Car, dans ce domaine, les extrêmes se confondent et la vocation même du paria est susceptible de se substituer à celle du moine. Les couvents, les prisons, les maisons d'aliénés, ou tout simplement le malheur où l'on se réfugie, ont plus d'analogie les uns avec les autres qu'on ne pourrait de prime abord le croire.

L'on ne saurait imaginer la complexité des moyens par lesquels une âme peut tenter de se refuser à la vie, et d'atteindre, dans la misère, la tombe et la mort, l'éternité chaste dont une nostalgie amère ne lui a jamais permis de se séparer réellement. Cette nostalgie, ou, comme disait Baudelaire, ce *spleen*, voilà l'origine du mal. Pour la comprendre, adressons-nous à la psychanalyse, ou tout simplement à Baudelaire. Souvent, rester en dehors de la vie signifie rester un peu près du sein maternel, rester un enfant, un enfant, il est vrai, qui garde toute son impuissance, toute sa faiblesse, toutes ses puérilités, mais aussi toutes les illusions en vertu desquelles les parents sont pour lui des dieux, les cathédrales des vierges, les montagnes des géants. La nostalgie du paradis perdu, est-ce autre chose que celle de l'enfance perdue ? N'est-ce pas la nostalgie de l'âge des grandes exaltations, des grandes passions où l'émotion, non troublée par le savoir, s'empare entièrement du cœur, où les sentiments ne sont pas combattus par le contrôle despotique qu'on acquiert sur soi-même quand on s'habitue à comparer ? L'enfance comporte de grandes passions, dont certains êtres

ne guérissent jamais, par besoin de leur rester fidèles à l'exclusion de toute autre chose, par besoin d'en garder le souvenir toujours, amèrement, voluptueusement. Ce besoin peut aller jusqu'à l'obligation de revivre, de reproduire toujours la même situation, de souffrir, de se faire humilier, d'être petit, tel l'enfant auprès de sa mère, la géante. N'est-ce pas, en effet, le meilleur moyen de s'assurer la miséricorde de Dieu le Père et de torturer le cœur de la mère en pleurs devant son fils crucifié ? Cette impuissance même devient l'arme la plus puissante : l'enfant devient l'enfant-dieu parmi les dieux que les parents sont restés pour lui. C'est l'absolu qui règne dans ce monde ; et toutes les proportions humaines paraissent ridicules. Les êtres sont pour la plupart de marbre, inaccessibles aux sentiments, au-dessus de toute espérance, lointains comme les étoiles ou les yeux d'une mère qui berce son nourrisson. C'est l'amour de l'inaccessible qui ressemble le plus à l'amour d'un petit garçon pour ses parents, pour sa mère surtout, c'est cet amour du beau que Baudelaire a décrit dans son journal intime : *Fusées* : « J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau.

» C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais, si l'on veut, appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet, par exemple, le plus intéressant dans la société, à un visage de femme. Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois, — mais d'une manière confuse, — de volupté et de tristesse ; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associés avec une amertume refluant, comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret, sont aussi des caractères du Beau. »

François Porché, dans son sympathique livre sur *La vie douloureuse de Charles Baudelaire*, s'exprime ainsi à propos de l'amour de Baudelaire pour sa mère :

Quand nous parlons de l'amour d'un enfant, le mot « enfant » nous abuse. Rien de moins « enfantin », dans la réalité. Ce sont les amours des adultes, souvent, qui sont puériles, ou entachées d'une foule d'éléments étrangers à l'amour même. L'enfant ayant une individualité propre, mais n'ayant aucune personnalité sociale, l'amour-passion, chez lui, existe pour ainsi dire à l'état pur. Dans ce sentiment exclusif, rien ne compte que son objet. Celui-ci accapare l'âme entière.

Tel est l'amour du petit Charles. Quelque peine qu'il ait éprouvée à la mort de son père, comment cette perte, dans son cœur, n'aurait-elle pas été masquée par la félicité immense qui a soudain fondu sur lui ? Sa maman, désormais, lui appartient à lui seul. Ce trésor de vivacité tendre, ces cheveux odorants, ce corsage doux et tiède, tout cela c'est son bien.

En 1861, à l'âge de quarante ans, le poète rappellera cette époque à sa mère, et il dira : « Ça été pour moi le bon temps. » Le bon temps ! celui du deuil, du veuvage, mais de ce veuvage où il règne, lui, l'enfant (1).

Cet amour, la psychanalyse l'appelle le complexe d'Œdipe. Il se manifeste dans l'enfance de tout être humain, chez le garçon vis-à-vis de sa mère, chez la fille vis-à-vis de son père. Comme tel, il n'a rien de pathologique, du moins dans l'enfance. Seulement, il faut pouvoir en sortir, c'est-à-dire se détacher de l'idéal de la mère, nourrice-divinité, du père protecteur tout-puissant, et arriver à se réaliser dans un monde où les parents, au lieu d'être restés des géants, sont devenus petits et faibles, au fur et à mesure que l'enfant a grandi. Vivre signifie par conséquent subir toute une évolution complexe et substituer aux satisfactions de l'enfant dans la famille, celles de l'adulte dans la société humaine. Cette évolution peut être troublée par mille incidents. Elle peut subir des entraves, elle peut se trouver arrêtée par des barrières infranchissables. La conséquence d'une telle entrave, d'un tel arrêt, est l'arriération affective, telle que nous avons essayé de la décrire avec Pichon et Codet. Elle peut se traduire d'une façon éminemment variable. Mais il y a toujours dans ces cas ce qu'on appelle en psychanalyse une « régression ». Le sujet est obligé de revenir aux satisfactions infantiles et de s'en contenter. Il se trouve dans l'impossibilité de sortir de là.

Satisfaction infantile, arriération affective sont des termes qui ne peuvent être compris qu'à la lumière de la psychanalyse. Ils n'impliquent aucun jugement de valeur, car, même dans le domaine limité de l'arriération affective, il y a place pour les manifestations les plus extraordinaires de l'esprit humain. Celles-ci seront d'autant plus importantes que les arriérés affectifs essayent de compenser dans les limites de leurs moyens ce qui leur manque par ailleurs. La valeur sociale d'un individu est une chose extraordinairement complexe ; et l'on ne peut en déduire que l'infantilisme affectif compromettrait obligatoirement le rôle social d'un sujet. Le jardin de l'humanité peut contenir beaucoup d'espèces d'hommes différentes,

(1) François PORCHÉ : *La Vie douloureuse de Charles Baudelaire*, p. 15.

et souvent la mauvaise herbe d'aujourd'hui devient la noble plante de demain. Le chemin est long qui va du totémisme à la turbine, et entre les deux il y a place pour tous les degrés de l'évolution. Mais cette réserve faite, il est certain que l'arriération affective, suivant qu'elle se traduise par une névrose chez l'individu, ou par une croyance religieuse primitive dans une communauté, est susceptible de mettre en péril l'existence même de l'individu ou de la communauté, et acquiert ainsi la nocivité d'une maladie. Elle peut souvent aussi se traduire par un comportement asocial. Elle a souvent pour aspects la psychonévrose, une maladie organique favorisée par elle, ou encore la toxicomanie ou le crime.

Chez Baudelaire, nous trouvons réunis tous ces divers aspects de l'arriération affective, la névrose, la syphilis, conséquence peut-être aggravée par le déséquilibre physique, l'opium, et même le vol, l'escroquerie. Ces dernières manifestations s'expriment, il est vrai, d'une façon très atténuée ; mais elles sont suffisamment prononcées pour qu'un honnête homme par excellence, comme son beau-père, le général Aupick, ait cru pouvoir le considérer à juste titre comme un criminel.

Voici en quelques mots la vie de Charles Baudelaire. Baudelaire naquit, le 8 avril 1821, de l'union de François Baudelaire avec Caroline Archimbault-Dufays. Son père était alors âgé de 62 ans, sa mère de 28 ans (1). Le père de Baudelaire avait d'un premier

(1) Voici ce qu'en dit Porché :

« François, le père du poète, était fils de cultivateurs, mais il est probable que ses parents étaient assez aisés, puisqu'il avait fait, dans un séminaire, des études suffisamment solides pour qu'elles lui permissent d'entrer, en qualité de précepteur chez le duc de Choiseul-Praslin.

» C'est chez les Choiseul-Praslin que le père du poète avait appris l'art de saluer, l'art d'écarter dignement, du bout d'une haute canne, les chiens irrévérencieux de la rue, et autres gentillesse surannées dont son fils gardait la mémoire.

» Nous-mêmes qui, cependant, ne sommes pas encore très vieux, mais qui sommes natifs de la province, où les traditions de jadis se sont perpétuées plus longtemps qu'à Paris, nous nous rappelons que notre père, dans nos promenades, chassait précisément les chiens avec une noblesse surprenante, et qu'il saluait les personnes de sa connaissance rencontrées en chemin, et qu'il jugeait de son bord, d'une façon qui paraîtrait aujourd'hui bien extraordinaire. Il ployait le corps tout entier, interpellait à quinze pas, d'une voix forte, en la nommant, la personne à laquelle il voulait rendre hommage, puis fièrement se redressait, et passait, souriant. Quelquefois même, dans ce passage, imitant inconsciemment, lui, petit bourgeois, la désinvolture des anciens aristocrates, il faisait tourner sa canne, ou plutôt son bâton, comme il disait.

» François Baudelaire, à l'époque de son préceptorat, avait connu Condorcet et Cabanis ; il s'était lié d'amitié avec Ramey, le statuaire, et les deux Naigeon,

mariage un fils, Claude. L'union des parents de Baudelaire était ce qu'elle devait être..., la réalisation d'un rêve de jeune fille. François Baudelaire se trouvait dans une situation aisée lorsqu'il demanda la main de Caroline, sa seconde femme, qui aurait pu être sa fille. Mais c'était un rêve qui, transposé dans la réalité, se révéla peut-être incompatible avec elle, malgré tout ce qu'on pouvait inventer pour ne pas s'en apercevoir. Nous pouvons supposer qu'une fois les premières expériences faites, les sentiments de Caroline, inconsciemment, se tournèrent vers d'autres images, vers un idéal autre que n'en pouvait représenter le beau vieillard qu'était le père de Baudelaire. La preuve nous en est peut-être fournie par la façon dont Caroline se consolait de la mort de ce premier mari, survenue lorsque le petit Charles avait sept ans. Nous reviendrons plus tard sur les détails de cette situation extraordinairement complexe, susceptible d'être interprétée diversement. Toujours est-il que Caroline choisissait comme second mari le brillant officier qu'était le commandant Aupick, devenu plus tard général et ambassadeur. Ces circonstances eurent sans doute la plus grande répercussion sur la formation du caractère de Charles. On dit qu'il ne pardonna jamais à sa mère son second remariage. En réalité, les choses ne nous paraissent pas aussi simples. Nous reviendrons également sur ce sujet. Le père est donc mort en 1827 ; la mère s'est remariée en 1828. L'enfant est envoyé en pension. On s'en occupe matérielle-

qui étaient peintres. Lui-même maniait la sanguine, lavait l'aquarelle agréablement. A la Révolution, il mit à profit ses talents pour donner des leçons de dessin, dont il partageait le produit avec ses anciens protecteurs, tombés dans la misère. Bien plus, comme il avait des relations dans le personnel au pouvoir, il semble bien que ce soit lui qui parvint à soustraire à la confiscation la fortune des Praslin. Mais il n'est pas prouvé qu'il ait, comme l'a prétendu sa veuve, procuré à Condorcet le poison qui le sauva de la guillotine. Peut-être, dans le répertoire de M. Baudelaire, les anecdotes de la Terreur formaient-elles un fond pathétique, qu'il ne se faisait pas défaut d'enjoliver, c'est-à-dire de noircir quelque peu, pour le plaisir de sentir frissonner dans ses bras une épouse qu'il considérait comme une enfant. Ne jouissant pas auprès d'elle du privilège de la jeunesse, disons que ce vieux mari se revanchait de sa disgrâce sur le terrain de l'héroïsme.

» Cependant, sans que nous puissions affirmer qu'il soit exact que M. Baudelaire, pendant la Terreur, ait passé ses jours et ses nuits à courir les prisons pour assister ses amis, il est possible qu'il ait fait preuve de courage dans des occasions qui, si obscures qu'elles soient demeurées, n'en étaient pas pour cela médiocres. Ne rabaissons pas ce galant homme. Il ne faut pas perdre de vue que toute initiative, en ces jours troublés, devenant vite compromettante, une sorte de grandeur tragique, insoupçonnée parfois des acteurs eux-mêmes, s'attachait au plus petit geste.

» Dans ce même palais du Luxembourg, devenu, sous le Consulat, le siège

ment. Moralement il paraît un peu délaissé. Baudelaire est d'abord bon élève, mais son caractère, qui s'affirme avec les années, lui cause des ennuis. A la suite d'une histoire banale, il est renvoyé de l'école à l'âge de 18 ans, et la guerre, sa guerre, commence. Il prépare encore son bachot, mais manifeste un comportement désordonné, irritant, pour son beau-père. Il s'intéresse d'une façon particulière à la littérature, cause inévitable de conflit avec l'homme rangé qu'était le général. Bref, à partir de ce moment, les choses et les faits relatifs à Baudelaire semblent impliquer que le poète n'avait qu'un but : dresser contre lui son beau-père en lui opposant des opinions et un genre de vie que ce dernier ne pouvait que ressentir comme une insulte de la part de son beau-fils. Résumons : Baudelaire veut devenir homme de lettres.

Première grande dispute avec le mari de sa mère. Puis, un soir, à l'occasion d'un dîner, la scène éclate, d'une façon typique, dont nous reparlerons. Charles se fait publiquement gifler par son beau-père. On décide de l'éloigner ; telle est l'origine de son voyage, non pas aux Indes, comme plus tard le poète a voulu le faire croire à tout le monde, mais jusqu'à l'île Maurice, d'où il fallut le ramener à la maison. On dut modifier le programme du voyage, interrompu par les dépressions auxquelles Baudelaire était sujet, en un mot par sa névrose. Signalons qu'à cette époque il fut également victime d'une infection syphilitique contractée probablement l'année précédente.

De retour de ce voyage, Baudelaire, majeur en 1842, se trouve

du Sénat conservateur, M. Baudelaire, pendant quatorze ans, avait coulé les jours paisibles du bureaucrate bien venu des prêteurs (ainsi nommait-on alors les questeurs) et considéré des huissiers. Les Praslin, en effet, rétablis dans leurs biens et leur influence et, miracle plus rare, nullement oublieux, firent entrer, en 1801, l'ancien précepteur de la famille dans l'administration de la Haute-Assemblée, au titre de chef de bureau.

» Ce fut, dans la vie de François Baudelaire, la phase brillante. Il avait 10.000 francs d'appointements (60.000 francs d'aujourd'hui environ) avec le logement. Ce logement était, non loin d'une des grilles du Luxembourg, du côté de la rue de Vaugirard, une jolie maison à laquelle attenait un jardin privé.

» La seconde Mme Baudelaire, la mère de Charles, orpheline, comme je l'ai dit, élevée par la famille Pérignon, qui était de robe, vint là souvent dîner quand elle était enfant, en compagnie de son tuteur et des filles de celui-ci. La première Mme Baudelaire, celle qui avait apporté en dot une honnête fortune (biens ruraux, terrains aux Ternes et à Neuilly) dont le poète, à la mort de son père, devait hériter pour moitié, vivait encore en ce temps-là. Mais l'aimable homme aux épais sourcils noirs, duquel ses intimes disaient qu'il avait la naïveté et la bonhomie de La Fontaine, dut, maintes fois, malgré lui (il approchait alors de la cinquantaine), arrêter son regard sur cette fillette qui aimait

disposer de 75.000 francs et se met en devoir de les dépenser aussi rapidement que possible. Il quitte naturellement le foyer familial et fait, peu de temps après, la connaissance de Jeanne Duval, la mulâtresse. Alors commence une vie des plus désordonnées. Accourent les usuriers, Arondel en tête. Le général Aupick impose à Baudelaire le conseil judiciaire d'Ancele. Dès lors, Baudelaire vivra d'expédients, luttera continuellement et contre ses créanciers et contre Ancele.

En ce qui concerne le travail, il y a chez Baudelaire une inhibition dont nous aurons encore à nous occuper plus longuement, car elle constitue certainement un des symptômes les plus caractéristiques de sa névrose. Cependant, malgré cette inhibition, les *Fleurs du Mal* commencent à germer en lui. C'est de cette période que datent ses premiers essais littéraires.

Nous ne voudrions pas entrer dans le détail de sa biographie. A ceux qui s'y intéressent nous recommandons l'ouvrage déjà signalé de Porché, livre qui, tout en voulant ménager notre sympathie pour Baudelaire, ne craint pas de signaler ses tares. L'auteur, en écrivant cette étude, s'est laissé guider par cette belle miséricorde qui veut tout comprendre pour pouvoir tout pardonner.

Si nous renonçons à narrer le reste de la vie de Baudelaire, c'est qu'il ne nous serait d'aucune utilité pour résoudre les problèmes que nous nous sommes posés. Baudelaire est désormais harcelé par les usuriers, par Jeanne, par les vices. Mentionnons toutefois une tentative de suicide, jouée, dit-on, pour extorquer de l'argent à

tant courir avec ses amies, dans le jardin du Luxembourg, quand il n'y avait plus personne, après que la retraite était sonnée.

» D'autres fois, c'était M. Baudelaire qui se rendait à Auteuil, campagne de M. Pérignon. Il arrivait en voiture armoriée, suivi d'un laquais à cheveux blancs, galonné d'or. qui restait debout derrière lui, à diner, pour le servir, comme c'était l'usage. La gentille Caroline en était éblouie. Ce n'est que plus tard qu'elle apprit de M. Baudelaire lui-même, narquois, et qui n'avait plus rien à cacher, ayant retiré, en somme, de cet éblouissement, le bénéfice qu'il escomptait, que la voiture était une calèche aux armes du Sénat, et le domestique, un appariteur mis à sa disposition pour les convocations qu'il avait à faire.

» L'Empire tombé, François Baudelaire demanda sa retraite dignement, ou habilement, car il l'obtint assez belle, et peut-être était-il à la veille d'être congédié. Il reprit sa sanguine, ses pinceaux et, à dater de ce jour, il s'intitule officiellement « peintre » avec crânerie.

» C'est alors que, veuf, il épouse la pupille de son ami Pérignon, l'ingénue Caroline. Un détail à noter : le prétendant sexagénaire s'était d'abord proposé en plaisantant. Prudence, savoir-vivre... On imagine le badinage sous les verdures d'Auteuil. Derrière le demi-sourire, la passion sénile allumée. Et soudain, les offres sérieuses. Cet homme est tout dix-huitième siècle. » (*Ibid*, p. 6.)

sa mère. N'oublions pas la date de la mort du général Aupick, date à partir de laquelle survient un changement incontestable dans le caractère du poète. Ce changement, il est vrai, ne détermine rien de définitif : l'irréversible est créé. Baudelaire est atteint de syphilis cérébrale, en souffre depuis 1861 environ. Il meurt en 1866. Nous insisterons au cours de notre travail sur les détails de la vie de Baudelaire dont la connaissance est indispensable à la compréhension de son cas.

II

Les mécanismes d'auto-punition

Avant d'aller plus loin, il faut nous rappeler quelques données psychanalytiques pour ne pas risquer de nous perdre dans le filet des événements de la vie de Baudelaire. Qu'on nous permette de reproduire à cet endroit quelques passages d'une conférence sur l'auto-punition chez les enfants, que nous avons eu l'occasion de faire devant des pédagogues :

« Les mécanismes d'auto-punition dont je voudrais vous parler sont susceptibles de se traduire dans la pratique d'une façon extrêmement variable. Nous ne ferions que nous égarer si j'entreprenais de vous décrire tous les symptômes auxquels ils peuvent donner lieu. Ce qu'il s'agit de comprendre, c'est ce que ces symptômes ont de commun entre eux et à quelle situation affective ils correspondent généralement.

Ceci m'amène à vous exposer, en peu de mots, d'abord l'histoire du développement de notre affectivité, puis certaines particularités du fonctionnement de notre appareil psychique.

Nous avons psychiquement la fausse impression d'être une personnalité unique et de savoir, grâce à nos simples sensations, ce qui se passe en nous. On croyait de même avant Copernic, en se fiant uniquement aux apparences, que le soleil tournait autour de la terre. En réalité, les choses sont infiniment plus complexes : en ce qui concerne le psychisme, nous pourrions plutôt dire aujourd'hui que nous ressemblons à une plante où l'on aurait sur la racine sauvage et primitive greffé notre personnalité sociale. L'étude psychanalytique de l'individu nous oblige à admettre en nous une sorte de trinité, représentée d'une part par la personnalité profonde

(1) Congrès d'Elseneur 1929. M. d'Hangest en a fait paraître un résumé dans *Pour l'Ere Nouvelle*, n° 53.

du sujet que la psychanalyse désigne sous le nom de *soi*, d'autre part par les personnalités tant maternelle que paternelle qui se sont développées en nous selon des conditions particulières à la famille, où l'influence des parents devient la voix de la conscience.

C'est entre ces trois personnalités, pourrait-on dire, que se dispute chaque tendance, avant d'arriver à se faire jour dans notre conscience. L'élément père et mère constitue la censure, exactement de la même façon que les parents dans la famille : ce sont eux qui décident si une tendance est avouable et si elle a le droit de se réaliser. Cette censure est ainsi le résultat de l'influence des parents et de l'entourage sur l'enfant, influence qui continue à agir sous forme de reflexes qui souvent n'ont plus rien de rationnel. Ces reflexes, dans un certain nombre de cas, peuvent nuire au développement de la personnalité profonde qui se comporte vis-à-vis de la censure comme un enfant vis-à-vis de ses parents. Pour comprendre la formation de ses réflexes, vous n'avez qu'à vous rappeler le cas de ces soldats qui, rentrés après leur service militaire dans la vie civile, continuent à saluer militairement. Cette censure, ou, comme nous disons aujourd'hui, ce sur-moi, peut, vous le concevez facilement, fonctionner d'une façon extrêmement variable, suivant l'individu : il joue le rôle d'un filtre, ou, si vous préférez, d'un frein contre les tendances inconscientes primitives. Dans certains cas, son action peut devenir tellement rigide et tellement impitoyable que la personnalité profonde, le *soi*, n'arrive plus à se développer ni à s'exprimer d'une façon normale et réagit à la contrainte par des révoltes d'un type particulier. Ces révoltes se traduisent soit par des psychonévroses, soit par des maladies, soit par un comportement asocial, tous indices d'un conflit profond qui déchire l'individu, telle une guerre civile menaçant l'existence d'une nation. L'issue d'une pareille guerre est éminemment variable et problématique. Il arrive que la révolte aboutisse à l'établissement d'un nouveau régime plus supportable, mais parfois aussi la nation se désagrège, ce qui correspond chez le névrosé à la destruction même de l'individu.

La cause de ces réactions pathologiques n'est donc pas la tentance de l'organisme à réagir par la révolte à une oppression, tendance normale et purement biologique, mais bien la faculté de constituer une censure psychique trop tyrannique, faculté qui pratiquement ne dépend pas seulement de l'hérédité, mais également, et bien plus qu'on ne pourrait le croire, de l'influence des parents

et de l'entourage, au cours de l'enfance. Chaque conflit des parents a sa répercussion sur l'enfant, se dépose dans son organisme sous forme de réflexe, y reste cristallisé comme une masse indissoluble, qui non seulement fait partie de la personnalité psychique de l'enfant, mais probablement aussi de sa personnalité organique, et devient, je crois, susceptible d'être légué aux descendants. Le problème qui se pose devant nous a donc à la fois un aspect médical et un aspect social. Les causes pouvant déterminer une rigidité pathologique du surmoi ne se trouvent pas seulement dans l'individu même, mais dépendent du comportement des parents, parfois également de celui des professeurs, de l'entente que les parents sont susceptibles de réaliser entre eux, ainsi que de l'amour dont ils sont capables vis-à-vis de l'enfant.

Pour réprimer les mauvaises tendances de l'enfant, les parents emploient, vous le savez, non seulement des moyens de persuasion, mais également des moyens de coercition par lesquels on se propose de faire peur aux enfants. Ce sont ces moyens que le sur-moi continue à employer, et, dans les cas d'une trop grande rigidité, ce sont surtout les moyens effrayants, puis ceux de coercition qui l'emportent, leur but étant de provoquer par la terreur l'inhibition du sujet et d'obtenir de lui qu'il refuse de se plier aux tendances du soi. Suivant le degré de rigidité du sur-moi, le sujet ou bien éprouve de l'angoisse dans les cas moins extrêmes, ou bien dans les cas les plus accentués, il fuit, devant les menaces du sur-moi, dans toutes sortes de pratiques d'auto-punition, d'auto-humiliation, de confession, d'expiation. Il croit ainsi adoucir par sa souffrance et son humilité les rigueurs du sur-moi. Ce sont ces pratiques d'auto-punition qui nous intéressent aujourd'hui tout particulièrement. D'après ce qui précède, vous voyez qu'un enfant peut arriver à avoir peur non seulement de ses parents, mais aussi de ce qui devient pour lui l'équivalent des dits parents : la conscience. Avoir une mauvaise conscience se traduit alors pour lui par la sensation de mériter un châtiment, une punition. Et cette mauvaise conscience n'est pas, comme on pourrait le croire, la conséquence d'un acte mauvais, mais elle peut représenter, chez les enfants terrorisés par leur sur-moi, l'état habituel dans lequel ils se trouvent. Le sujet ressent alors la situation de la façon suivante : « Tout ce que je pense et tout ce que je fais est mauvais ». Il ne faudrait pas croire que cet état de terreur n'existe que chez des enfants maltraités par leurs parents.

Non, un enfant peut se trouver dans cet état d'angoisse pour des causes purement imaginaires, et sa mauvaise conscience est en rapport avec une situation affective des plus complexes, je veux dire : la situation œdipienne. Mais voyons d'abord quel est le sens exact des réactions d'auto-punition.

A partir d'un certain degré d'intensité, il semble dans beaucoup de cas impossible de supporter indéfiniment l'angoisse. Il arrive un moment où le sujet désire la paix à n'importe quel prix. Cette paix, il cherche un moyen de l'obtenir, et ce moyen, une fois trouvé, devient une arme précieuse à laquelle il tient pour liquider l'angoisse. Quels sont maintenant ces moyens ? Ce sont exactement ceux qu'on emploie consciemment pour se purifier, pour expier un crime qu'on se reproche. On y fait alors appel pour expier les crimes imaginaires dont on se sent coupable : on invente la souffrance, tant morale qu'organique. Cette souffrance, l'individu l'accueille comme une délivrance, il en fait une amie à laquelle il se sent indissolublement lié par les liens de l'intérêt et de la reconnaissance. C'est la souffrance qui devient la grande protectrice. C'est elle qui supprime l'angoisse. Avec la souffrance, comme avec la confession, on est toujours en mesure d'acheter le pardon et d'exiger l'indulgence du juge suprême. En d'autres termes, le psychisme de l'individu prend l'habitude de se punir à l'aide d'une maladie psychique ou organique, ou bien à l'aide d'échecs sociaux, grâce auxquels il arrive à apaiser les exigences de la censure, à acheter le droit de vivre, voire même le droit de se libérer des obligations sociales pour le plaisir inconscient d'être autrement que les autres, c'est-à-dire au-dessus d'eux. Vous voyez que cette opération est, malgré la souffrance, susceptible de se solder par un bénéfice considérable de jouissance pour l'individu. La souffrance elle-même peut ensuite devenir un moyen de mettre à contribution l'entourage pour en disposer souverainement. (Névrose d'assurance sociale.) Ainsi de fil en aiguille, peuvent se développer des états d'une complexité inextricable. On a perdu tout intérêt à être normal. Guérir, ce serait alors pour le sujet sacrifier la souffrance qui lui a permis de liquider d'une façon radicale et l'angoisse et l'inhibition, et de tirer une vengeance si éclatante du sur-moi et des parents. Ce serait sacrifier l'illusion précieuse de la liberté, illusion durement acquise, illusion de gloire même, car, à l'instar d'Erostrate qui a voulu, vous le savez, se rendre aussi immortel qu'Alexandre par la destruction du temple

d'Ephèse, les malades qui nous occupent en ce moment puisent leur orgueil dans la façon dont ils ont mis en œuvre la destruction de leur propre organisme.

Comment ces cas se présentent-ils dans la pratique ? Les possibilités de souffrir étant infiniment nombreuses, nous avons affaire à des états apparemment très différents les uns des autres, mais qui au fond correspondent à la même cause, ou, si vous préférez, à la même maladie. La souffrance choisie peut être d'ordre médical, c'est-à-dire consister à favoriser l'éclosion d'une maladie. La tuberculose, par exemple, dont la véritable cause dans ce cas-ci échappe généralement au médecin. Ou bien une maladie vénérienne qui est toujours facile à acquérir. Mais ce ne sont pas ces réactions qui vous intéressent le plus. Vous aurez, je crois, plus de chances de vous trouver en face de cas où la souffrance choisie est pour ainsi dire d'ordre social. Elle n'a apparemment rien à faire avec ce qu'on appelle la maladie. Par exemple : un élève, malgré ses études brillantes, échouera dans tous ses examens, ou bien il se fera toujours battre par ses camarades, se rendra toujours coupable vis-à-vis de ses professeurs. Il en viendra même, dans des cas plus graves, à commettre des actes criminels, dans lesquels le but de l'acte commis n'est évidemment pas le crime, mais bien la souffrance morale qu'il est susceptible de se procurer : l'angoisse d'être découvert, la maison de correction chez les mineurs, la prison chez les adultes.

Au fond, ces cas, à peu près inconnus encore aujourd'hui à notre magistrature judiciaire et à beaucoup de pédagogues, n'en font pas moins partie de la médecine. Mais quel chemin reste à parcourir jusqu'à ce que ces notions aient pénétré dans notre conscience collective d'une façon suffisante, pour amener une révision du droit criminel. Pour ceux qui s'intéressent à la question, je me permets de rappeler qu'Alexander a récemment publié sur cette question un livre très intéressant : *Der Verbrecher und seine Richter*. N'oublions pas non plus le livre remarquable de Reik : *Geständniszwang und Strafbefürfnis*, qui a eu une influence décisive sur l'orientation de nos idées concernant ce sujet.

Vous voyez déjà comment les symptômes engendrés par les mécanismes d'auto-punition peuvent varier à l'infini, suivant l'ordre de souffrance à laquelle s'adresse un sujet pour liquider son angoisse, suivant la forme et le degré du conflit psychique dans

lequel il est engagé. Mais ce qui complique encore davantage la situation c'est que les symptômes les plus dissemblables sont susceptibles de se substituer les uns aux autres et de se remplacer. Admettons, par exemple, qu'un sujet ait un bégaiement auto-punitif. Ce bégaiement serait au service d'une tendance inconsciente qu'aurait le sujet à exhiber une infériorité, et serait en quelque sorte l'équivalent de l'exhibitionnisme de Rousseau. Admettons encore que, par un traitement de rééducation sévère, on arrive à corriger ce bégaiement et à considérer le sujet comme guéri. Quelques mois plus tard le même sujet fera une chute et se cassera un bras. Ce bras guéri, nouvelle chute, il se cassera une jambe. Puis, après la guérison de sa jambe, il échouera à un examen ; cet examen manqué, il choisira une profession où il aura toutes les chances de ne pas réussir. Ensuite, des années ayant passé ainsi, il voudra se marier. Il le fera dans des conditions telles qu'il sera malheureux, etc. Eh bien, *a priori*, vous n'auriez probablement pas pensé qu'il pût exister une relation affective entre ces différents incidents et qu'ils fussent au fond la reproduction, avec des moyens différents, il est vrai, et dans des conditions différentes, mais pourtant reproduction, de la même réaction psychique fixée depuis l'enfance.

Vous ne pouvez pas vous imaginer combien considérable est le nombre des sujets qui, à un degré plus ou moins fort, ont à lutter contre des réactions de ce genre. Et il ne vient à l'idée de personne, à moins de connaître la psychanalyse, de relier ces différents incidents les uns aux autres et de voir en eux la reproduction à l'infini de la même situation infantile.

En regardant de plus près, la situation se complique encore davantage. Mais le génie de Freud nous a apporté la lumière en mettant à la portée de notre compréhension les problèmes du masochisme, car l'angoisse, la maladie, la douleur, l'échec social ne sont pas seulement dans cet ordre d'idées un moyen pour se débarrasser du remords ; ils constituent en même temps une jouissance proprement sexuelle. On n'est arrivé à le comprendre que très lentement, par exemple en étudiant les cas des névrosés qui ne peuvent se procurer l'orgasme qu'en se représentant les fustigations, soit personnellement subies, soit subies par d'autres personnes avec lesquelles ils s'identifient en imagination. Chez ces

sujets, consciemment ou inconsciemment, le sentiment de jouissance n'est pas lié à la réussite normale, pas plus qu'il ne l'est au point de vue sexuel à l'acte normal, c'est-à-dire, chez l'homme, à la possession sexuelle de la femme, et, chez la femme, à l'abandon sexuel à l'homme et à l'enfant. Parmi ces anormaux, au contraire, le sentiment de jouissance est toujours lié chez l'homme et chez la femme, à la nécessité de se représenter un garçon battu ou bien de se sentir battu soi-même. Cette nécessité peut, suivant les sujets, s'exprimer d'une façon très variable : les uns vivent et jouissent de cette situation dans l'imagination, ayant conscience de leur fantasme. Les autres en jouissent par l'intermédiaire de réactions névrotiques inconscientes dont le sens et la portée leur échappent, mais qui deviennent le moyen par lequel s'atteint la jouissance, jouissance inconsciente, il est vrai, mais entraînant tout de même un sentiment de détente après la crise. Permettez-moi d'insister sur cette relation sexuelle particulière qui existe entre la punition et l'orgasme, et qui font d'elle une sorte d'acte sexuel en rapport étroit avec la situation œdipienne.

Vous savez certainement tous ce que Freud a appelé complexe d'Œdipe. Vous savez également que les sentiments sexuels n'y ont pas besoin d'être conscients pour exister, et qu'ils sont susceptibles de se manifester dès la première enfance du sujet, sous une forme primitive, il est vrai, mais sexuelle tout de même. Vous savez de plus jusqu'à quel point ces sentiments sont cachés et combattus par la censure, et combien facilement ils arrivent à se réaliser au moyen de ce qu'on a appelé le vice solitaire. Nous ajouterons que l'enfant, qui est incapable de réaliser sa sexualité normalement, n'a comme soupape de sûreté pour ses désirs libidinaux que son imagination ; la masturbation est toujours pratiquée par chaque enfant, soit consciemment, soit inconsciemment. Le premier but des désirs de cet ordre est, chez le garçon et peut-être même chez la fillette, l'être qui a été la première source de jouissance de l'enfant, c'est-à-dire la mère. Nous ne pouvons pas insister ici sur les divers aspects du complexe d'Œdipe. Nous voudrions seulement souligner que c'est lui qui, dans la grande majorité des cas, devient le point de départ des sentiments de culpabilité de l'enfant, et qui fournit les fantasmes sexuels qui, censurés, survivent dans les représentations ou dans les symptômes de nos malades. Pour vous montrer quel genre de faits nous a obligés à nous occuper des situations de cette

sorte, nous voudrions vous citer un exemple de fantasme de fustigation, que nous avons publié avec M. Codet dans un travail sur les mécanismes d'auto-punition.

Un homme se représente en se masturbant comment un autre homme bat un garçon. Il se raconte l'histoire d'un capitaine de navire qui engage un jeune mousse. Le capitaine décide que, parmi son équipage, seuls les gradés auront le droit de punir, et que la punition ne peut être opérée que par des fouets d'une certaine catégorie. Les garçons auxquels la punition est infligée doivent être dans une situation donnée, le derrière en l'air. La victime n'a droit qu'à six soupirs. La punition doit recommencer dès que ce nombre six est dépassé, et ne peut être infligée qu'exceptionnellement par le capitaine lui-même, lequel est surtout là pour voir et pour contrôler si tout se passe suivant des règles sévèrement codifiées, et qui font de cet acte presque la caricature d'un acte sacerdotal. La jouissance sexuelle est obtenue si tout se passe dans l'ordre prescrit et si le garçon, après avoir reçu, par exemple, cinquante coups de fouet bien comptés, arrive à son sixième soupir. C'est au moment de la représentation du cinquantième coup de fouet et du sixième soupir qu'intervient l'orgasme. Traduisons, et vous trouverez alors un motif dont je vous ai déjà parlé. Le mousse, c'est le sujet lui-même qui, enfant, subit les punitions des gradés qui symbolisent le sur-moi, c'est-à-dire les parents en général et le père en particulier.

Le capitaine qui surveille, c'est encore une fois le sujet qui, en regardant, se représente à la fois ce que ressent le mousse et ce que font les gradés. Ajoutez à cela que le petit garçon, le mousse, ressent plutôt comme une femme, et vous comprendrez que cette histoire de fustigation est l'histoire d'un acte sexuel que le sujet se raconte. Il s'y représente comment, à la place d'une femme, il subit les effets de la verge, du fouet du père, et nous voilà en plein complexe d'Œdipe.

Vous voyez la complexité de la mise en scène qui, je vous l'assure, ne l'est dans ce cas-ci que très peu en comparaison avec la plupart des fantasmes que se représentent ces sujets, fantasmes qui, à chaque nouvelle masturbation, font appel à des acteurs différents, toujours avec la même précision dans la hiérarchie sociale des personnages représentés, dans les règles à observer, dans les détails des instruments utilisés, dans les positions et les cris, et même dans

beaucoup de cas, dans les noms. Nous avons connu des jeunes gens ayant passé tous les jours des heures à fabriquer des fantasmes pareils, se masturbant deux, trois, quatre fois et davantage. Il y a des hommes qui en ont fait des romans, devenus parfois célèbres, et derrière lesquels quiconque n'est pas spécialement averti ne reconnaîtrait jamais le mobile d'origine ! Rappelez-vous *Crime et Châtiment*, de Dostoïewsky. Ce roman est entièrement l'histoire d'un homme ayant commis un crime pour lequel il se fait punir. Dans le même roman, vous trouverez également la description de rêves de fustigation.

Il ne faudrait pas croire que les sujets qui se racontent ces histoires, ou bien qui les vivent, ne le font qu'accidentellement. Tout cela a le caractère d'une véritable obsession qu'un être subit malgré lui et à laquelle, quoi qu'il fasse, il ne peut résister. Rien, en dehors de ces représentations qui le hantent, ne peut lui donner la sensation d'une véritable jouissance. Ce qui vous explique un peu la signification de ces sortes de fantasmes, c'est le fait qu'ils représentent le seul compromis possible entre les différentes tendances contradictoires qui se disputent l'hégémonie dans l'inconscient du sujet. Les tendances du soi sont en contradiction avec celles du sur-moi qui les considère comme coupables. Chacun, dans cette bataille, veut avoir sa part : le moi accepte de souffrir afin d'acheter le droit de jouir et peut-être de créer le prétexte de la révolte dont il a besoin pour pouvoir mépriser les exigences du sur-moi. »

Ce sont des faits de ce genre qui nous permettent de comprendre la pensée, la poésie et la vie de Baudelaire. Que le lecteur nous excuse d'avoir si longuement insisté sur ce sujet.

III

Le complexe d'Œdipe

L'amour pour sa mère, Baudelaire l'a refoulé. Il est rare qu'il puisse en parler librement, consciemment. Il ne le manifeste que d'une façon censurée, transposée sur des équivalences affectives. Il y réagit toujours par de profonds sentiments de culpabilité entraînant un besoin intense de punition. Mais il est toujours resté fidèle à cet amour inconscient, il lui a sacrifié sa vie, sa réussite personnelle. Et, se sentant coupable, il a tout mis en œuvre pour se faire châtier, pour se mettre dans l'impossibilité d'atteindre le but, son idéal.

Voyez comme cet homme était hanté par la perfection : ses vers, son art. Or, il suffisait que cette perfection lui fût accessible pour qu'une inhibition impitoyable l'empêchât toute sa vie de réaliser sa pensée.

Cette inhibition dont il se plaignait si souvent comme d'une sorte de vice, d'une paresse, qu'était-ce, sinon une punition, un échec ? Laissons parler le poète :

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher (1).

Quelle image désolante de l'inhibition et de la déchéance ! L'idée de la castration en tant que punition pour avoir tant aimé la mer (mère) y est clairement exprimée : « L'un agace son bec (pénis) avec un brûle-gueule ». Il faut citer également à propos de l'inhibition quelques passages du journal intime et de ses lettres à sa mère :

Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du gouffre du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du désir, du regret, du remords, du beau, du nombre, etc...

J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant, j'ai toujours le vertige, et, aujourd'hui, 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité.

Déjà, en juillet 1839, à l'âge de dix-huit ans, Baudelaire écrivait à sa mère :

Et quand je sens en moi quelque chose qui me soulève, que sais-je ? un violent désir de tout embrasser, une peur de ne pas savoir acquérir de l'instruction, des craintes de la vie, ou bien simplement un beau couchant à la fenêtre, à qui le dire ? Tu n'es pas là, et mon ami de cœur non plus.

Aussi qu'est-il arrivé ? C'est que je suis pire que je n'étais au collège. Au collège, je m'occupais peu de la classe, mais enfin je m'occupais — quand j'ai été renvoyé, cela m'a secoué, je me suis encore un peu occupé chez toi — maintenant, *rien, rien*, et ce n'est pas une indolence agréable, poétique, non pas ; c'est une indolence maussade et niaise. Je n'ai pas osé le dire complètement à mon ami, ni me montrer à lui dans tout mon laid ; car il m'eût trouvé trop changé — il m'avait vu en beau — au collège, je travaillais de temps en temps, je lisais, je pleurais, je me mettais quelquefois en colère ; mais au moins, je vivais — maintenant, point — aussi bas qu'on peut l'être — des défauts à foison, et ce ne sont plus des défauts agréables. Si au moins cette vue pénible me poussait à changer violemment — mais non, de cet esprit d'activité qui me poussait tantôt vers le bon, tantôt vers le mauvais, il ne reste rien, rien qu'indolence, maussaderie, ennui.

J'ai mécontenté M. Lasègue — je suis descendu d'un cran dans ma-

(1) Ch. BAUDELAIRE : *Œuvres complètes*, Lemerre, Paris. *Les Fleurs du Mal*, p. 105.

propre opinion — si j'étais seul, je me fusse peut-être mal occupé, mais je me serais occupé — avec toi ou avec un ami de cœur, j'eusse été droit — dans un milieu étranger, j'ai été tout changé, désorganisé, mis de travers. J'ai l'air, n'est-ce pas ? d'employer de grands mots et des subtilités pour voiler les défauts fort ordinaires. Toutes ces tracasseries se compliquent encore par le baccalauréat. J'ai la prétention d'en finir tout d'un coup, et de passer mon examen le plus tôt possible. Je vais, et j'ai déjà commencé, faire tout mon possible pour revoir toutes les matières en quinze jours, et être prêt pour les premiers jours d'août. Pour cela, il faut que je voie vingt-quatre questions par jour — pour le concours, je n'y vais que comme remplaçant, c'est-à-dire que je serai appelé à composer s'il y a un absent. On m'a néanmoins demandé un acte de naissance en cas de besoin.

Après tout, c'est peut-être un bien que j'aie vu des étrangers, j'aimerais mieux ma mère. C'est peut-être un bien d'avoir été dénudé et dépoétisé, je comprends mieux ce qui me manquait — c'est peut-être, comme on dit, un état de transition — pendant tout ce temps tes lettres me faisaient de la peine, me mettaient encore plus mal à mon aise. — Néanmoins, écris toujours ; j'aime tes lettres. Dans mes tristesses, je suis content de sentir l'amour de ma bonne mère se développer en moi ; c'est toujours ça. Dans ta réponse, parle-moi de mon père, longtemps. Je t'en prie, ne dis pas un mot de tout cela à M. Lasègue ; il est si bon que ça l'affligerait.

Plus tard, dans une lettre du mois de mars 1853, Baudelaire s'exprime encore de la même façon :

Je suis coupable envers moi-même ; — cette disproportion entre la volonté et la faculté est pour moi quelque chose d'inintelligible. — Pourquoi, ayant une idée si juste, si nette du devoir et de l'utile, fais-je toujours le contraire ?

Et un peu plus bas :

Mais cette abominable existence et l'eau-de-vie, — que je vais supprimer — m'ont gâté l'estomac pour quelques mois, et de plus, j'ai des maux de nerfs insupportables, — exactement comme les femmes. — Du reste, c'était inévitable.

Puis loin, dans une autre lettre :

Mais ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque.

Citons enfin un passage particulièrement caractéristique tiré d'une lettre du mois de février 1858 :

Ajoute encore à cette souffrance celle-ci que peut-être tu ne ne comprendras pas : quand les nerfs d'un homme sont très affaiblis par une foule d'inquiétudes et de souffrances, le diable, en dépit de toutes les résolutions, se glisse tous les matins dans son cerveau sous la forme de cette pensée : Pourquoi ne pas me reposer une journée dans l'oubli de toutes choses ? Je ferai cette nuit, et d'un seul coup, toutes les choses urgentes. — Et puis la nuit arrive, l'esprit est épouvanté par la multitude des choses arriérées ; une tristesse écrasante amène l'impuissance, et le lendemain, la même comédie se joue de bonne foi, avec la même confiance et la même conscience...

Citons ensuite quelques passages du journal intime qui illustrent la lutte de Baudelaire contre l'inhibition :

CX

Hygiène. Morale. — A Honfleur ! le plus tôt possible, avant de tomber plus bas.

Que de pressentiments et de signes envoyés déjà par Dieu, qu'il est *grandement temps* d'agir, de considérer la minute présente comme la plus importante des minutes, et de faire ma *perpétuelle volupté* de mon tourment ordinaire, c'est-à-dire du Travail !

CXI

Hygiène. Conduite. Morale. — A chaque minute, nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, pour l'oublier : le plaisir et le travail. Le plaisir nous use. Le travail nous fortifie. Choisissons.

Plus nous nous servons d'un de ces moyens, plus l'autre nous inspire de répugnance.

On ne peut oublier le temps qu'en s'en servant.

Tout ne se fait que peu à peu.

De Maistre et Edgar Poë m'ont appris à raisonner.

Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient cauchemar.

CXV

Hygiène. Morale. Conduite. — Trop tard, peut-être ! — Ma mère et Jeanne. — Ma santé par charité, par devoir ! — Maladies de Jeanne. Infirmités, solitude de ma mère.

— Faire son devoir tous les jours et se fier à Dieu pour le lendemain.

— La seule manière de gagner de l'argent est de travailler d'une manière désintéressée.

- Une sagesse abrégée. Toilette, prière, travail.
- Prière : charité, sagesse et force.
- Sans la charité je ne suis qu'une cymbale retentissante.
- Mes humiliations ont été des grâces de Dieu.
- Ma phase d'égoïsme est-elle finie ?
- La faculté de répondre à la nécessité de chaque minute, l'exactitude, en un mot, doit trouver infailliblement sa récompense.

Le malheur qui se perpétue produit sur l'âme l'effet de la vieillesse sur le corps : on ne peut plus remuer ; on se couche...

D'un autre côté, on tire de l'extrême jeunesse des raisonnements d'atерmoïement ; quand on a beaucoup de temps à dépenser, on se persuade qu'on peut attendre des années à jouer devant les événements.

CHATEAUBRIAND.

Mais, par cette punition de l'échec, de l'inhibition, le poète s'octroie également le droit de chanter son amour pour la mère, pour le désert, pour la pierre, enfin pour tout ce qui est grand, extraordinaire, surhumain.

Rappelez-vous le sonnet « La Géante » (1), où la situation œdipienne est nettement indiquée :

Du temps que la Nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement dans ses terribles jeux,
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux ;

Parcourir à loisir ses magnifiques formes,
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne (2).

Le poème suivant nous aidera encore davantage à saisir l'essence de cet amour :

(1) Voir O. RANK : *Inzestmotive in Dichtung und Sage*, Verlag Franz Deuticke, Leipzig.

(2) *Les Fleurs du Mal*, p. 128.

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me paraïs, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle,
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es si belle ! (1).

Pour garder les proportions de la situation infantile, Baudelaire fait de la femme une mère, comme nous l'avons déjà indiqué, une géante « inaccessible aux humaines souffrances », un être tout-puissant et viril, en présence duquel l'homme n'est qu'un enfant. Cette relation est de la plus grande importance pour comprendre l'homosexualité, le masochisme et le sadisme de Baudelaire. Mais procédons lentement, écoutons le poète chanter son hymne à la beauté :

LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphynx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles ! (2).

(1) *Ibid.*, p. 136.

(2) *Ibid.*, p. 126.

HYMNE A LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté ? Ton regard, infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ;
Tu répands des parfums comme un soir orageux ;
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ?
Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ;
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ;
De tes bijoux, l'Horreur n'est pas le moins charmant,
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Crépite, flambe et dit : Bénissons ce flambeau !
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! —
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ? (1)

Nous trouvons ici déjà les extrêmes de la situation infantile mentionnée plus haut : « Tu marches sur des morts... » L'asservissement total à cette passion absolue est recherché dans une éternelle agonie, parfois aussi par un retour au sein maternel, à la terre, par la nostalgie du tombeau. Dans un poème intitulé de façon très caractéristique « La Vie antérieure », le poète se reporte au paradis du sein maternel, c'est-à-dire à la situation intra-utérine :

(1) *Ibid.*, p. 131.

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux-
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir (1).

N'oublions pas non plus un des plus beaux poèmes qui chantent
l'amour d'un monde inaccessible et stérile :

XXVIII

Avec ses vêtements ondoiyants et nacrés,
Même quand elle marche, on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,
Comme les longs réseaux de la houle des mers,
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et symbolique
Où l'ange inviolé se mêle au sphynx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majesté de la femme stérile (2).

C'est donc en poésie que Baudelaire a le mieux exprimé son
amour. Encore fallait-il couper ses phrases, les transposer et se
plier au despotisme de la rime pour pouvoir le faire. Sous ce jour,

(1) *Ibid.*, p. 119.

(2) *Ibid.*, p. 139.

sa technique poétique serait au service du refoulement des sentiments véritables, et aurait pour but essentiel de les rendre méconnaissables, de les travestir.

Dans ses Journaux intimes il arrive à Baudelaire, quoique rarement, de parler directement de sa mère. Le plus souvent, les préoccupations qu'elle lui suggère sont refoulées, et le texte demande à être commenté, ainsi par exemple lorsqu'il définit le Beau :

XVI

Fusées (1). — J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau.

Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter aux yeux d'un homme bien entendu, — excepté, peut-être, aux yeux d'une femme, — cette idée de volupté, qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette idée contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, — des besoins spirituels, — des ambitions ténébreusement refoulées, — l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, — quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car le type idéal du dandy n'est pas à négliger dans ce sujet), quelquefois aussi, et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants, le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), le *malheur*. Je ne prétends pas que la Joie ne puisse pas s'associer à la Beauté, mais je dis que la Joie est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère (mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé ?) un type de Beauté où il n'y ait du *Malheur*. Appuyé sur — d'autres diraient : obsédé par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de ne pas en conclure que le plus parfait type de Beauté virile est Satan, — à la manière de Milton.

XVIII

Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens. Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce.

Prière

Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. Je vous recommande les âmes de mon père et de Mariette. Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir aussi un héros et un saint.

Ce qu'il y a de particulier dans cet amour de l'enfant pour sa mère, c'est que les moyens de possession utilisés, tout en gardant

(1) *Fusées*, p. 18.

au fond un caractère nettement sexuel, ne paraissent avoir rien de commun avec l'acte charnel. Tout ce qui est sexuel, est refoulé comme une sorte de crime, et transporté ailleurs. Cela vient de ce que l'enfant, en tant que non-formé, ne peut songer à consommer avec la mère l'acte sexuel. Sur ce terrain, il est battu et humilié d'avance par le père devant lequel, par-dessus le monde, il se sent coupable parce qu'il l'aime également. Il ne lui reste donc qu'à nier cette humiliation, qu'à nier l'existence du père et à nier l'existence de la sexualité des parents en particulier, de l'amour en général, raisins pour lui trop verts. Il peut, selon le cas, substituer à ses organes sexuels inférieurs *la pensée toute-puissante*, ensuite une maladie, ainsi que le malheur, moyens par excellence de disputer la mère au père et de triompher du dernier. Mais il ne reste là qu'une bien faible consolation pour faire oublier une humiliation dont le souvenir survit inexorablement chez Baudelaire. Il ne peut renoncer à son idéal, ici à l'inceste. Il cherche à le réaliser de façon dissimulée, et fait appel à des équivalents. Tout ce qui porte un caractère anormal, criminel, extraordinaire, est donc susceptible de devenir un équivalent affectif de l'inceste. Tout ce qu'on est normalement capable de réaliser laisse un grand vide et cause une déception. Nous avons ainsi connu des malades chez qui le désir de l'inceste, censuré et déformé, se traduisait par le besoin de manger des crachats, des excréments dans la rue. Cet acte répugnant, mais exceptionnel, défendu par toute la barrière de l'horreur, revêtait en effet une sorte d'héroïsme, qui était à la fois accomplissement, réalisation de l'inceste, et punition du désir coupable.

Envisagé sous cet angle, on comprendra que Baudelaire écrive :

Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal*. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté.

Fusées. — Je crois que j'ai décrit dans mes notes que l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée, de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme, ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là, c'est l'opérateur ou le bourreau ; l'autre, c'est le sujet, la victime. Entendez-vous ces soupirs, prélude d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles ? Qui ne les a proférés, qui ne les a irrésistiblement extorqués ? Et que trouvez-vous de pire dans la question appliquée par de soigneux tortionnaires ? Ces yeux de somnan-

bule révoltés, ces membres dont les muscles jaillissent et se roidissent comme sous l'action d'une pile galvanique, l'ivresse, le délire, l'opium, dans leurs plus furieux résultats, ne vous en donneront certes pas d'aussi curieux exemples. Et le visage humain, qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne parle plus qu'une expression de férocité folle, ou qui se défend dans une espèce de mort. Car, certes, je croirais faire un sacrilège en appliquant le mot « extase » à cette sorte de décomposition.

Les ténèbres rassuraient sa vanité et son dandysme de femme froide. Ces deux êtres déçus, mais souffrant encore de leur reste de noblesse, s'enlacèrent spontanément, confondant, dans la pluie de leurs larmes et de leurs baisers, les tristesses de leur passé avec leurs espérances bien incertaines d'avenir. Il est présumable que jamais, pour eux, la volupté ne fut si douce que dans cette nuit de mélancolie et de charité ; — volupté saturée de douleur et de remords.

Retenons l'usage que fait l'auteur du mot dandysme, au cours de ses différentes digressions à ce sujet. Nous avons déjà vu que la mère peut, dans cet ordre d'idées, se superposer à un être phallique :

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein (1), où chacun s'est meurtri tour à tour,
Etc., etc...

Nous ne nous étonnerons donc pas que Baudelaire développe ses idées sur le Beau indistinctement devant une tête de femme ou une tête d'homme, « l'idéal du dandy n'est pas à négliger... » Et il écrit : « Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce... Les ténèbres rassuraient sa vanité et son dandysme de femme froide... » En jouant lui-même le dandy, Baudelaire s'est identifié à sa mère, afin de pouvoir la posséder en lui ; il pouvait ainsi se consoler des impuissances sexuelles de son enfance et maintenir à l'état de refoulement les idées « impures » qui se présentaient à son esprit au sujet de sa mère.

Le refoulement de son amour pour sa mère est conditionné encore par d'autres mobiles : Baudelaire a perdu son père à l'âge de cinq ans.

(1) (Sein = penis).

IV

Le Père

Nos observations psychanalytiques nous démontrent qu'un enfant amoureux de sa mère et rival de son père peut réagir à cette situation d'une façon fort complexe et extrêmement variable. Si le père meurt, comme c'est le cas chez Baudelaire, l'enfant est susceptible d'établir un lien entre la disparition de son père et de ses propres désirs tendant au châtement du rival. Il croit ainsi à la toute-puissance de ses pensées, ce qui, dans le cas de la mort du père, renforce considérablement le remords que la situation affective du complexe d'Œdipe est normalement capable de déclencher chez un sujet. Et l'idée de la culpabilité du désir sexuel se trouve ainsi soulignée davantage. Ceci peut amener l'enfant à combattre systématiquement l'accès à la conscience de tout désir d'épanouissement, puisqu'il implique l'acceptation sans remords d'une rivalité avec le père, du désir de prendre sa place, de devenir grand, fort, heureux comme lui. Et comme ces désirs ne peuvent se concevoir sans jalousie, sans l'idée de frustrer le père de ses privilèges, de crainte que ces pensées ne se traduisent d'une façon magique en actes et réussissent à créer le mal qu'en des moments de jalousie on est susceptible de souhaiter au père, elles sont refoulées, et avec elles tout ce qui actionne l'épanouissement psychique du petit garçon.

Par ce mouvement contraire au désir, mouvement dont Baudelaire parle dans ses « Fusées », concernant le beau, l'élan est arrêté, la joie transformée en péché, en malheur qu'il faut éviter. Le garçon, contrariant son développement, se fait fille, et, d'actif qu'il devrait être, il devient passif, sensible, imaginaire. La haine du père se trouve compensée par un amour exagéré, souvent quelque peu artificiel, parce que contraire au premier sentiment spontané. Cette compensation implique chez le garçon : favoriser en lui le développement de tout ce qui est contraire et à son sexe et à sa pensée.

Nous n'insistons pas davantage ici sur la complexité des mécanismes psychiques infantiles qui aboutissent à l'homosexualité, latente ou évidente, perverse et réalisable, ou purement psychique et restée potentielle, comme c'est le cas de Baudelaire. Le lecteur en trouvera une étude consciencieuse et détaillée dans un ouvrage récent de notre ami et collaborateur, le docteur Hesnard (1).

Mais le conflit ne se liquide pas aussi facilement que cela, malgré tous les effets que le sujet peut faire pour le refouler. Le remords lui-même peut arriver à faire partie des buts auxquels, inconsciemment, le sujet aspire. L'acte incestueux peut ainsi exercer l'attraction du fruit défendu, — il inspire de l'horreur, oui, mais reste malgré tout convoité en raison de l'interdiction même qui pèse sur lui. Tout ce qui crée du remords peut devenir ainsi une équivalence de l'inceste, et ce culte du remords devient un aspect particulier du culte de la souffrance en général. Nous reviendrons plus loin sur ce problème.

Ainsi s'expliquerait cette attirance exercée par tout ce qui est horrible sur Baudelaire, qui ne recule pas devant la représentation, ni parfois devant la réalisation même, des actes les plus abjects. Nous voyons dans son œuvre, à plusieurs reprises, la représentation du meurtre, substituée à l'image de l'amour ; il est permis de supposer que, contrairement à sa prière, il a tout fait pour être châtié par Dieu, pour qu'ainsi sa mère se trouve châtiée, humiliée, tuée en lui, traînée dans le vice et dans la boue. Il s'agit ici de la représentation de crimes magiques. Écoutons d'ailleurs Baudelaire à propos de la femme et de la magie (2) :

De la magie appliquée à l'évocation des grands morts, au rétablissement et au perfectionnement de la santé.

L'inspiration vient toujours, quand l'homme le *veut*, mais elle ne s'en va pas toujours, quand il le *veut*.

De la langue et de l'écriture, prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire.

De l'air dans la Femme.

Les airs charmants, et qui font la beauté, sont :

L'air blasé,
L'air ennuyé,
L'air évaporé,

(1) HESNARD : *Psychologie homosexuelle* (Stock).

(2) *Journaux intimes*, p. 22.

L'air impudent,
 L'air froid,
 L'air de regarder en dedans,
 L'air de domination,
 L'air de volonté,
 L'air méchant,
 L'air malade,
 L'air chat, enfantillage, nonchalance et malice mêlés.

Un homme va au tir au pistolet, accompagné de sa femme. Il ajuste une poupée, et dit à sa femme : « Je me figure que c'est toi ». — Il ferme les yeux et abat la poupée. — Puis il dit, en baisant la main de sa compagne : « Cher ange, que je te remercie de mon adresse ! ».

Il n'y a que deux endroits où l'on paye pour avoir le droit de dépenser : les latrines publiques et les femmes.

Ce passage se trouve quelques lignes avant le passage où Baudelaire confesse son amour pour sa mère : « J'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce. »

Nous ne sommes donc plus étonné de voir que le refoulement de cet amour implique également le désir de refouler son objet, c'est-à-dire en définitive la femme, d'essayer de la tuer et de justifier ce meurtre en faisant d'elle une criminelle. Voici quelques passages du Journal intime où il est question de la femme :

La femme est le contraire du Dandy. Donc elle doit faire horreur.

La femme a faim, et elle veut manger ; soif, et elle veut boire.

Elle est en rut, et elle veut être f...

Le beau mérite !

La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable.

Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du Dandy.

Sur George Sand. — La femme Sand est le Prudhomme de l'immoralité.

Elle a toujours été moraliste.

Seulement elle faisait autrefois de la contre-morale.

Aussi elle n'a jamais été artiste. Elle a le fameux *style coulant*, cher aux bourgeois.

Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde. Elle a, dans les idées morales, la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues.

Ce qu'elle dit de sa mère.

Ce qu'elle dit de la poésie.

Son amour pour les ouvriers.

Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle.

Le passage suivant se rapporte probablement à sa mère et à la légion d'honneur du général Aupick :

Il y a de certaines femmes qui ressemblent au ruban de la Légion d'honneur. On n'en veut plus parce qu'elles se sont salies à de certains hommes.

C'est par la même raison que je ne chausserais pas les culottes d'un galeux.

Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice.

Dans l'amour, comme dans presque toutes les affaires humaines, l'entente cordiale est le résultat d'un malentendu. Ce malentendu, c'est le plaisir. L'homme crie : « O mon ange ! ». La femme roucoule : « Maman ! Maman ! ». Et ces deux imbéciles sont persuadés qu'ils pensent de concert. — Le gouffre infranchissable, qui fait l'incommunicabilité, reste infranchi.

Pour bien comprendre ces remarques, il faut tenir compte du fait que chez Baudelaire la situation est invertie : l'homme tient la place de la femme qui roucoule : « Maman ! Maman ! »

Mais citons encore quelques-unes des remarques de Baudelaire sur les femmes :

La jeune fille des éditeurs.

La jeune fille des rédacteurs en chef.

La jeune fille épouvantail, monstre, assassin de l'art.

La jeune fille, ce qu'elle est en réalité.

Une petite sotte et une petite salope ; la plus grande imbécillité unie à la plus grande dépravation.

Il y a dans la jeune fille toute l'abjection du voyou et du collégien.

De la nécessité de battre les femmes.

On peut châtier ce que l'on aime. Ainsi les enfants. Mais cela implique la douleur de mépriser ce que l'on aime.

Du cocuage et des cocus.

La douleur du cocu.

Elle naît de son orgueil, d'un raisonnement faux sur l'honneur et le bonheur, et d'un amour naïvement détourné de Dieu pour être attribué aux créatures.

Plus l'homme cultive les arts, moins il b...de.

Il se fait un divorce de plus en plus sensible entre l'esprit et la brute.

La brute seule bande bien et la fouterie est le lyrisme du peuple.

F....., c'est aspirer à entrer dans un autre, et l'artiste ne sort jamais de lui-même.

J'ai oublié le nom de cette salope... Ah ! Bah ! je le retrouverai au jugement dernier.

Nous ne serons donc pas étonné de voir la libido de Baudelaire dominée avant tout par des mécanismes d'auto-punition : ceux-ci font de lui l'être battu dont nous avons déjà parlé au sujet des fantasmes de fustigation. Il est également l'être battu parce qu'il se charge de la faute qu'il reproche à sa mère, parce qu'il subit le châtiment destiné à la « prostituée » qui s'est remariée avec le général Aupick.

Cette liquidation vicieuse du complexe d'Œdipe, nous l'observons dans la réalité quotidienne, bien plus souvent qu'on ne serait tenté de le croire, quand on ne s'est pas placé sous l'angle psychanalytique. Pour un homme, cette situation se traduit très souvent tout simplement par la nécessité de créer continuellement une barrière infranchissable entre lui et la femme qu'il substitue à la mère. Cette barrière est surtout infranchissable au point de vue sexuel. L'adoration de la femme est souvent permise. La femme représente alors un idéal qu'on place au-dessus de tout, mais un idéal d'amour purement platonique, susceptible d'être réalisé avec un homme tout aussi bien, sinon mieux, comme nous l'observons dans les cas où la barrière a créé l'homosexualité manifeste. La réalisation de l'acte sexuel avec cette femme se révèle impossible. Il se produit ce qu'on appelle en psychanalyse une dissociation entre la tendresse et la sexualité (1). L'homme se montrera vis-à-vis de cette femme toujours humble, toujours coupable, toujours inférieur. Sa sexualité, il la gaspillera dans des maisons closes, son argent, il le perdra dans des tripots. Pareil comportement présente déjà un aspect nettement pathologique. Le masochisme manifeste se traduit alors souvent par l'obligation de contracter une maladie vénérienne, ou toute autre maladie, à la fois pour se punir, et pour reproduire la situation infantile ; le malade a en effet des chances de redevenir le petit enfant que protège et soigne une mère tendre. Dans des cas moins accentués et bien compensés, l'homme « sublime », c'est-à-dire au lieu de se dépenser avec des prostituées, canalise son énergie vers des affaires dont il se fait l'esclave. Il se lance par exemple dans des affaires de bourse, toujours avec une nécessité plus ou moins manifeste de perdre son argent au profit soit de gens qui le volent, soit d'un associé. Il est vrai qu'il perd cet argent.

(1) Qu'on se rappelle les réflexions de Baudelaire citées plus haut : « Plus l'homme cultive les arts, moins il bande. Il se fait un divorce, etc... ».

pour avoir, par ailleurs, le droit de réussir, au moins en apparence. Au contact de leurs femmes, ces hommes sont sexuellement impuissants. Telle est la raison pour laquelle ils s'adressent au psychanalyste. Chez ces victimes du « Complexe d'Œdipe », l'échec est donc souvent masqué ; il est compensé parfois par une réussite matérielle apparente, due à un labeur prodigieux dans une affaire qui, au point de vue affectif, joue pratiquement pour le sujet le rôle d'une maison close où on le bat, où il s'épuise. Dans de tels cas le déséquilibre sexuel et affectif devient visible, parfois au moment d'une réussite particulièrement éclatante, et souvent le sujet est alors obligé de commettre un acte qui l'humilie publiquement. Il arrive aussi qu'il tombe malade ou qu'il engage ses affaires vers la faillite, comme il nous a été donné de l'observer. Malheur à l'entreprise qui est à la merci d'un pareil conflit. Il y a des cas où c'est une nation entière qui constitue cette entreprise. Mais n'insistons pas ici sur cette question et ne retenons provisoirement que ceci : il arrive qu'une communauté tout entière se trouve engagée dans le tourbillon qui mène un homme vers l'échec, vers le gouffre... Napoléon ! Sainte-Hélène !... (1).

(1) Voir JEKELS : « Napoléon », *Revue Française de Psychanalyse*, tome III.

V

Le masochisme de Baudelaire

Pour revenir à Baudelaire, il est aisé de diagnostiquer chez lui des mécanismes d'échecs, c'est-à-dire des moyens mis en œuvre pour être battu. Pour s'en tenir aux grandes lignes, on comprendra pourquoi il s'est fait gifler publiquement par le général Aupick (1), pourquoi il s'est fait mettre à la porte, pourquoi il était éternellement en proie aux tracasseries des usuriers, du conseil judiciaire, de Jeanne, la mulâtresse, de la maladie vénérienne, de

(1) Voici le récit qu'en fait Porché :

« Au foyer des siens, Baudelaire préférait les cafés de la rive gauche. Il était presque toujours absent de la maison, ou bien, s'il paraissait aux réceptions du général, lequel venait d'être nommé commandant de l'Ecole d'Etat-Major, il il avait l'art de s'y montrer désagréable par un continuel persiflage. M. Aupick fronçait le sourcil, Caroline tremblait. Bref, depuis quelques mois, un nouvel orage se préparait.

» Il éclatait au cours d'un dîner de cérémonie. Sur un propos malséant du jeune homme, le général le tança vertement. Autour de la table, un profond silence. Baudelaire, humilié, se leva, blême de rage, et, toujours poli, jusque dans l'extrême fureur : « Monsieur, dit-il à son beau-père, vous m'avez manqué gravement. Ceci mérite une correction, je vais avoir l'honneur de vous étrangler. »

» La forme compassée de la menace y ajoutait encore quelque chose de réfléchi et de dément qui dut plonger les invités et le général lui-même (en uniforme N° 1) dans la stupeur. Mais l'énergumène, déjà, faisait mine de se précipiter sur M. Aupick. Celui-ci, alors, le gifla, et Baudelaire eut une crise de nerfs dans un bruit de chaises renversées. » (PORCHÉ, p. 40.)

Notons encore un passage où le rôle des fantasmes de fustigation est nettement indiqué :

« Mais voici plus imprévu encore : du voyage dont M. Aupick eut le premier l'idée, idée qui reçut l'approbation unanime des personnes les plus prudentes, le seul souvenir que Baudelaire rapporte, du moins le seul qui, pour l'instant, le hante, et parfois même le tracasse, est celui d'une négresse qu'il a vue fouetter à l'île Maurice. La scène, sur le moment, lui avait plutôt répugné. Il s'agissait d'une correction publique administrée par un planteur, en punition d'un menu vol, car l'esclavage, dans l'île, n'était aboli que depuis 1834, et les anciennes mœurs y survivaient. Maintenant, tous les détails du tableau reviennent à l'esprit du voyageur : le grotesque s'y mêle à la cruauté et celle-ci à l'indécence. De ce mélange complexe naît une convoitise tardive, vaine, mais tenace comme un point névralgique. » (*Ibid.*, p. 57.)

Il est évident que Baudelaire n'a pas attendu ce voyage à l'île Maurice pour cultiver ce fantasme de la femme battue. Il y avait belle lurette qu'il avait commencé à « se faire battre ». (*Note de l'auteur.*)

l'opium, de la boisson, du délit. Car, chez ces sortes de malades, bien des délits, parfois graves, n'ont pour unique but que de se faire infliger la punition méritée par leur révolte contre l'autorité paternelle, contre ce père qu'on méprise d'une part, mais que de l'autre on admire sans se l'avouer ; tel était certainement le cas pour Baudelaire vis-à-vis d'Aupick, et même vis-à-vis d'Anceile. On provoque ce père pour le combattre, mais ensuite aussi pour justifier apparemment la haine dont on a besoin quand on est Baudelaire. Haine qui devient une raison de vivre, un but, un soutien, et qui, en réalité, n'est peut-être qu'une fiction ; mais on y a recours pour ne pas prendre conscience d'une terrible infériorité, d'une faiblesse qu'on ne se pardonne pas, pour paraître fort dans une lutte artificielle, substituée à la vie, pour nier une angoisse, un malheur, dont on a honte.

Quelle comédie tragique quand on découvre que les révoltes de Baudelaire masquent au fond une très grande sensibilité qui a la pudeur de se donner, qui ne peut pas s'affirmer, craint le jour et le ridicule, et qui, au lieu de sourire dans des yeux d'enfant, se réfugie dans des excentricités allant parfois jusqu'au crime ! Certains exhibitionnistes sont peut-être dans ce cas. Leur enfer névrotique consiste à commettre un acte répréhensible : s'exhiber. Ils s'exhibent pour éprouver l'angoisse de la découverte, la punition, l'humiliation, et se condamnent ainsi à l'échec. Il y a dans le cas de Baudelaire un exhibitionnisme de ce genre, non manifeste, mais latent. Son habitude de frapper les gens par des arguments paradoxaux, son cynisme, n'ont probablement d'autre but inconscient que de provoquer des coups, la riposte. Il en est de même du désordre, du mensonge. Evidemment, le poète a fait de sa parole un organe tout-puissant, capable de frapper les gens jusqu'au cœur. Il l'a substitué à un glaive qui ferait saigner, gémir... Il a réussi de la sorte à faire battre le cœur de millions de gens, compensation pour lui de son grand sentiment d'infériorité. Mais, là encore, il s'y prend de telle façon qu'il aboutit au procès, à la condamnation publique de ses œuvres. Tout ce qu'il entreprend mène à une sorte d'agitation stérile.

Voyons comment Porché décrit Baudelaire révolutionnaire :

Les premiers coups de feu de février ont retenti sur le boulevard des Capucines ; déjà les barricades s'élèvent. Quelle animation dans la nuit du 23 au 24, au cœur des vieux faubourgs ! Quand le jour se lève, tout Paris est en armes. Bientôt, on se bat rue de Valois, rue Saint-Honoré.

Bugeaud est débordé. Le roi Louis-Philippe, apeuré, avec une docilité sénile, abdique entre les mains de M. Crémieux et s'enfuit en fiacre par l'avenue de Neuilly, pendant que les révolutionnaires envahissent les Tuileries.

Cependant, Baudelaire, où est-il ? Il est du côté de l'émeute. Des souvenirs de ses lectures, des souvenirs aussi d'instants vécus, souvenirs de Paris en 1830, de Lyon en 1834, lui remontent à la tête, avec celui, plus bénin, d'une petite échauffourée d'ordre tout local et économique, à laquelle il assista, en 1844, dans l'île Saint-Louis, lorsque le public parisien s'insurgea contre la Société qui percevait une taxe à l'entrée des ponts et saccagea ses bureaux.

Aujourd'hui, le vacarme a plus d'ampleur. Carrefour Buci, la foule pille une boutique d'armurier. Baudelaire est de l'expédition. La couleur de sa cravate, qui est sang de bœuf, affiche ses opinions. Il s'empare d'un fusil et d'une cartouchiere de cuir jaune. « Je viens de faire le coup de feu », dit-il, un instant après, à son ami Buisson, qui se trouve là par hasard. L'arme et les buffleteries sont visiblement neuves. Baudelaire exagère. Peut-être a-t-il bu force vin blanc. Les cabarets n'ont pas dû chômer en ces jours de violence.

Le poète est très excité. « Il faut aller fusiller le général Aupick », répète-t-il comme un refrain. Ah ! il s'agit bien maintenant d'idées révolutionnaires ! Que lui importent, même à cette minute où le voici dans leurs rangs, les républicains ! Les bourgeois non plus ne l'intéressent guère. Rien que de songer à la figure que doit faire en ce moment M. Ancelle, il éclate de rire ! Un autre sonnet le travaille. D'abord dans la mêlée, il quête des sensations. N'est-il pas un artiste, un artiste qui a écrit dans ses carnets cette petite phrase effrayante : « Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre » ? Et ailleurs : « Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, qui tient de l'infidélité et du déménagement. Cela suffit à expliquer la Révolution française ». Cela, du moins, peut-on dire, suffirait à expliquer la participation de Baudelaire à la révolution de 1848, puisque c'est son propre sentiment qu'il nous livre là.

Et puis quand les rues vous soufflent cette haleine chaude qui fait qu'on ne sent plus la bise d'hiver, comment, avec un système nerveux si impressionnable, détraqué par les stupéfiants, résister à pareille tempête ? D'ailleurs, l'opium rend tout irréel. Ou bien il grandit encore les spectacles. Quelques coups de feu deviennent une fusillade ininterrompue. La barricade est immense. Un haillon rouge, entrevu dans la fumée, au bout d'un bâton, semble un symbole prodigieux. Dans les bas-fonds de l'âme, des choses remuent, se réveillent, dont on ignorait en soi l'existence : le goût de la vengeance, de la vengeance particulière, certes, d'abord (il faut fusiller M. Aupick), mais aussi de la vengeance anonyme, générale, universelle, le plaisir satanique de la démolition (1).

(1) *Ibid.*, p. 125.

Reproduisons également la description de la période où Baudelaire pose sa candidature à l'Académie française (réussissant naturellement à se faire battre) :

Baudelaire a donc pensé que s'il parvenait à franchir le seuil de l'Académie, la suspicion qui l'entourait cesserait du même coup. Évidemment, mais le raisonnement comportait un cercle vicieux, puisque c'était cette suspicion même qui ôtait au poète toute chance de succès.

D'un autre côté, comme il fallait s'y attendre, dans les cénacles, dans la petite presse, dans les cafés littéraires, l'annonce que l'auteur des *Fleurs du Mal* posait sa candidature au fauteuil de Scribe fut accueillie par des clameurs et des lazzi. Baudelaire fut injurié, raillé comme un transfuge qui, du camp des indépendants, passait à celui des officiels. A Flaubert qui, du fond de sa retraite de Croisset, avait désapprouvé ce coup de tête, Baudelaire répondit : « Comment n'avez-vous pas deviné que Baudelaire, ça voulait dire : Auguste Barbier, Théophile Gautier, Banville, Flaubert, Leconte de Lisle, c'est-à-dire : littérature pure ? »

Bref, au mois de décembre, le poète commença de faire ses visites, à pied, dit-il, et « en guenilles ». Mais gardons-nous de prendre ce dernier mot à la lettre. La mise de Baudelaire a toujours été soignée, voire recherchée. Ce n'est que deux ou trois ans plus tard qu'on le rencontrera quelquefois vêtu d'habits râpés. Encore gardera-t-il jusqu'au bout, dans sa pénurie, le luxe du linge blanc, impeccable.

Plusieurs académiciens se dérochèrent. Il fut impossible de rencontrer Ponsard, pour qui Asselineau lui avait donné une lettre d'introduction, ni Legouvé, ni de Sacy, ni Saint-Marc Girardin, ni même Prosper Mérimée, qu'il connaissait pourtant.

Villemain, le secrétaire perpétuel, le reçut avec hauteur. « Je n'ai jamais eu d'originalité, moi, monsieur », aurait-il dit au candidat. A quoi celui-ci aurait répondu, non sans perfidie : « Monsieur, qu'en savez-vous ? ». De Viennet, le poète rapporte cette définition devenue célèbre : « Il n'y a que cinq genres, monsieur : la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire et la poésie fugitive, qui comprend la fable, où j'excelle ». Mais tout cela est-il bien authentique ?

Henri Patin, le latiniste, se montra charmant. De même Sandeau, à qui Baudelaire avait été recommandé par Flaubert. Il y a cependant pas mal d'ironie (involontaire, sans doute) dans ce mot de Sandeau au poète : « Peut-être, peut-être, pourrez-vous arracher quelques voix de protestants dans le vote pour le fauteuil Lacordaire ».

Baudelaire, en effet, avait eu la bizarre idée de renoncer à sa candidature au fauteuil de Scribe pour briguer le fauteuil du Père Lacordaire. De ce choix, pour le moins inattendu, il donnait la raison suivante : « Lacordaire est un prêtre romantique et je l'aime ». Mais, loin de paraître valable à ceux-là même qui montraient le plus de bienveillance au poète (j'entends à sa personne, car sa candidature, nul ne la prit en considération), cette raison fit l'effet d'une nouvelle excentricité.

Sainte-Beuve, âme trouble, mais intelligence extrêmement claire, fut,

pour le coup, stupéfait : comment un homme tel que Baudelaire, dont la supériorité était évidente, pouvait-il, à l'âge de quarante ans, avoir encore de pareilles fougades ? A ce vieux critique matois, si respectueux de l'autorité, de la hiérarchie, si expert dans l'art de jauger les influences, une telle méconnaissance des rapports sociaux, et de leurs règles, de leur jeu, de leur maniement, demeurait incompréhensible.

A tant d'ingénuité, en effet, il n'y a qu'une seule explication. c'est que, de la société, Baudelaire ne connaissait qu'un petit coin : la bohème. Fils de bourgeois, il avait, dès son jeune âge, rompu en visière avec le monde. Dandy il était, mais non dandy de salons, comme Musset, dandy plutôt de cafés, de restaurants, d'ateliers, de casinos et de mauvais lieux.

« L'oncle Beuve » avait voulu d'abord, oh ! sans se compromettre, donner à son « cher enfant », si lâcheusement engagé dans cette folle équipée académique, une preuve de son tendre intérêt. C'est alors que, dans une sorte d'examen des diverses candidatures, paru le 20 janvier 1862 au *Constitutionnel*, il avait consacré à Baudelaire le fameux paragraphe où il parlait de Kiosque et de Kamtchatka. Mais voilà, maintenant, que ce candidat auquel il avait fait l'honneur de discuter ses titres publiquement, commettait une énorme inconvenance, celle d'opter, lui, l'auteur des *Fleurs du Mal*, pour le fauteuil de Lacordaire ! Il fallait obtenir de cet extravagant qu'il adressât tout de suite au secrétaire perpétuel une lettre de désistement : « Laissez, écrit Sainte-Beuve à Baudelaire, le 9 février, laissez l'Académie pour ce qu'elle est, plus surprise que choquée, et ne la choquez pas en revenant à la charge au sujet d'un mort comme Lacordaire ». Ce ton, de la part du femmelin Sainte-Beuve, était comminatoire. Le poète ne s'y trompa point ; il se retira de la lutte sans insister davantage.

C'est alors que, pour se venger, selon un premier mouvement qui lui est habituel, il médite d'écrire sur l'esprit et le style de M. Villemain, « cette mandragore sans âme », un article dont on a trouvé l'ébauche, après sa mort, dans ses papiers. Ce projet d'article est même si développé qu'on se demande ce qui a bien pu retenir Baudelaire de le mettre au point, en vue de la publication. C'eût été l'affaire d'une heure de travail. Aurait-il voulu, à la réflexion, ménager l'avenir ? (1).

Puis, pour parler de l'échec le plus irrémédiable, n'oublions pas que, dans la terrible destinée de Baudelaire, c'est sa pensée qui a été châtiée, elle dont le poète était si fier et par laquelle il a conquis l'immortalité. Son cerveau devait sombrer dans la paralysie générale, trou béant de la castration physique et morale. Mais même avant cette déchéance extrême, sa pensée déjà était touchée. Nous avons effleuré plus haut l'inhibition de Baudelaire, mais nous

(1) *Ibid*, pp. 244 à 248.

n'avons pas eu le temps d'insister sur une autre punition, un autre échec qui frappe sa vie intellectuelle, c'est le mensonge chez Baudelaire (1).

Nous pouvons maintenant comprendre de quelle passion absolue, allant parfois jusqu'à la torture, jusqu'à l'immolation, son amour de la vérité était animé. Il a d'ailleurs prouvé de quelle abnégation héroïque il était capable lorsqu'il s'agissait de défendre ce qui lui semblait juste et vrai. Et pourtant cette vérité — autre idéal, autre *mère* — jamais il ne pourra l'atteindre. Son obligation de mentir continuellement, de se mentir à lui-même, se montre ainsi sous un jour tout à fait différent. Exprimer une vérité spontanément, directement, devient pour ces consciences subtiles et tourmentées l'équivalent de la réussite... dans l'inceste, là où on peut le réaliser simplement avec son « bon sens ». Il me semble que ce n'est pas par hasard qu'on parle de *sens* dans cet ordre d'idée. Or, dans les cas où la sexualité normale est refoulée, le *bon sens* est condamné à manquer son but, plus ou moins visiblement dans la mesure où le sujet réussit plus ou moins à masquer cette infériorité atroce. La pensée s'exprime d'une façon contournée et n'arrive à être vraie qu'à travers un symbolisme plus ou moins poétique ; il faut disséquer ce produit de la censure pour découvrir la véritable pensée, sorte de Walkyrie emprisonnée dans un cercle de feu.

Le plus souvent, le mensonge est manifeste chez ces malades. Ils se distinguent par un langage qui frappe peut-être par l'imagination puissante qu'il implique, mais qui, en ce qui concerne les faits, passe à côté du problème. On s'interdit de le résoudre et s'efforce ainsi vainement d'aboutir à une solution, à la véritable compréhension du problème. Tout le tourbillon de la pensée n'est qu'une torture stérile, un feu-follet dans une imagination de mythomane. Il y a là un aspect particulièrement tragique de certaines existences dont la pensée reste dans « les limbes », quoique gravitant sans cesse autour de la vérité inaccessible. On se souvient que le premier titre des *Fleurs du Mal* était « Les Limbes ».

On sait combien de fois Baudelaire a été pris en flagrant délit de mensonge, combien de fois il s'enchevêtra dans des contradictions manifestes.

(1) Voyez B. LOGRE : « L'Imagination et ses troubles », *Le Temps*, 27 novembre 1930, et E. DUPRÉ : *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 1925.

Mais pour comprendre quel degré de déchéance peut provoquer ce châtement du « bon sens », il faut se rappeler le comportement des schizophrènes, parmi lesquels on trouve des malades qui ont perdu toute possibilité de s'exprimer en langage normal. L'incohérence de leur langage, le symptôme de Ganser, prend, vu sous cet angle, une signification toute particulière ; il en est de même de leur impossibilité de s'échapper par leurs propres forces hors du gouffre dans lequel leur pensée a été engloutie. Mais ne nous attardons pas à cet aspect du problème que posent les rapports entre le génie et la folie. Revenons aux symptômes de Baudelaire.

VI

Le sado-masochisme de la poésie de Baudelaire

Abordons maintenant le sado-masochisme de la poésie de Baudelaire. Le lecteur ne sera plus étonné de voir que la femme se transforme en homme, avec un glaive (pénis). Ainsi il se trouvera en présence de l'homosexualité latente de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Lisons d'abord :

DUELLUM

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre ; leurs armes
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.
— Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les vacarmes
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.

Les glaives sont brisés ! comme notre jeunesse,
Ma chère ! Mais les dents, les ongles acérés.
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse.
— O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés !

Dans le ravin hanté de chats-pards et des onces
Nos héros, s'étreignant méchamment, ont roulé,
Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.

— Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis peuplé
Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine ! (1)

Ensuite :

LE POSSÉDÉ

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
O Lune de ma vie ! emmitouffe-toi d'ombre ;
Dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre,
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui ;

(1) *Les Fleurs du Mal*, p. 151.

Je t'aime ainsi ! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,
C'est bien ! Charmant poignard, jaillis de ton étui !

Allume ta prunelle à la flamme des lustres !
Allume le désir dans les regards des rustres !
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant ;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore ;
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie : O mon cher Belzébuth, je t'adore ! (1)

« Le Vampire » nous montre Baudelaire attaché par des chaînes à cet être par qui il se sent poignardé, possédé — comme une femme est possédée par un homme, — et il proteste, car ce cordon ombilical l'étrangle.

« Une Charogne » nous montre la décomposition qu'est l'amour pour Baudelaire, la décomposition de la « mère » rongée par ces larves, les enfants..., destruction du vampire, l'orgasme de l'anéantissement total de l'un dans l'autre.

Lisons maintenant la même poésie, mais transposée dans un autre langage, puisque les extrêmes dans cet ordre d'idée se touchent et se confondent.

A UNE MADONE

Ex-voto dans le goût espagno!

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse,
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.
Avec mes Vers polis, treillis d'un pur métal
Savamment constellé de rimes de cristal,
Je ferai pour ta tête une énorme couronne ;
Et dans ma Jalousie, ô mortelle Madone,
Je saurai te tailler un Manteau, de façon
Barbare, raide et lourd, et doublé de soupçon,
Qui, comme une guérite, enfermera tes charmes ;
Non de Perles brodé, mais de toutes mes Larmes !

(1) *Ibid.*, p. 154.

Ta robe, ce sera mon désir, frémissant,
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend,
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.

Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers
De satin, pour tes pieds divins humiliés,
Qui, les emprisonnant dans une molle étreinte,
Comme un moule fidèle en garderont l'empreinte.
Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,
Pour Marchepied tailler une Lune d'argent,
Je mettrai le Serpent qui me mord les entrailles
Sous tes talons, afin que tu foules et railles,
Reine victorieuse et féconde en rachats,
Ce monstre tout gonflé de haine et de crachats.

Tu verras mes Pensers, rangés comme les cierges
Devant l'autel fleuri de la Reine des Vierges,
Etoilant de reflets le plafond peint en bleu,
Te regarder toujours avec des yeux de feu ;
Et comme tout en moi te chérit et t'admire,
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En Vapeurs montera mon Esprit orageux.

Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,
Et pour mêler l'amour avec la barbarie,
Volupté noire ! des sept Péchés capitaux,
Bourreau plein de remords, je ferai sept couteaux
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,
Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant ! (1)

Voyez ensuite la destruction qui s'accomplit en Baudelaire devenu
« charogne » lui-même :

LA DESTRUCTION

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon,
Il nage autour de moi comme un air impalpable ;
Je l'avale, et le sens qui brûle mon poumon
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
La forme de la plus séduisante des femmes,
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

(1) *Ibid.*, p. 189.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,
Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction ! (1).

Examinez ensuite :

UNE MARTYRE

Dessin d'un maître inconnu

Au milieu des flacons, des étoffes lamées
Et des meubles voluptueux,
Des marbres, des tableaux, des robes parfumées,
Qui traînent à plis somptueux,

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,
L'air est dangereux et fatal,
Où des bouquets mourant dans leurs cercueils de verre
Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,
Sur l'oreiller désaltéré
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
Avec l'avidité d'un pré.

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose ; et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révoltés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale
Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don ;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe
Comme un souvenir est resté ;
La jarrettière, ainsi qu'un œil secret qui flambe,
Darde un regard diamanté.

(1) *Ibid.*, p. 287.

Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux,
Dont se réjouissait l'essaim de mauvais anges
Nageant dans les plis des rideaux ;

Et cependant, à voir la maigreur élégante
De l'épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encore ! — Son âme exaspérée
Et ses sens par l'ennui mordus
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée
Des désirs errants et perdus ?

L'homme vindicatif que tu n'as pu vivante,
Malgré tant d'amour assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fiévreux,
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux ?

— Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
Loin des magistrats curieux,
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,
Dans ton tombeau mystérieux ;

Ton tombeau court le monde, et ta forme immortelle
Veille près de lui quand il dort ;
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,
Et constant jusques à la mort (1).

Citons encore dans cet ordre d'idée :

LES DEUX BONNES SŒURS

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,
Prodiges de baisers et riches de santé,
Dont le flanc toujours vierge et drapé de guenilles
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.

(1) *Ibid.*, p. 288.

Au poète sinistre, ennemi des familles,
 Favori de l'enfer, courtisan mal renté,
 Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmillés
 Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes
 Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,
 De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes ?
 O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraités,
 Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès ? (1)

Et, pour clore cette citation, reproduisons ici :

LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE

La femme cependant de sa bouche de fraise,
 En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
 Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
 Laissait couler ces mots tout imprégnés de musc,
 « Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
 De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.

Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
 Et fais rire les vieux du rire des enfants.
 Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
 La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
 Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
 Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés,
 Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
 Timide et libertine, et fragile et robuste,
 Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi
 Les Anges impuissants se damneraient pour moi ! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
 Et que languissamment je me tournai vers elle
 Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
 Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !
 Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,
 Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,
 A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
 Qui semblait avoir fait provision de sang,
 Tremblaient confusément des débris de squelette,
 Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
 Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
 Que balance le vent pendant les nuits d'hiver (2).

(1) *Ibid.*, p. 293.

(2) *Ibid.*, p. 390.

A travers toute cette poésie s'exprime toujours la même langueur nostalgique, et l'on sent comment le poète, à la recherche de sa grande volupté, s'abîme dans un gouffre effroyable, la mort. A ce propos, nous voudrions attirer l'attention du lecteur sur le fait de l'érotisation de l'angoisse et de l'horreur (1), susceptibles de prendre la place des orgasmes normaux. Dieu et Diable, tout est bon pour éprouver ces extases qui sont devenues le but d'une sexualité déréglée, à qui foyer, famille et enfant restent inconnus. La souffrance devient une religion, la mère un vampire.

BÉNÉDICTION

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

« Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation !

» Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

» Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sous l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,
Elle-même prépare au fond de la Géhenne
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

(1) Voir R. LAFORGUE : « De l'angoisse à l'orgasme », *Revue Internationale de Psychanalyse*.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte.
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats,
Avec hypocrisie, ils jettent ce qu'il touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques :
« Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer ;

» Et je me soulerai de nard, d'encens, de myrrhe,
De génuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins !

» Et quand je m'ennuierai de ces farces impies,
Je poserai sur lui ma frêle et forte main ;
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

» Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein,
Et, pour rassasier ma bête favorite,
Je le lui jetterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
Le Poète serein lève ses bras pieux,
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

« Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

» Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

» Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

» Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

» Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! » (1)

Cette poésie illustre bien les sentiments qu'avait le poète pour sa mère et son père, son père mort, éternel, dont il avait plus tard le portrait au-dessus de son bureau.

Nous n'insistons pas davantage sur l'analyse de ces poésies. Après tout ce que nous avons dit, le lecteur n'aura pas trop de peine à les rattacher aux grandes préoccupations de Baudelaire. Eclairées à la lumière de la psychanalyse, elles prennent un sens étonnamment précis et humain.

Dans le chapitre suivant, nous voudrions citer quelques passages particulièrement caractéristiques tirés des lettres de Baudelaire, lettres adressées surtout à sa mère. On y trouve sa façon d'envisager ses conflits, sa façon de se tromper sur lui-même. Mais laissons-lui la parole :

(1) *Les Fleurs du Mal*, p. 101.

VII

Les lettres de Baudelaire (1)

Je laisse tout cela de côté, et je veux reprendre mes rêveries... Qui sait si je pourrai encore une fois t'ouvrir toute mon âme, *que tu n'as jamais appréciée ni connue !...*

Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi ; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre ; tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'ai une mémoire terrible ? Plus tard, la place Saint-André-des-Arts et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles ! Je me souviens des quais qui étaient si tristes le soir. Ah ! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler *bon temps* celui qui a été sans doute mauvais pour toi. Mais j'étais vivant en toi ; tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois mon idole et un camarade. Tu seras peut-être étonnée. C'est peut-être parce que j'ai conçu une fois encore le désir de la mort, que les choses anciennes se peignent si vivement dans mon esprit.

Plus tard, tu sais quelle atroce éducation ton mari a voulu me faire ; j'ai quarante ans et je ne pense pas aux collèges sans douleur, non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait. Je l'ai cependant aimé, et d'ailleurs, j'ai aujourd'hui assez de sagesse pour lui rendre justice. Mais enfin, il fut opiniâtrement maladroit. Je veux glisser rapidement, parce que je vois des larmes dans tes yeux.

Enfin, je me suis sauvé et j'ai été dès lors tout à fait abandonné. Je me suis épris uniquement du plaisir d'une excitation perpétuelle ; les voyages, les beaux meubles, les tableaux, les filles, etc. J'en porte cruellement la peine aujourd'hui. Quant au conseil judiciaire, je n'ai qu'un mot à dire : je sais aujourd'hui l'immense valeur de l'argent, et je comprends la gravité de toutes les choses qui ont trait à l'argent ; je conçois que tu aies pu croire que tu étais habile, que tu travaillais pour mon bien ; mais une question pourtant, une question qui m'a toujours obsédé. Comment se fait-il que cette idée ne se soit pas présentée à ton esprit : « Il est possible que mon fils n'ait jamais, au même degré que moi, l'esprit

(1) Voir Charles BAUDELAIRE : *Lettres inédites à sa mère*, préface et notes de Jacques Crépet, Paris, 1918.

de conduite ; mais il serait possible aussi qu'il devint un homme remarquable à d'autres égards. Dans ce cas-là, que ferais-je ? Le condamnerais-je à une double existence contradictoire, une existence honorée d'un côté, odieuse et méprisée de l'autre ? Le condamnerais-je à traîner jusqu'à sa vieillesse une marque déplorable, une marque qui nuit, une raison d'impuissance et de tristesse ? » Il est évident que, si ce conseil judiciaire n'avait pas eu lieu, tout eût été mangé, il eût bien fallu conquérir le goût du travail. Le conseil judiciaire a eu lieu, *tout est mangé et je suis vieux et malheureux.*

Le rajeunissement est-il possible ? Toute la question est là. Tout ce retour vers le passé n'avait pas d'autre but que de montrer que j'ai quelques excuses à faire valoir, sinon une justification complète. Si tu sens des reproches dans ce que j'écris, sache bien que cela n'altère en rien mon admiration pour ton grand cœur, ma reconnaissance pour ton dévouement, tu t'es toujours sacrifiée. Tu n'as que le génie du sacrifice. Moins de raison que de charité. Je te demande plus, je te demande à la fois conseil, appui, entente complète entre toi et moi, pour me tirer d'affaire. Je t'en supplie, viens, viens, je suis à bout de force nerveuse, à bout de courage, à bout d'espérance. Je vois une continuité d'horreur. Je vois une vie littéraire à tout jamais entravée. Je vois une catastrophe. Tu peux bien, pour huit jours, demander l'hospitalité à des amis, à Ancelle, par exemple. Je donnerais je ne sais quoi pour te voir, pour t'embrasser. Je prévois une catastrophe, et je ne peux aller chez toi maintenant. Pari m'est mauvais. Déjà deux fois j'ai commis une imprudence grave que tu qualifieras plus sévèrement ; je finirai par perdre la tête.

Un peu plus loin :

Il est évident que dans mes affaires actuelles il y a des choses horriblement pressées ; ainsi, j'ai commis de nouveau la faute, dans ces tripotages de banque inévitables, de détourner pour mes dettes personnelles plusieurs centaines de francs qui ne m'appartenaient pas. *J'y ai été absolument contraint* ; il va sans dire que je croyais réparer le mal tout de suite. Une personne, à Londres, me refuse quatre cents francs qu'elle me doit. Une autre, qui devait me remettre trois cents francs, est en voyage. Toujours l'imprévu. J'ai eu aujourd'hui le *terrible courage* d'écrire à la personne intéressée l'aveu de ma faute. Quelle scène va avoir lieu ? Je n'en sais rien. Mais j'ai voulu décharger ma conscience. J'espère que, par égard pour mon nom et mon talent, on ne fera pas de scandale, et qu'on voudra bien attendre.

Plus loin encore :

Je suis seul, sans amis, sans maîtresse, sans chien et sans chat, à qui me plaindre ? Je n'ai que le portrait de mon père, qui est toujours muet.

Citons encore d'autres passages de lettres où il décrit sa misère morale et physique et les déboires que lui cause Jeanne Duval :

Voici ce que je vous demande à *main jointes*, tant je sens que je touche aux dernières limites, non seulement de la patience des autres, mais aussi de la mienne. Envoyez-moi, *cela dût-il vous coûter mille peines, et quand bien même vous ne croiriez pas à l'utilité réelle de ce dernier service, non seulement la somme en question, mais de quoi vivre une vingtaine de jours*. Vous fixerez comme vous l'entendrez la chose. Je crois si parfaitement à l'emploi du temps et à la puissance de ma volonté, *que je sais positivement* que si je pouvais parvenir à mener, quinze ou vingt jours durant, une vie régulière, *mon intelligence serait sauvée*. C'est un dernier essai, *c'est un jeu*. Risquez sur l'inconnu, ma chère mère, je vous en prie. L'explication de ces dix années si singulièrement et si désastreusement remplies, si je n'avais pas joui d'une santé d'esprit et de corps que rien n'a pu tuer, est fort simple, — cela se résume ainsi : étourderie, remise au lendemain des plans les plus nécessairement raisonnables, conséquemment misère, et toujours misère. En voulez-vous un échantillon : il m'est arrivé de rester trois jours au lit, tantôt faute de linge, tantôt faute de bois. Franchement, le laudanum et le vin sont de mauvaises ressources contre le chagrin. Encore pour s'abrutir faut-il de l'argent. La dernière fois que vous avez eu l'obligeance de me donner quinze francs, je n'avais pas mangé depuis *deux jours*, — quarante-huit heures. Je ne me tenais éveillé et debout que grâce à l'eau-de-vie qu'on m'avait donnée, moi qui exècre les liqueurs et à qui elles tordent l'estomac. Puissent de pareils aveux — ou pour vous ou pour moi — n'être jamais connus des hommes vivants et de la postérité ! Car je crois encore que la postérité me concerne ! On ne voudrait pas croire qu'un être raisonnable et issu d'une mère bonne et sensible soit tombé dans de pareils états... Jamais je n'ai osé me plaindre si haut. J'espère que vous voudrez bien mettre cette excitation sur le compte des *souffrances inconnues à vous* que je subis. L'oisiveté absolue de ma vie apparente, contrastant avec l'activité perpétuelle de mes idées, me jettent dans des colères inouïes... Je souffre trop pour ne pas vouloir en finir *une dernière fois*. Ce mot est déjà, je crois, revenu plusieurs fois.

Il pense à aller à l'étranger :

J'y trouverai une place très facile à remplir, des appointements beaux pour un pays où l'on vit facilement quand on y est établi, et *l'ennui, l'ennui horrible, et l'affaiblissement intellectuel des pays chauds et bleus*. Mais je le ferai comme châtement et expiation de mon orgueil, si je manque à mes dernières résolutions.

Je suis obligé de travailler la nuit afin d'avoir du calme et d'éviter les insupportables tracasseries de la femme avec laquelle je vis. Quelque-

fois, je me sauve de chez moi, afin de pouvoir écrire, et je vais à la bibliothèque, ou dans un cabinet de lecture, ou chez un marchand de vin, ou au café, comme aujourd'hui. Jeanne est devenue un obstacle non seulement à mon bonheur, — ceci serait peu de chose, moi aussi je sais sacrifier mes plaisirs, et je te l'ai prouvé, — mais encore au perfectionnement de mon esprit. Les neuf mois qui viennent de s'écouler sont une expérience décisive.

Jamais les grands devoirs que j'ai à accomplir, paiement de mes dettes, la *conquête* de mes titres de fortune, l'acquisition de la célébrité, le soulagement aux douleurs que je t'ai causées, ne se pourront accomplir dans de pareilles conditions. *Jadis elle avait quelques qualités*, mais elle les a *perdues* ; et moi, j'ai gagné en clairvoyance. *Vivre avec un être* qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladie ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété, avec qui il est impossible d'échanger une parole politique ou littéraire, une créature *qui ne veut rien apprendre*, quoique vous lui ayez proposé de lui donner vous-même des leçons, une créature qui ne *m'admire pas* et qui ne s'intéresse pas même à mes études, qui jetterait mes manuscrits au feu si cela lui rapportait plus d'argent que de les laisser publier, qui renvoie mon chat qui était ma seule distraction au logis, et qui introduit des chiens parce que la vue des chiens me fait mal, qui ne sait pas ou ne veut pas comprendre qu'*être très avare pendant un mois seulement* me permettrait, grâce à ce repos momentané, de finir un gros livre, — enfin est-ce possible cela, est-ce possible ? J'ai des larmes de honte et de rage dans les yeux en t'écrivant ceci ; et en vérité je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi ; je pense au cas où il est impossible d'obéir à la raison, et à la terrible nuit où je lui ai ouvert la tête avec une console. Voilà ce que j'ai trouvé là, où il y a dix ans je croyais trouver soulagement et repos... Il fallait pourtant prendre un parti. Voilà quatre mois que j'y pense. Mais que faire ? une effroyable vanité primait encore ma souffrance : ne pas quitter cette femme sans lui donner une forte somme. Mais où la prendre, puisque l'argent que je gagnais disparaissait jour à jour, qu'il aurait fallu l'amasser, et enfin que ma mère à qui je n'osais plus écrire, n'ayant rien de bon à lui annoncer, ne pouvait pas m'offrir cette grosse somme, ne l'ayant pas elle-même. Tu vois que j'ai bien raisonné. Et cependant, il faut partir. *Mais partir à tout jamais*... J'ai épuisé dix ans de ma vie dans cette lutte. Toutes les illusions de mes jeunes années ont disparu. Il ne m'est resté qu'une amertume peut-être éternelle. Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque... Je me demande sans cesse : à quoi bon ceci ? à quoi bon cela ? C'est là le véritable esprit de spleen... Ajoutez à cela le désespoir permanent de ma pauvreté, des tiraillements et les interruptions de travail causées par les vieilles dettes..., le contraste offensant,

répugnant, de mon honorabilité spirituelle avec cette vie précaire et misérable, et enfin, pour tout dire, de singuliers étouffements et des troubles d'intestins et d'estomac qui durent depuis un mois. Tout ce que je mange m'étouffe et me donne la colique. Si le moral peut guérir le physique, un violent travail continu me guérira, mais il faut vouloir avec une volonté affaiblie, — cercle vicieux.

Si tu savais de quelles pensées je me nourris : la peur de mourir avant d'avoir fait ce que j'ai à faire ; la peur de ta mort avant que je t'ai rendue absolument heureuse, toi, le seul être avec lequel je puisse vivre doucement, sans ruses, sans mensonge ; l'horreur de mon conseil judiciaire (il faut bien prononcer ce mot) qui me torture jour et nuit ; enfin, et ceci est peut-être plus triste que le reste, la peur de ne pouvoir jamais me guérir de mes vices. Voilà mes pensées habituelles. Et mon réveil, le matin, en face de ces tristes réalités : mon nom, ma pauvreté, etc. !

Il est inutile d'avoir de la pudeur avec toi. Tu sais qu'étant très jeune j'ai eu une mauvaise maladie, que plus tard j'ai cru totalement guérie. A Dijon, après 1848, elle a fait une nouvelle explosion. Elle a été de nouveau palliée. Maintenant elle revient... Peut-être dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal. Mais il me faut un régime sévère, et ce n'est pas dans la vie que je mène que je pourrai m'y livrer.

VIII

L'inhibition sexuelle

Parmi les symptômes manifestés par Baudelaire, il en est un que l'on ne s'attend pas à trouver, à moins d'avoir l'expérience quotidienne du psychanalyste. Nous voulons parler de l'inhibition sexuelle dont l'existence est probable chez Baudelaire. Nulle part dans ses écrits, nous ne trouvons, à ce sujet, d'indications précises, sauf peut-être lorsqu'il parle de « l'art qui empêche de b...r », ou dans ses pensées intimes, quand il dit que, pour « b...r une femme, il faut sortir de soi-même, et qu'un véritable artiste est incapable de sortir de lui-même ». Mais laissons d'abord la parole à Porché :

En tout cas, il est de fait que le goût du bizarre l'emportait dans le choix du garçon sur la plus élémentaire prudence. Déjà, que cherchait-il, en certaines abjections ? La saveur âcre du péché ? Peut-être. N'oublions pas qu'il avait reçu une éducation religieuse ; sa mère était pieuse, et le général lui-même, soit dit en passant, « allait à la messe ».

Par là, je n'entends pas soutenir que les « dévots » sont les pires débauchés. Cependant, croyance et moralité sont deux. Certes, la foi et la tenue morale sont fréquemment réunies, celle-là soutenant celle-ci, et la renforçant, l'exaltant ; mais, d'autre part, j'ai connu intimement assez de « fidèles » et assez d'incroyants pour avoir pu constater que la religion la plus sincère et la plus exacte, quant à l'observance, quant au rite, ne va pas toujours de pair avec la vertu, de même que la vertu peut fort bien exister en dehors de toute religion. Bien plus, je sais maint catholique militant, pour qui confondre la foi avec la moralité, ou bien donner aux préoccupations morales le pas sur les questions purement confessionnelles, apparaît comme une hérésie, comme l'erreur précisément qui est à la base du protestantisme. Catholique moi-même, je soupçonne qu'il n'y a rien de plus antipathique à mes frères, j'entends à ceux qui sont pratiquants et volontiers doctrinaires, que l'homme vertueux sans religion, ce qu'on appelle le « saint laïque ». Je crois, ma parole, qu'ils lui préfèrent la créature la plus dépravée, pourvu qu'elle batte sa

coulpe à genoux. Rien de plus logique, au reste. S'accuser devant Dieu, c'est encore confesser sa foi ; considérer ses fautes comme des péchés, c'est rendre implicitement hommage au souverain Juge, dont on espère le pardon. Chaque défaillance fournit au pécheur une occasion nouvelle de reconnaître son infirmité, l'infirmité des fils d'Adam, et de s'humilier devant le Seigneur. Mais, une fois donnée à la faiblesse et à l'impureté cette importance de marque ineffaçable, cette signification cano-nique, transcendante à toute morale, n'est-il pas à craindre que certaines natures retorses en viennent à cultiver leurs vices et presque à les révé-rer ? En Russie, pareille aberration du sentiment chrétien n'est pas rare chez les orthodoxes : elle explique Raspoutine.

Corrompu, Baudelaire l'était-il ? A vingt ans, on ne l'est guère qu'en façade, par forfanterie. Certes, il n'était point exempt d'une sorte de hâblerie à froid, très agaçante, qu'il eut toujours, même enfant (rappelez-vous : « Ventre saint-gris !... »). *Mais, surtout, je crois que, sexuellement, ce cynique était un timide, qui ne se sentait en pleine possession de sa vigueur qu'avec des créatures de l'espèce la plus basse* (1).

En outre, nous connaissons une petite anecdote très caractéris-tique pour les rapports d'amour de Baudelaire. La voici :

Pendant des années, le poète avait écrit des poésies et des lettres anonymes à une « dame », la « présidente », Mme Sabatier, qui, devenue sa reine, fut placée par lui sur le piédestal de la femme qu'on adore de loin en se sentant humble, inconnu et méprisé. Mais les circonstances voulurent que la dame sortit elle-même de son rôle et aspirât à des réalités plus palpables que Baudelaire n'aurait jamais pris l'initiative de chercher. Lisons attentivement la des-cription que donne Porché de cette histoire. Nous entrons exprès quelque peu dans le détail du sujet parce que l'auteur de *La Vie douloureuse de Baudelaire* rend la situation de façon vivante et nous permet de comprendre bien des choses pour ainsi dire sur le vif.

Le succès des *Fleurs du Mal* n'avait pas été non plus sans attirer sur Baudelaire l'attention vivement intéressée de la « présidente ». Celle-ci, jusqu'alors assez distraite, voyant maintenant d'un autre œil ce bizarre soupirant dont l'anonymat, comme on peut le supposer, était depuis longtemps percé à jour.

Madame Sabatier avait une petite sœur qui, ayant rencontré Baudelaire un soir, partit d'un grand éclat de rire à sa face et lui dit : « Etes-vous toujours amoureux de ma sœur, et lui écrivez-vous toujours de superbes lettres ? » Le poète comprit que son secret était la fable du salon de la rue Frochot. Mais, à vrai dire, espérait-il que les vers qui accompa-

(1) François PORCHÉ : *La Vie douloureuse de Charles Baudelaire*, p. 37.

gnaient ses billets ne le désigneraient pas rapidement ? Et, s'ils n'y avaient pas suffi, n'en eût-il pas été le premier piqué ?

Bref, le mystère ayant pris fin, ce fut Aglaé qui, hardiment, brûla les étapes. Elle aimait, comme on sait, les gravelures, et justement Baudelaire venait d'être condamné pour outrage aux mœurs. Quel attrait ! Sans compter que les *Fleurs du Mal* faisaient entrevoir à cette femme libertine des complications de sensualité, toute une casuistique charnelle, ma foi ! bien émoustillante.

Le procès est du 20 août, le 30, la dame s'est donnée. Elle s'est donnée, mais... les trésors qu'elle offrait, ces fameux « objets noirs ou roses », je soupçonne qu'on ne les a pas pris, qu'on n'a pas su, pas pu les prendre. Enfin, je crois que l'aventure est de celles que Stendhal eût rangées au chapitre des fiascos. La déconvenue est totale de part et d'autre. L'embarras, quand on s'est avancé si loin, ce doit être de se retirer avec politesse. Les billets échangés, à partir du 31 août, entre l'idole de la veille et son adorateur défaillant, donnent le spectacle de cette retraite par échelons : aussi précipitée que possible de la part de Baudelaire, qu'on sent près de céder à la panique ; plus lente, de la part de la beauté dépitée, laquelle, tout de même, a de la peine à admettre qu'elle doive décidément s'éloigner sans qu'on lui ait rendu hommage.

Le poète avoue qu'il lui manque la foi. Comprenons ce que cela veut dire. « Il y a quelques jours, soupire-t-il, tu étais une divinité, ce qui est si commode, ce qui est si beau, si inviolable. Te voilà femme maintenant. » D'autres se fussent réjouis de la transformation. Mais aussi, quand on a pour la maigreur et pour les « corps bruns » (voire d'un brun poussé au noir) un goût si exclusif, si ancien, quelle idée de se mettre soi-même dans le cas d'avoir à honorer, par d'autres rythmes que ceux des vers, une blonde potelée ! Ou bien, puisque de cette jolie femme blanche et grasse, on avait fait pendant cinq ans une « Madone », il fallait la laisser dans sa niche. C'est bien ce que pense Baudelaire : « Sacré Saint-Ciboire ! (ainsi jurait-il) que suis-je allé faire dans cette galère ? »

Si nous plaisantons ici, c'est qu'il nous est impossible de voir, dans cette liquidation, autre chose qu'un embarras et qu'une déception, qui, l'un et l'autre tournent facilement au comique. « Ma colère, écrit la présidente, était bien légitime. Que dois-je penser quand je te vois fuir mes caresses, si ce n'est que tu penses à l'autre, dont l'âme et la face noire viennent se placer entre nous ? Enfin, je me sens humiliée et abaissée. Sans le respect que j'ai pour moi, je te dirais des injures. » Voilà qui est explicite.

Heureusement, Mme Sabatier était ce qu'on nomme une bonne fille : de cette ridicule histoire, elle ne garda nulle rancune au poète. Quant à celui-ci, tout en évitant, du moins pendant quelques mois, le tête-à-tête, dont il avait « une peur terrible », il continua d'aller rue Frochot le dimanche. Il faisait à « la présidente » de menus cadeaux, un jour un encrier, un autre un éventail. Peu à peu, ils en vinrent, elle et lui, à des

sentiments qui, également éloignés des extases mystiques et des ardeurs sensuelles, correspondaient entre eux, cette fois-ci, à la vérité : ceux d'une sincère camaraderie (1).

Ajoutons seulement que Baudelaire, à cette époque-là, avait trente-six ans. Et continuons à lire Porché :

A ces crises de découragement, entrecoupées d'explosions de fureur, l'infortuné a cherché d'abord un divertissement dans des amours sans lendemain. Le Carnet amoureux, où il notait soigneusement de « bonnes adresses », témoigne de la fréquence et de la diversité, sinon de ses désirs, du moins de ses curiosités. Mais, de ces courtes ivresses, comme de celles du haschisch ou de l'opium, il ne reste bientôt plus au débauché qu'une courbature de tout le corps, une pesanteur surtout à la nuque. Sans parler du dégoût. Car, à cette époque, ne l'oublions pas, la débauche est une chose grave. Elle a perdu le ton de légèreté, de galanterie spirituelle, qu'elle avait au dix-huitième siècle, et elle n'a pas encore pris, même chez les plus cyniques, cette forme d'acquiescement à l'étourdie, indifférente et veule, qui la caractérise aujourd'hui. La débauche, au temps de Baudelaire, est clandestine. Si elle a tant de pudeur, c'est donc qu'elle ne va pas sans remords. Elle est un recours suprême pour le désespéré, une manière d'oubli, de lâche suicide.

D'autre part, comment Baudelaire, dans les plaisirs des sens, aurait-il pu trouver le moindre bonheur ? Les embrassements de l'amour, il les compare, dans ses notes intimes, à une torture, à une opération chirurgicale. Le visage humain, dans l'étreinte, n'exprime plus, selon lui, qu'une férocité folle. Et quant à la détente qui réunit les amants enlacés dans une espèce de mort, il se refuse à nommer extase cette sorte de décomposition.

Voilà pour le physique ; mais, au moral même (et le moral, dans la passion, pénètre le physique, colore le monde des sensations, le suscite souvent), au moral, la volupté, dit-il, « gît dans la certitude de faire le mal ». Il y a, comme on le voit, du théologien chez ce sensuel dépravé, mais du théologien qui a fait un acte avec le diable, du mauvais prêtre possédé. Pour lui, amour est synonyme de fornication, de luxure ; l'œuvre de chair est une messe noire.

C'est par ce biais, le biais du sacrilège, que le sadisme de Baudelaire rejoint le sentiment chrétien. Nulle âme n'est plus partagée que celle de cet idéaliste enfoncé dans la matière, et qui s'y vautre, ou plutôt s'y débat, le regard levé vers le ciel. Baudelaire est, si j'ose dire, le pécheur par excellence. C'est même uniquement par sa notion du péché qu'il semble, à première vue, religieux. Il souffre de transgresser la Loi, mais il lui faut la transgresser pour qu'il se souvienne qu'elle existe (2).

Plus tard, vers la fin de sa vie, sans être jamais ce qu'on nomme un

(1) *Ibid.*, p. 213.

(2) Sans péché pas de religion. R. L.

catholique pratiquant, le poète prendra l'habitude de la prière ; mais, durant de longues années, il n'a point fait oraison, il n'a connu Dieu qu'indirectement, par la gêne consécutive à la faute, par le repentir, ou par l'horrible joie du blasphème. Baudelaire s'est élevé à l'adoration peu à peu et à travers mille peines. Quand il atteignit ce sommet, son œuvre était écrite, et il ne lui restait plus que peu de temps à vivre. De là vient que toute quiétude est exempte de ses ouvrages. Nulle bénédiction, nulle rosée ; rien que tristesse et cendre. Ce qui triomphe, dans les *Fleurs du Mal*, c'est le mal précisément ; chaque page est l'évocation de ce temps d'erreur et d'épreuves. Bien plus, la faute tient, dans ce livre, une si grande place que, cessant parfois d'y apparaître comme une désobéissance à la règle, elle y semble une sorte d'obéissance à une autre règle. C'est ce qu'on appelle le satanisme de Baudelaire. Si les *Fleurs du Mal* n'étaient pas le témoignage d'une ascension difficile, si nous les considérons, non comme un passage, mais comme un point d'arrivée, elles seraient, en vérité, un évangile de manichéisme.

Cette dualité du Bien et du Mal, cette lutte constante entre les deux principes, c'est là, non seulement, le fond de la pensée baudelairienne, mais c'est tout Baudelaire lui-même. Nature double, il est inquiet de débauche, mais en même temps, assoiffé d'amour chaste, d'amour immaculé, avide de paroles berceuses, de caresses maternelles.

Ici, nous retrouvons les traces décidément ineffaçables de sa grande passion d'enfant. Cette passion a influé d'abord sur certaines tendances de sa sensualité. Dans les parfums qui le subjuguèrent, que cherchait-il, en effet, inconsciemment, sinon à retrouver l'odeur grisante du manchon, où, petit garçon de sept ans, il aimait enfouir son visage ? Et quand Jeanne était jeune et belle et qu'elle se dévêtait, pourquoi toujours lui demandait-il de garder ses bijoux, sinon parce que le cliquetis des colliers et des pendeloques réveillait dans sa mémoire le souvenir de très anciennes extases ?

Mais de sa petite enfance, son cœur a gardé surtout un appétit inapaisé de tendresse, et de tendresse pure. Nombreuses seront les figures de femmes auprès desquelles il quètera, sans toujours l'avouer, la satisfaction de ce besoin. Il en est qui demeurent énigmatiques, telle J. G. F., l'inconnue à qui le poète a fait don de la poésie intitulée : *Heautontimorouménos*, et plus tard, des *Paradis artificiels*. Mais nous savons que cette M. D., à qui le magnifique chant d'automne est dédié, fut une actrice de la Gaité, Marie Daubrun, que Baudelaire, durant des années, entourait de soins.

Marie Daubrun était jolie et douce. De plus, comme il arrive fréquemment dans les milieux de théâtre, elle était honnête et vaillante. Elle avait une famille qu'elle soutenait par son travail. Le poète allait souvent saluer la comédienne dans sa loge, le soir. Il s'intéressait à ses soucis, à ses modestes ambitions. Il admirait que cette brave fille, après avoir joué ses stupides cinq actes, comme il disait, eût encore le courage de veiller ses parents malades.

Peut-être trouvera-t-on que Baudelaire fait une étrange figure dans ce

rôle de bon et loyal ami. Il n'en est pas moins vrai qu'il le joue, et très bien, avec gravité, avec délicatesse. Et tout cela est si innocent que le fils n'éprouve aucune gêne à en entretenir sa mère. Le jour de la fête de Marie, comme il manque d'argent et qu'il voudrait, à défaut d'un cadeau, envoyer du moins quelques fleurs à l'actrice, il a recours ouvertement à la bourse de Mme Aupick, toujours facile à attendre.

Une autre fois, il intrigue auprès du directeur de la Porte-Saint-Martin pour obtenir l'engagement de sa protégée à ce théâtre ; ensuite, il la recommande à George Sand et à Ponson du Terrail. Enfin, il se brouille pour un certain temps avec son ami Banville qui, lui aussi, tournait autour de cette gracieuse enfant.

Mais il y a encore une autre Marie, un modèle qui, après une conversation avec Baudelaire, avait pris, on ne sait pourquoi, la résolution de ne plus poser. Cette femme avait au cœur une passion pour un autre homme. Elle en avait fait la confidence au poète, et celui-ci ne l'en aimait que davantage. Elle était, pour lui, disait-il, un objet de culte ; il lui aurait été impossible de la souiller. C'est un sentiment vertueux qui l'enchaînait à elle, une suave et chaste attraction, semblable à l'amour du chrétien pour son Dieu. Donner un nom terrestre à une dévotion aussi incorporelle et mystérieuse eût été un sacrilège. « Vous serez désormais, lui écrivait-il, mon talisman, ma force. Par vous, Marie, je serai fort et grand. Comme Pétrarque, j'immortaliserai ma Laure. Soyez mon ange gardien, ma Muse et ma Madone, et conduisez-moi dans la route du Beau » (1).

Nous avons déjà parlé, à l'occasion de la question de la dissociation de la sexualité, des hommes qui viennent nous consulter pour impuissance sexuelle existant seulement au contact de la femme légitime (respectée), et non vis-à-vis des prostituées. Il paraît donc probable qu'il y ait chez Baudelaire une forme analogue d'inhibition sexuelle. Nous avons d'ailleurs la bonne fortune de disposer d'un rêve de Baudelaire qui nous paraît particulièrement explicite à ce sujet. Baudelaire le relate lui-même dans une lettre du 13 mars 1856, adressée à son ami Asselineau :

Mon cher ami,

Puisque les rêves vous amusent, en voilà un qui, j'en suis sûr, ne vous déplaira pas. Il est 5 heures du matin, il est donc tout chaud. Remarquez que ce n'est qu'un des mille échantillons des rêves dont je suis assiégé, et je n'ai pas besoin de vous dire que leur singularité complète, leur caractère général qui est d'être absolument étrangers à mes occupations ou à mes aventures passionnelles, me poussant toujours à croire qu'ils sont un langage hiéroglyphique dont je n'ai pas la clef.

(1) *Ibid.*, p. 188.

Il était (dans mon rêve) 2 ou 3 heures du matin, et je me promenais seul dans les rues. Je rencontre Castille, qui avait, je crois, plusieurs courses à faire, et je lui dis que je l'accompagnerai et que je profiterai de la voiture pour faire une course personnelle. Nous prenons donc une voiture. Je considérerais comme un *devoir* d'offrir à la maîtresse d'une grande maison de prostitution un livre de moi qui venait de paraître. En regardant mon livre, que je tenais à la main, *il se trouva* que c'était un livre obscène, ce qui m'expliqua la *nécessité* d'offrir cet ouvrage à cette femme. De plus, dans mon esprit, cette nécessité était au fond un prétexte, une occasion de b.....r, en passant, une des filles de la maison ; ce qui implique que, sans la nécessité d'offrir le livre, je n'aurais pas osé aller dans une pareille maison.

Je ne dis rien de tout cela à Castille, je fais arrêter la voiture à la porte de cette maison, et je laisse Castille dans la voiture, me promettant de ne pas le faire attendre longtemps.

Aussitôt après avoir sonné et être entré, je m'aperçois que ma pend par la fente de mon pantalon déboutonné, et je juge qu'il est indécent de me présenter ainsi (même dans un pareil endroit). De plus, me sentant les pieds très mouillés, je m'aperçois que j'ai les *pieds nus*, et que je les ai posés dans une mare humide, au bas de l'escalier. *Bah !* me dis-je, *je les laverai avant de b....., et avant de sortir de la maison.* Je monte. — A partir de ce moment, il n'est plus question du livre.

Je me trouve dans de vastes galeries, communiquant ensemble — mal éclairées, — d'un caractère triste et fané, comme les vieux cafés, les anciens cabinets de lecture, ou les vilaines maisons de jeu. Les filles, éparpillées à travers ces vastes galeries, causent avec des hommes, parmi lesquels je vois des collégiens. Je me sens très triste et très intimidé ; je crains qu'on ne voie mes pieds. Je les regarde, je m'aperçois qu'il y en a un qui porte un soulier. Quelque temps après, je m'aperçois qu'ils sont chaussés tous deux. Ce qui me frappe, c'est que les murs de ces vastes galeries sont ornés de dessins de toutes sortes, dans des cadres. Tous ne sont pas obscènes. Il y a même des dessins d'architecture et des figures égyptiennes. Comme je me sens de plus en plus intimidé, et que je n'ose pas aborder une fille, je m'amuse à examiner minutieusement tous les dessins.

Dans une partie reculée d'une de ces galeries, je trouve une série très singulière. Dans une foule de petits cadres, je vois des dessins, des miniatures, des épreuves photographiques. Cela représente des oiseaux colorés, avec des plumages très brillants, dont l'œil est *vivant*. Quelquefois, il n'y a que des moitiés d'oiseaux. Cela représente quelquefois des images d'êtres bizarres, monstrueux, presque amorphes, comme des aérolithes. Dans un coin de chaque dessin, il y a une note : *La fille une telle, âgée de....., a donné le jour à ce fœtus, en telle année.* Et d'autres notes de ce genre.

La réflexion me vient que ce genre de dessins est bien peu fait pour donner des idées d'amour.

Une autre réflexion est celle-ci : Il n'y a vraiment dans le monde qu'un seul journal, et c'est *Le Siècle*, qui puisse être assez bête pour ouvrir une maison de prostitution et pour y mettre en même temps une espèce de musée médical. *En effet*, me dis-je soudainement, c'est « *Le Siècle* » qui a fait le fond de cette spéculation de b....., et le musée médical s'explique par sa manière de progrès, de science, de diffusion des lumières. Alors, je réfléchis que la bêtise et la sottise modernes ont leur utilité mystérieuse, et que, souvent, ce qui a été fait pour le mal, par une mécanique spirituelle, tourne pour le bien. J'admire en moi-même la justesse de mon esprit philosophique.

Mais, parmi tous ces êtres, il y en a un qui a vécu. C'est un monstre né dans la maison, et qui se tient éternellement sur un piédestal. Quoique vivant, il fait donc partie du musée. Il n'est pas laid. Sa figure est même jolie, très basanée, d'une couleur orientale. Il y a en lui beaucoup de rose et de vert. Il se tient accroupi, mais une position bizarre et contournée. Il y a de plus quelque chose de noirâtre qui tourne plusieurs fois autour de lui, et autour de ses membres, comme un gros serpent. Je lui demande ce que c'est ; il me dit que c'est un appendice monstrueux qui lui part de la tête, quelque chose d'élastique comme du caoutchouc, et si long, si long, que, s'il le roulait sur sa tête comme une queue de cheveux, cela serait beaucoup trop lourd, et absolument impossible à porter ; que, dès lors, il est obligé de le rouler autour de ses membres, ce qui, d'ailleurs, fait un plus bel effet. Je cause longuement avec le monstre. Il me fait part de ses ennuis et de ses chagrins. Voilà plusieurs années qu'il est obligé de se tenir dans cette salle, sur ce piédestal, pour la curiosité du public. Mais son principal ennui, c'est à l'heure du souper. Etant un être vivant, il est obligé de souper avec les filles de l'établissement, de marcher en chancelant, avec son appendice de caoutchouc, jusqu'à la salle du souper, où il lui faut le garder roulé autour de lui, ou le placer comme un paquet de cordes sur une chaise, car, s'il le laissait traîner par terre, cela lui renverserait la tête en arrière.

De plus, il est obligé, lui, petit et ramassé, de manger à côté d'une fille grande et bien faite. Il me donne du reste toutes ces explications sans amertume. Je n'ose pas le toucher, mais je m'intéresse à lui.

En ce moment — (ceci n'est plus du rêve) — ma femme fait du bruit avec un meuble dans la chambre, ce qui me réveille. Je me réveille fatigué, brisé, moulu par le dos, les jambes et les hanches. Je présume que je dormais dans la position contournée du monstre.

J'ignore si tout cela vous paraîtra aussi drôle qu'à moi. Le bon Minot serait fort empêché, je présume, d'y trouver une adaptation morale.

Tout à vous...

Avec le matériel dont nous disposons actuellement, nous sommes en mesure d'essayer une interprétation de ce rêve qui, du point de vue psychanalytique, se présente d'une façon très typique. Nous

n'avons pas attendu ce rêve pour trouver que Baudelaire souffre d'un sentiment d'infériorité concernant sa verge, sentiment d'infériorité qui s'exprime dans ce rêve par les pieds « nus », la timidité, etc... Nous avons de même signalé l'exhibitionnisme de Baudelaire, exhibitionnisme qui s'exprime et par les paroles et par les sujets scabreux auxquels il s'attaque en public. Nous avons également parlé de la compensation que représente pour Baudelaire sa tête, ses idées qu'il substitue à la verge. On ne sera donc pas autrement surpris d'apprendre qu'à la fin du rêve où il est question du monstre, Baudelaire a, à son réveil, la sensation d'avoir dormi dans la position du monstre. Le monstre, en effet, dans ce rêve, est Baudelaire lui-même, avec tous ses ennuis et sa tête-verge monstrueuse. En plus de cela, ce monstre, ainsi que les dessins qui attirent l'attention de Baudelaire, est un fœtus : « La fille une telle, âgée de....., a donné le jour à ce fœtus, en telle année. » Les filles sont donc des mères, et par-dessus le marché les mères des monstres, c'est-à-dire de Baudelaire lui-même. Comme nous le voyons, la censure masque à Baudelaire le fait que, dans ce rêve et dans cette maison close, il cherche tout simplement à réaliser l'inceste. Voici donc, dans ses grandes lignes, la signification du rêve : Baudelaire va avec Castille (probablement Aupick) dans la maison de sa mère. C'est Castille Aupick qui est devant la porte et qui attend, situation contraire à la réalité. Avec son livre (poésie), Baudelaire veut d'abord réaliser l'équivalent de l'inceste (1). *Mais il est toujours arrêté par quelque chose.* D'abord par la mare humide, en bas de l'escalier, ce qui lui donne l'idée d'être obligé de se laver parce qu'il est sale. Puis par les dessins qu'il étudie et dont quelques-uns ressemblent à des oiseaux colorés (symbole phallique) dont l'œil est très vivant. D'autres ne sont que des moitiés d'oiseaux (idée de castration) (2).

(1) A ce sujet, une lettre de Baudelaire à sa mère nous paraît particulièrement caractéristique : « Ma chère petite mère, je te remercie de toutes tes bontés et de tes complaisances. On boira ton thé en pensant à toi. Fais-moi le plaisir de lire ce manuscrit, qui est achevé, et où il y a peu de chose à corriger. Je l'ai retiré ce matin d'un journal (*La Démocratie*), où il est refusé pour cause d'immoralité, mais ce qu'il y a de très bon, c'est qu'il a assez émerveillé les gens pour qu'on m'ait fait l'honneur de m'en demander un second, avec force amabilités et compliments.

» Tu ne connais pas la fin : lis-le et dis-moi sincèrement l'effet produit sur toi. »

(2) Voir notre étude sur J.-J. Rousseau au sujet de J.-J. et de la jolie Zulietta et de l'idée obsédante du tétou borgne. *Revue Française de Psychanalyse*, Tome I, N° 2, 1927.

D'autres encore sont des êtres monstrueux, amorphes comme des aérolithes. Baudelaire est amené ainsi à faire la réflexion que ce genre de dessin est bien peu fait pour donner des idées d'amour ; ce qui donne une signification toute particulière à ces « figures égyptiennes », ces « hiéroglyphes », comme il le dit au début de son rêve. Tous ces symboles traduisent les idées d'infériorité du rêveur au sujet de sa verge, son appréhension de la castration et probablement l'horreur qu'il a de l'organe féminin considéré comme « amorphe » ou comme une « moitié d'oiseau », c'est-à-dire comme coupé. Le passage le plus remarquable dans cet ordre d'idées est celui-ci : « Il n'y a vraiment dans le monde qu'un seul journal..., etc... J'admire en moi-même la justesse de son esprit philosophique. » Le rêveur se dit, en d'autres termes, à peu près ceci : « Mon invention d'une maison de prostitution est unique. Je me contente de *voir* les hommes qui, entre parenthèses, sont des collégiens, c'est-à-dire des jeunes garçons, en rapport avec les filles (mère). Je me garde bien de devenir actif et reste un spectateur passif qui ne sort pas de son rôle d'observateur scientifique et objectif, pour lequel tout ceci n'est qu'une chose sans autre intérêt que celui qu'on peut satisfaire par l'imagination, la science, c'est-à-dire la tête (sans affectivité). » *Ainsi la bêtise et la sottise « modernes » (1) ont leur utilité mystérieuse. Souvent, ce qui a été fait pour le mal, par une mécanique spirituelle, tourne pour le bien.* Cette mécanique spirituelle, c'est l'œuvre de la censure, c'est l'inhibition, c'est la névrose de Baudelaire qui, pour son inconscient, est un véritable chef-d'œuvre destiné à faire tourner en bien ce qui a été fait pour « le mal », pour refouler sa sexualité (le mal) et empêcher qu'elle ne puisse jamais toucher à sa mère que d'une façon masquée.

Revenons au passage ayant trait au monstre de la maison *ayant vécu* et qui se rapporte plus directement à Baudelaire lui-même : « Je présume que je dormais dans la position contournée du monstre. » J'attire l'attention du lecteur sur le fait que *le monstre se tient éternellement sur un piédestal* (2). Quel aveu de la part de

(1) Baudelaire se considérait volontiers comme « moderne ».

(2) Voir ASSELINEAU :

« J'ai souvent dit que Baudelaire était un des rares hommes avec lesquels je n'avais jamais connu l'ennui. Je crois sérieusement qu'il a été le seul. Avec lui, la conversation n'avait jamais de trous. Son amour de la discussion l'arrêtait sans cesse. Seulement la discussion durait quelquefois depuis midi jusqu'à onze heures du soir. Sa foi naïve dans son infailibilité s'exprimait par-

Baudelaire qui se plaçait si haut dans sa propre appréciation et qui se prenait tellement au sérieux. « Il y a en outre quelque chose de noirâtre qui tourne plusieurs fois autour de lui. » *Qui est-ce, sinon Jeanne Duval, la mulâtresse ? Le « serpent qui danse » et qui ligote les membres.* Jeanne Duval ne signifie ici pas autre chose qu'un *organe qui part de sa tête*, qui fait partie de lui, une sorte de pénis noir qu'il exhibe partout, avec lequel il se torture et qui est « si long, si long, que, s'il le roulait sur sa tête comme une queue de cheveux, cela serait beaucoup trop lourd, et absolument impossible à porter ; — que, dès lors, il est obligé de le rouler autour de ses membres, ce qui, d'ailleurs, fait un plus bel effet. » Inutile d'insister sur le fait que Jeanne Duval, dans cet ordre d'idées, elle aussi, n'est autre chose qu'un élément, dans un ensemble de faits dont elle devient le symbole vivant, ainsi que d'ailleurs les « Litanies de Satan », par exemple. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre consacré à la barrière. Nous nous bornons ici à dire que la représentation du rêve pourrait très bien expliquer pourquoi Baudelaire n'arrivait jamais à se séparer réellement de Jeanne Duval à laquelle, affectivement, il était pour ainsi dire rivé, même alors que tous les rapports sexuels avaient depuis longtemps cessé entre eux. Notons encore le passage suivant du rêve : « Je cause longuement avec le monstre..., car s'il se laissait traîner par terre cela lui renverserait la tête en arrière. » Il est évident que nous n'avons pas épuisé le sujet de ce rêve. Il y aurait encore beaucoup à dire en ce qui concerne le livre dont il est question au début du rêve et où il est dit presque textuellement qu'il ne sert que de prétexte pour autre chose, « pour b.....r, en passant, une des filles de la maison ». Quel jugement cruel de Baudelaire sur la raison d'être de sa littérature ! On peut d'ailleurs rapprocher ce passage de façon très utile d'une situation du projet de drame intitulé « Le Marquis du 1^{er} Houzards », où il est question d'un gentilhomme n'ayant possédé sa femme durant la nuit de noce que spirituellement pour ainsi

fois de la façon la plus comique. C'est au Bois de Boulogne, au milieu d'une vive discussion sur la nécessité du plan dans l'art d'écrire, qu'il me dit un jour, d'un ton d'autorité : « Voyons, voyons, voyons ! Je vous ai dit ceci. Vous m'avez répondu cela. Et je vous ai répondu *avec beaucoup de justesse* !!! » Je faillis tomber à la renverse en éclatant de rire ; lui, il était sérieux comme un brahme, rouge, et superbe d'indignation. « Eh bien, quoi ? reprit-il, après que nous eûmes fait quelques pas. Il faut bien que *je le dise, puisque vous ne le dites pas.* » Le soir de cette discussion mémorable, il se vanta à Monselet de m'avoir roulé.

dire ; possession qui semble représenter pour Baudelaire l'idéal de l'acte sexuel, si on tient compte du fait que ce gentilhomme, dans ce projet de drame, ne symbolise probablement pas autre chose que le père de Baudelaire. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet dans le chapitre sur la barrière.

Contentons-nous, pour le moment, de rapprocher ce rêve, à contenu sexuel manifeste, des symptômes de Baudelaire, de l'impuissance sexuelle en particulier. D'après ce rêve, il n'est pas téméraire de supposer que l'impuissance sexuelle de Baudelaire pouvait même jouer vis-à-vis des prostituées, et il est permis de se demander si, en allant dans ces sortes de maisons, Baudelaire ne cherche pas plutôt le seul rôle du voyeur. Il n'est pas facile de conclure définitivement, mais il nous paraît probable que l'acte sexuel, même quand il s'agissait de prostituées, ne devait pas s'accomplir d'une façon tout à fait normale. Se comportait-il plutôt de façon passive ? Avait-il besoin d'une intervention active de la part des filles pour se sentir en forme ? Toutes ces questions sont permises. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, dans les cas de ce genre, ce n'est généralement pas l'acte normal qui a lieu. Baudelaire, comme Rascolnickoff, dans *Crime et Châtiment*, de Dostoïewsky, paraît bien, lui aussi, chercher sa Sonia, sa prêtresse, parmi les malheureuses des maisons closes. C'est d'ailleurs souvent le cas pour beaucoup de nos malades, qui se trouvent dans une situation affective analogue. Ces hommes (il s'agit parfois d'intellectuels extrêmement brillants, et personne ne se douterait de leur misère morale) ne peuvent pas, aux moments de terrible solitude ou d'angoisse, s'avouer qu'ils ont besoin d'un cœur. Aussi ont-ils généralement fondé toute leur vie sur l'illusion qu'ils tiennent à donner d'eux-mêmes. Mais quand ils se sentent abandonnés, prisonniers de leurs attitudes, du mensonge, séparés de tout être humain ; alors vous les voyez rechercher celles qui sont aussi misérables qu'eux, celles qui ne connaissent ni leur personne, ni leur rang, ni leurs titres, et devant lesquelles, saisis de pitié pour cette grande misère humaine, cette grande déchéance de l'amour, ils se mettent à pleurer comme des enfants. L'histoire de cette expérience est presque toujours la même, malgré les variantes avec lesquelles elle se répète. La voici telle que nous la connaissons, par nos malades : « La soirée d'hier aurait pu être belle. J'ai été invité par Mme X... Femme charmante, manières délicieuses, elle m'aime beaucoup, son mari a une très belle situation. Elle s'est inté-

ressée à un certain moment à *un autre*, mais, probablement déçue, elle cherche encore et n'ose plus trouver l'amour, ni y croire. Elle est ainsi devenue pour moi une bonne camarade que je devine malheureuse, quoiqu'elle n'en parle jamais. Mais elle a cette soif de l'intelligence qui trahit l'inassouvissement du cœur..., et je sens que cela ne me serait pas trop difficile de..., enfin, vous comprenez... ; et quand je vois cette gorge délicieuse, avec cette ligne délicate, cette peau derrière laquelle on sent les vibrations du cœur, alors il me semble que je pourrais... Mais, à ce moment, je suis pris d'une inquiétude. Il me semble que ce n'est pas tout à fait cela, on raconte d'elle qu'elle se moque de vous, enfin avec ces femmes on ne sait peut-être jamais. On a parlé de beaucoup de choses. Je sens que j'ai été brillant. J'ai dit des phrases comme celle-là : « Il faut toujours préférer le regret de ce qui ne sera jamais à toute réussite. Cette nostalgie vous garde éternellement jeune et capable de voir dans toute femme une sainte — ou un diable, — bref quelque chose de surhumain. L'art de vivre consiste précisément à doser ces regrets, à cultiver la déception qui vous empêche de croire, la foi étant en général quelque peu humiliante et banale et ordinairement peu compatible avec une intelligence véritable qui ne paraît se conserver que grâce au pessimisme. La science ne serait ainsi que l'enfant de ce pessimisme, qui au fond ne représenterait autre chose qu'une révolte profonde contre ce qui nous dépasse, un mépris de l'angoisse que crée en nous la contemplation de toute chose, etc., etc. Evidemment, lorsque j'ai parlé ainsi, c'était une attitude pour plaire. Aussi avais-je hâte de quitter ce milieu, car, au fond, que voulez-vous qu'on dise en compagnie de gens qui vous admirent, qui vous mettent sur un piédestal ? Vainqueur, on est vaincu d'avance, car il ne vous reste rien à conquérir... Je pars seul et me dis que je vais faire encore un petit tour, prendre l'air. Je me dirige vers Montmartre, vers un bar que je connais là-bas, avec de jolies femmes. Elles ne m'intéressent pas, je ne sais pas pourquoi j'y vais. Je vois une jolie fille, ses seins me hantent. Elle se met à côté de moi et veut m'embrasser. Je lui dis une méchanceté quelconque, par exemple que je n'aime pas ses manières de p..... Je l'ai froissée, je l'ai peignée. Elle s'écarte de moi. Au fond, j'ai été ignoble. Qu'avais-je à la repousser ? Elle a toujours été gentille avec moi, ne m'a jamais rien demandé. Je bois un verre, un second, un troisième. Me voici de nouveau dans la rue. Je ne puis me résoudre à rentrer. Les gens

que je vois ont l'air d'être heureux. Le sont-ils vraiment ? Je marche, je marche, et je commence à me sentir malheureux. Je ne sais pas pourquoi. Je ne me plains de rien de précis. Je vois un gros type dans la rue qui me fait horreur. Il a une poule à chaque bras. Je me dis que je pourrai en faire autant. Mais avec qui ? Entre temps, je suis entré dans un autre bar. Je suis, je crois, déjà à mon second verre de liqueur. Dans ces moments-là il me faut des liqueurs, sans quoi je sombrerais dans une véritable mélancolie. Je vois des gens qui rient. Une toute jeune fille avec un Américain. La jeune fille paraît inexpérimentée. Elle rit comme si elle croyait à toute cette gaieté, à toute cette générosité autour d'elle. On offre largement du champagne. Le patron du bar fait sa caisse. Tout cela me dégoûte. Me voici de nouveau dehors. Je sens que je vais aller dans cette maison où j'ai si souvent été. Mais j'y connais toutes les p..... Elles ne m'intéressent pas. Je me souviens particulièrement de l'une d'entre elles. La dernière fois que j'y avais été elle sortait de l'hôpital. Elle avait été malade, elle et sa petite. Car je sais qu'elle a une petite fille dont elle s'occupe d'ailleurs elle-même, m'a-t-elle dit. Je ne pouvais chasser le souvenir qu'elle m'avait laissé. La première fois que j'ai été avec elle, c'était après sa sortie de l'hôpital. Je la vois toujours montant les escaliers, un peu maigre, les seins tombants, avec une grande lassitude de bête traquée dans les yeux. Elle a volontiers accepté que nous causions d'abord. J'ai ouvert la fenêtre pour laisser entrer l'air et les bruits de Paris, cette ville aux existences multiples dont Napoléon a dit qu'elle réparait en une nuit les pertes de la bataille la plus meurtrière. On commence à parler — c'est toujours ainsi que cela se passe avec moi. J'apprends qu'elle a eu un amant qui l'a abandonnée alors qu'elle était enceinte. Après avoir eu sa gosse, elle s'était mise à faire le trottoir d'abord, la maison de passe ensuite. C'en était bien fini avec l'amour. Elle n'a d'ailleurs jamais su ce que c'est. On dit que ces femmes sont souvent insensibles et ne font que semblant d'être passionnées au cours de l'acte. Je me décide enfin à aller dans cette maison. Je demande à voir cette petite dont je vous ai parlé. On me fait un peu attendre. Puis nous montons chez elle. Je commence mes préparatifs. C'est comme toujours. C'est elle qui se charge de m'exciter. Je m'imagine que c'est de mon devoir de lui faire tout ce qu'elle me fait avec la langue partout. J'ai ainsi déjà attrapé plusieurs maladies, comme vous le savez. Mais c'est plus fort que moi. Vous

m'excuserez de vous dire ces horribles détails. Mais que voulez-vous, c'est seulement après avoir pu faire ces sales choses que je suis capable de consommer l'acte lui-même. Cela a été peut-être un peu rapide, je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est que cela a été horrible, dégoûtant, un supplice plutôt qu'une jouissance, comme d'ailleurs toujours. A deux ou trois heures du matin je suis rentré abruti. Et le lendemain, c'était comme toujours lors de ces lendemains que je connais maintenant depuis bientôt vingt ans. Oui, j'aurais pu à mon âge avoir un fils, un grand fils, si tout cela n'avait pas été..., etc... »

En ce qui concerne Baudelaire, nous pouvons très bien nous représenter qu'il a dû être dans des situations pareilles, cela d'autant plus facilement que son rêve montre quelques analogies avec ceux que nous racontent généralement les malades dans son cas. Rappelons-nous, à ce propos, qu'au début de son rêve, il était question de longs couloirs, de corridors qui fermaient la maison de prostitution. Or, cette représentation de couloir revient souvent. Ou bien il s'agit d'un tunnel d'où on ne peut pas sortir, ou bien d'un château fort avec des couloirs sombres dans lesquels on est enfermé. Cette idée des couloirs correspond souvent à celle de la mécanique spirituelle dont parle Baudelaire dans son rêve. Il s'agit de la façon dont le sujet s'est emprisonné, séparé du monde extérieur pour pouvoir refouler les impressions réveillant le souvenir d'une situation infantile liquidée par ce refoulement. Très souvent cette idée de la prison signifie ceci : Je m'enferme dans une prison où je suis seul, grâce à quoi je suis tout-puissant. Je m'intéresse uniquement à ce que je fais pour ne pas devenir coupable d'un intérêt pour les autres (la mère), et pour ne pas m'exposer à un conflit. Très souvent, ce sont des gens qui, tout petits, à l'âge d'un ou deux ans, ont assisté au coït de leurs parents ou de bonnes à la garde de qui on les avait confiés, et qui de ce fait ont pris l'habitude de refouler toute impression sexuelle. Le refoulement a comme but d'éliminer du champ de leur conscience ce qui, dans leur enfance, a été susceptible de troubler profondément leur vie affective. L'observation du coït, faite par un enfant, peut ainsi donner lieu à des désastres. Le nombre des cas où un événement de ce genre a été le point de départ de graves névroses est considérable. On ne saurait se représenter jusqu'à quel point des impressions de ce genre sont capables de bouleverser complètement le psychisme délicat d'un enfant. Ce sont de telles situa-

tions qui, chez des garçons, deviennent la cause de l'effroyable sentiment d'infériorité qu'éprouvent ces petits mâles qui, en comparaison avec le père, ou l'ami de la mère ou de la nourrice, se sentent privés de tout ce qui permet à ces derniers de triompher sexuellement. N'oublions pas non plus l'angoisse de la castration qui en est la conséquence. Le psychisme infantile est susceptible de réagir à ces impressions d'ordre sexuel par des réactions caractéristiques de la sexualité infantile : l'enfant retient ses matières, urine au lit, commet des fautes pour se faire punir. Et l'on ne saurait imaginer combien de fois des bonnes, et parfois des parents même profèrent à cette occasion des menaces comme : « On va te la couper. On te la brûlera au fer rouge. Le chat veut te la manger. » Sans connaissances psychanalytiques, il est impossible de se faire une idée exacte des conséquences funestes que de telles menaces peuvent avoir. Si nous publions ce travail, c'est en grande partie pour attirer l'attention des éducateurs sur ce point. En s'inspirant de ces notions, on pourrait souvent éviter chez les enfants des catastrophes.

Doit-on, maintenant envisager, chez Baudelaire l'existence d'un traumatisme infantile analogue à celui dont nous avons parlé, observation du coït et ses conséquences possibles chez l'enfant ? Il est difficile de répondre de façon satisfaisante à cette question. Mais, d'après tout ce que la psychanalyse nous a appris jusqu'à présent, il est probable que Baudelaire, dans sa première enfance, a subi des conflits de ce genre. En tout cas, du point de vue freudien, il en porte les traces.

Était-ce Mariette, sa bonne, à laquelle il était si fidèlement attaché, était-ce sa mère ? Nous ne savons rien de certain.

Ce qui est sûr, c'est que, depuis toujours, il était hanté par de véritables obsessions sexuelles. Puis il a un tel besoin de pratiquer le coït par des moyens infantiles qu'il est impossible de ne pas envisager le fait que cette façon de réagir ait été fixée chez lui en bas âge.

Ajoutez à cela sa tendance certaine à jouer le rôle de voyeur, son sens aigu de l'observation, comme nous le constatons très fréquemment chez ceux dont l'œil est devenu le premier organe de jouissance sexuelle. Puis, en plus de cela, cette étonnante compréhension des valeurs, cette sensibilité de l'artiste qui vibre profondément au contact de tout ce qui est grand et vrai, cette acuité de

perception à l'égard de la vérité cachée, vierge enfouie sous les préjugés et travestie par l'hypocrisie bourgeoise. Vous comprendrez alors que cet homme qu'était Baudelaire a dû avoir très tôt la révélation des mystères de la vie, mystères dont il serait resté profondément amoureux, méprisant les illusions avec lesquelles on grandit à l'ordinaire, finissant par devenir un membre bien élevé et banal de la société humaine.

Tout cela nous paraît de la plus grande importance ; nous y reviendrons dans un autre chapitre, celui concernant la psychologie de la création artistique.

Remarquons seulement que, vue sous cet angle, toute l'histoire du remariage de sa mère perd un peu de sa valeur, en tant que cause de la névrose de Baudelaire. Nous sommes sérieusement tenté d'envisager le fait que Baudelaire, sans le général Aupick, serait devenu Baudelaire tout de même, avec des réactions différemment rationalisées, mais correspondant au même trouble profond de sa sensibilité, se traduisant par la forme d'impuissance sexuelle dont nous avons parlé plus haut.

IX

Quelques associations d'idées de Baudelaire

Après tout ce qui précède, il sera intéressant de rapprocher entre elles quelques associations de Baudelaire.

Dans les *Journaux intimes* se trouve un passage qui se passe de commentaires :

Y a-t-il des folies mathématiques et des fous qui pensent que deux et deux fassent trois. En d'autres termes, l'hallucination peut-elle, si ces mots ne hurlent pas (d'être accouplés ensemble), envahir les choses de pur raisonnement ? Si, quand un homme prend l'habitude de la paresse, de la rêverie, de la fainéantise, au point de renvoyer sans cesse au lendemain la chose importante, un autre homme le réveillait un matin à grands coups de fouet et le fouettait sans pitié jusqu'à ce que, ne pouvant travailler par plaisir, celui-ci travaillât par peur, cet homme, le fouetteur, ne serait-il pas vraiment son ami, son bienfaiteur ? D'ailleurs, on peut affirmer que le plaisir viendrait après, à bien plus juste titre qu'on ne dit : l'amour vient après le mariage.

De même, en politique, le vrai saint est celui qui fouette et tue le peuple, pour le bien du peuple.

Relevons également ces quelques lignes particulièrement caractéristiques :

Il y a dans l'engendrement de toute pensée sublime, une secousse nerveuse qui se fait sentir dans le cervelet.

L'Espagne met dans la religion la férocité naturelle de l'amour.

Notons encore un passage sur la peine de mort qui en dit long quand on sait quel rapprochement fait l'auteur entre la torture et l'amour :

La question (torture) est, comme art de découvrir la vérité, une niaiserie barbare ; c'est l'application d'un moyen matériel à un but spirituel.

La peine de mort est le résultat d'une idée mystique, totalement incomprise aujourd'hui. La peine de mort n'a pas pour but de sauver la société, matériellement du moins. Elle a pour but de sauver (spirituellement) la société et le coupable. Pour que le sacrifice soit parfait, il faut qu'il y ait assentiment de joie de la part de la victime. Donner du chloroforme à un condamné à mort serait une impiété, car ce serait lui enlever la conscience de sa grandeur comme victime et lui supprimer les chances de gagner le Paradis.

Quant à la torture, elle est née de la partie infâme du cœur de l'homme, assoiffée de volupté. Cruauté et volupté, sensations identiques, comme l'extrême chaud et l'extrême froid.

Toute l'homosexualité de Baudelaire se résume dans la phrase « il faut qu'il y ait assentiment et joie, de la part de la victime ». Cela éclaire d'ailleurs singulièrement un autre passage qui se trouve quelques pages plus loin :

Un chapitre sur l'indestructible, éternelle, universelle et ingénieuse férocité humaine.

De l'amour du sang.

De l'ivresse du sang.

De l'ivresse des foules.

De l'ivresse du supplicié (Damiens).

Le passage concernant les Français s'applique naturellement avant tout à l'auteur lui-même. Le voici :

Le Français est un animal de basse-cour si bien domestiqué qu'il n'ose franchir aucune palissade. Voir ses goûts en art et en littérature.

C'est un animal de race latine ; l'ordure ne lui déplaît pas, dans son domicile, et, en littérature, il est scatophage. Il raffole des excréments. Les littérateurs d'estaminet appellent cela le sel gaulois.

Bel exemple de bassesse française, de la nation qui se prétend indépendante avant toutes les autres.

Au point de vue psychanalytique, on ne saurait être plus précis. Ajoutons simplement qu'à partir d'un certain degré de la névrose de Baudelaire, le sujet peut effectivement arriver à manger ses excréments et à boire son urine.

Citons encore un autre passage :

Goût inamovible de la prostitution dans le cœur de l'homme, d'où naît son horreur de la solitude. Il veut être deux. L'homme de génie veut être un, donc solitaire. La gloire, c'est rester un, et se prostituer d'une manière particulière.

C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son moi dans la chair extérieure, que l'homme appelle noblement besoin d'aimer.

Deux belles religions, immortelles sur les murs, éternelles obsessions du peuple : une p... (le phallus antique), et « Vive Barbès ! », ou « A bas Philippe ! », ou « Vive la République ! ».

Ses maximes consolantes sur l'amour prennent, vues sous cet angle, un relief autrement net :

Quiconque écrit des maximes aime changer son caractère ; les jeunes se griment, les vieux s'adonisent.

Le monde, ce vaste système de contradictions, — ayant toute caducité en grande estime, — vite, charbonnons-nous des rides ; le sentiment étant généralement bien porté, enrubannons notre cœur comme un frontispice.

A quoi bon ? Si vous n'êtes des hommes vrais, soyez de vrais animaux. Soyez naïfs, et vous serez nécessairement utiles ou agréables à quelques-uns. Mon — fût-il à droite, — trouvera bien mille co-parias parmi les trois milliards d'êtres qui broutent les orties du sentiment.

Si je commence par l'amour, c'est que l'amour est pour tous — ils ont beau le nier — la grande chose de la vie !

Vous tous qui nourrissez quelque vautour insatiable ; vous, poètes hoffmaniques que l'harmonie fait danser dans les régions de cristal, et que le violon déchire comme une lame qui cherche le cœur ; contemporains âpres et goulus à qui le spectacle de la nature elle-même donne des extases dangereuses, — que l'amour vous soit un calmant.

Poètes tranquilles, poètes objectifs, nobles partisans de la méthode, architectes du style, politiques qui avez une tâche journalière à accomplir, — que l'amour vous soit un excitant, un breuvage fortifiant et tonique, et la gymnastique du plaisir un perpétuel encouragement vers l'action !

A ceux-ci les potions assoupissantes, à ceux-là les alcools.

Vous pour qui la nature est cruelle et le temps précieux, que l'amour vous soit un cordial animique et brûlant.

Il faut donc choisir ses amours.

Sans nier les coups de foudre, ce qui est impossible, — voyez Stendhal (*De l'Amour*, livre I, chap. XXIII), — il faut croire que la fatalité jouit d'une certaine élasticité qui s'appelle liberté humaine.

De même que pour les théologiens la liberté consiste à fuir les occasions de tentations plutôt que d'y résister, de même, en amour, la liberté consiste à éviter les catégories de femmes dangereuses pour vous.

Votre maîtresse, la femme de votre ciel, vous sera suffisamment indiquée par vos sympathies naturelles, vérifiées par Lavater, par la peinture et la statuaire.

Les signes physionomiques seraient infaillibles, si on les connaissait tous, et bien. Je ne puis pas ici donner tous les signes physionomiques

des femmes qui conviennent éternellement à tel ou tel homme. Peut-être un jour accomplirai-je cette énorme tâche dans un livre qui aura pour titre : le Catéchisme de la Femme aimée ; mais je tiens pour certain que chacun, aidé par ses impérieuses et vagues sympathies, et guidé par l'observation, peut trouver dans un temps donné la femme nécessaire.

D'ailleurs, nos sympathies ne sont généralement pas dangereuses ; la nature, en cuisine comme en amour, nous donne rarement le goût de ce qui est mauvais.

Comme j'entends le mot amour dans le sens le plus complet, je suis obligé d'exprimer quelques maximes particulières sur des questions délicates.

Homme du Nord, ardent navigateur dans les brouillards, chercheur d'aurores boréales plus belles que le soleil, infatigable soif d'idéal, aimez les femmes froides. Aimez-les bien, car le labeur est plus grand et plus âpre, et vous trouverez un jour plus d'honneur au tribunal de l'Amour, qui siège par delà le bleu de l'infini !

Homme du Midi, à qui la nature claire ne peut pas donner le goût des secrets et des mystères, homme frivole, de Bordeaux, de Marseille ou d'Italie, que les femmes ardentes vous suffisent ; ce mouvement et cette animation sont votre empire naturel, — empire amusant.

Jeune homme, qui voulez être un grand poète, gardez-vous du paradoxe en amour ; laissez les écoliers ivres de leur première pipe chanter à tue-tête les louanges de la femme grasse ; abandonnez ces mensonges aux néophytes de l'école pseudo-romantique. Si la femme grasse est parfois un charmant caprice, la femme maigre est un puits de voluptés ténébreuses !

Ne médisez jamais de la grande nature, et si elle vous a adjugé une maîtresse sans gorge dites : « Je possède un ami, — avec des hanches ! », et allez au temple rendre grâce aux dieux.

Sachez tirer parti de la laideur elle-même ; de la vôtre, cela est trop facile ; tout le monde sait que Trenk, la Gueule brûlée, était adoré des femmes : de la sienne ! Voilà qui est plus rare et plus beau, mais que l'association des idées rendra facile et naturel. Je suppose votre idole malade. Sa beauté a disparu sous l'affreuse croûte de la petite vérole, comme la verdure sous les lourdes glaces de l'hiver. Encore ému par les longues angoisses et les alternatives de la maladie, vous contemplez avec tristesse le stigmate ineffaçable sur le corps de la chère convalescente ; vous entendez subitement résonner à vos oreilles un air mourant exécuté par l'archet délirant de Paganini, et cet air sympathique vous parle de vous-même, et semble vous raconter tout votre poème intérieur d'espérances perdues. Dès lors, les traces de petite vérole feront partie de votre bonheur et chanteront toujours à votre regard attendri l'air mystérieux de Paganini. Elles seront désormais non seulement un objet de douce sympathie, mais encore de volupté physique, si toutefois vous êtes un de ces esprits sensibles pour qui la beauté est la promesse du bonheur. C'est surtout l'association des idées qui fait aimer les laides ; car vous

risquez fort, si votre maîtresse grêlée vous trahit, de ne pouvoir vous consoler qu'avec une femme grêlée.

Pour certains esprits plus curieux et plus blasés, la jouissance de la laideur provient d'un sentiment encore plus mystérieux, qui est la soif de l'inconnu, et le goût de l'horrible. C'est ce sentiment, dont chacun porte en soi le germe plus ou moins développé, qui précipite certains poètes dans les amphithéâtres et les cliniques, et les femmes aux exécutions publiques. Je plaindrais vivement qui ne comprendrait pas ; — une harpe à qui manquerait une corde grave !

Quant à la faute d'orthographe qui, pour certains nigauds, fait partie de la laideur morale, n'est-il pas superflu de vous expliquer comment elle peut être tout un poème naïf de souvenirs et de jouissances ! Le charmant Alcibiade bégayait si bien, et l'enfance a de si divins baragouinages ! Gardez-vous donc, jeune adepte de la volupté, d'enseigner le français à votre amie, — à moins qu'il ne faille être son maître de français pour devenir son amant.

Il y a des gens qui rougissent d'avoir aimé une femme, le jour qu'ils s'aperçoivent qu'elle est bête. Ceux-là sont des aliborons vaniteux, faits pour brouter les chardons les plus impurs de la création, ou les faveurs d'un bas-bleu. La bêtise est souvent l'ornement de la beauté ; c'est elle qui donne aux yeux cette limpidité morne des étangs noirâtres, et ce calme huileux des mers tropicales. La bêtise est toujours la conservation de la beauté ; elle éloigne les rides ; c'est un cosmétique divin qui préserve nos idoles de morsures que la pensée garde pour nous, vilains savants que nous sommes !

Il y en a qui en veulent à leurs maîtresses d'être prodigues. Ce sont des fesse-mathieux, ou des républicains qui ignorent les premiers principes d'économie politique. Les vices d'une grande nation sont sa plus grande richesse.

D'autres, gens posés, déistes raisonnables et modérés, les juste-milieux du dogme, qui enragent de voir leurs femmes se jeter dans la dévotion. Oh ! les maladroits, qui ne sauront jamais jouer d'aucun instrument ! Oh ! les triples sots qui ne voient pas que la forme la plus adorable que la religion puisse prendre, est leur femme ! Un mari à convertir, quelle pomme délicieuse ! Le beau fruit défendu qu'une large impiété, — dans une tumultueuse nuit d'hiver, au coin du feu, du vin et des truffes, — cantique muet du bonheur domestique, victoire remportée sur la nature rigoureuse, qui semble elle-même blasphémer les Dieux !

Je n'aurais pas fini de si tôt, si je voulais énumérer tous les beaux et bons côtés de ce qu'on appelle vice et laideur morale ; mais il se présente souvent, pour les gens de cœur et d'intelligence, un cas difficile et angoissant comme une tragédie ; c'est quand ils sont pris entre le goût héréditaire et paternel de la moralité et le goût tyrannique d'une femme qu'il faut mépriser. De nombreuses et ignobles infidélités, des habitudes de bas lieu, de honteux secrets découverts mal à propos, vous inspirent de l'horreur pour l'idole, et il arrive parfois que votre joie vous donne

le frisson. Vous voilà fort empêché dans vos raisonnements platoniques. La vertu et l'orgueil vous crient : Fuis-la. La nature vous dit à l'oreille : Où la fuir ? Alternatives terribles où les âmes les plus fortes montrent toute l'insuffisance de notre éducation philosophique. Les plus habiles, se voyant contraints par la nature de jouer l'éternel roman de *Manon Lescaut* et de *Leone Leoni*, se sont tirés d'affaire en disant que le mépris allait très bien avec l'amour. Je vais vous donner une recette bien plus simple qui non seulement vous dispensera de ces honteuses justifications, mais encore vous permettra de ne pas écorner votre idole, et de ne pas endommager votre cristallisation.

Je suppose que l'héroïne de votre cœur, ayant abusé du fas et du nefas, est arrivée aux limites de la perdition, après avoir — dernière infidélité, torture suprême ! — essayé le pouvoir de ses charmes sur ses géoliers et ses exécuteurs. Irez-vous adjurer si facilement l'idéal, ou, si la nature vous précipite, fidèle et pleurant, dans les bras de cette pâle guillotinée, direz-vous avec l'accent mortifié de la résignation : Le mépris et l'amour sont cousins germains ! Non point, car ce sont là les paradoxes d'une âme timorée et d'une intelligence obscure. Dites hardiment, et avec la candeur du vrai philosophe : « Moins scélérat, mon idéal n'eût pas été complet. Je le contemple, et me soumetts ; d'une si puissante coquine, la grande Nature seule sait ce qu'elle veut faire. Bonheur et raison suprêmes ! absolu ! résultante des contraires ! Ormuz et Arimane, vous êtes le même ! »

Et c'est ainsi, grâce à une vue plus synthétique des choses, que l'admiration vous ramènera tout naturellement vers l'amour pur, ce soleil dont l'intensité absorbe toutes les taches.

Rappelez-vous ceci, c'est surtout du paradoxe en amour qu'il faut se garder. C'est la naïveté qui sauve, c'est la naïveté qui rend amoureux, votre maîtresse fût-elle laide comme la vieille Mab, la reine des épouvantements ! En général, pour les gens du monde, — un habile moraliste l'a dit, — l'amour n'est que l'amour du jeu, l'amour des combats. C'est un grand tort ; il faut que l'amour soit l'amour ; le combat et le jeu ne sont permis que comme politique en cas d'amour.

Le tort le plus grave de la jeunesse moderne est de monter des coups. Bon nombre d'amoureux sont des malades imaginaires qui dépensent beaucoup en pharmacopées, et payent grassement M. Fleurant et M. Purgon, sans avoir les plaisirs et les privilèges d'une maladie sincère. Notez bien qu'ils impatientent leur estomac par des drogues absurdes, et usent en eux la faculté digestive d'amour. Bien qu'il faille être de son siècle, gardez-vous bien de singer l'illustre don Juan, qui ne fut d'abord, selon Molière, qu'un rude coquin, bien stylé et affilé à l'amour, aux crimes et aux arguties ; puis est devenu, grâce à MM. Alfred de Musset et Théophile Gautier, un flâneur artistique, courant après la perfection à travers les mauvais lieux, et finalement n'est plus qu'un vieux dandy éreinté de tous ses voyages, et le plus sot du monde auprès d'une honnête femme bien éprise de son mari.

Règle sommaire et générale : en amour, gardez-vous de la lune et des étoiles, gardez-vous de la Vénus de Milo, des lacs, des guitares, des échelles de corde et de tous romans, du plus beau du monde, — fût-il écrit par Apollon lui-même ! Mais aimez bien, vigoureusement, crânement, orientalement, férocelement, celle que vous aimez ; que votre amour — l'harmonie étant bien comprise — ne tourmente l'amour d'un autre, que votre choix ne trouble point l'état. Chez les Incas, on aimait sa sœur ; contentez-vous de votre cousine. N'escaladez jamais les balcons ; n'insultez jamais la force publique ; n'enlevez point à votre maîtresse de croire aux dieux, et, quand vous l'accompagnerez au temple, sachez tremper convenablement vos doigts dans l'eau pure et fraîche du bénitier.

Toute morale témoignant de la bonne volonté des législateurs, toute religion étant une suprême consolation pour tous les affligés, toute femme étant un morceau de la femme essentielle, l'amour étant la seule chose qui vaille la peine de tourner un sonnet et de mettre du linge fin, je révère toutes ces choses plus que qui que ce soit, et je dénonce comme calomniateur quiconque ferait de ce lambeau de morale un motif à signes de croix et une pâture à scandale. Morale chatoyante, n'est-ce pas ? Verres de couleur colorant trop peut-être l'éternelle lampe de vérité qui brille au-dedans ? Non pas, non pas. Si j'avais voulu prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, le lecteur aurait le droit de me dire, comme au singe de génie : tu es méchant ! Mais j'ai voulu prouver que tout est pour le mieux dans le plus mauvais des mondes possibles. Il me sera donc beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé ! mon lecteur... ou ma lectrice.

X

La barrière

A UNE MALABRAISE

Tes pieds sont aussi fins que tes mains et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche ;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher ;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.
Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus ;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins ?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleureras tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brufal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'œil pensif et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents, les fantômes épars ! (1)

Familiarisé, grâce à la psychanalyse, avec la situation affective de Baudelaire, on s'aperçoit que Jeanne Duval, la mulâtresse, qui,

(1) *Les Fleurs du Mal*, p. 338.

apparemment, a joué un si grand rôle dans la vie du poète, n'a été qu'un élément d'un ensemble de choses qui auraient existé indépendamment d'elle, et dont elle n'a été au fond que le symbole visible aux yeux de tous. Le noir, n'était-ce pas — à défaut du blanc — la grande passion du poète ? N'avait-il pas besoin de l'échec, du garde-fou, de la barrière, pour fuir le véritable amour et pour se sentir rejeté vers son point de départ — resté emprisonné dans le cercle de feu — qui, comme une cuirasse ou une matrice, devait garder son âme vouée à un autre culte que celui de la vie et du bonheur ? N'oublions pas que Baudelaire a toujours refusé de suivre une profession quelconque. Il a voulu rester libre à tout prix, eût-il dû se résigner à n'être que le roi d'un désert ? Pour lui, toute évolution équivalait à un acte d'infidélité. Pour comprendre combien vivre en bourgeois devait être pour lui quelque chose d'infâme, il suffit de se représenter la situation familiale de Baudelaire. Réussir pour lui signifiait être capable de réaliser une vie honnête, comme celle du général, son beau-père. Vivre une vie honnête impliquait le devoir de succéder au père avec lequel on s'identifie, qu'on remplace en quelque sorte. Cette rivalité du fils vis-à-vis de son père, nous savons comment Baudelaire l'a liquidée pour ne pas se sentir coupable d'avoir désiré la mort du père, désirée et pour ainsi dire provoquée magiquement par ses pensées. Réussir comme Aupick, ou tout simplement vivre en famille comme tout le monde, signifiait, pour cet enfant, égaler son père ; or, il se l'interdisait comme un crime (1). C'est devant cette réussite, celle de l'officier, du mâle, du père de famille, qu'il devait fuir dans le noir, dans le rôle d'un officier-dandy, d'un mâle brisé, d'un père, d'un prêtre de Satan et de l'Enfer, pour ne pas être celui du grand jour, celui du Ciel. Il lui fallait un garde-fou susceptible de l'arrêter sur le chemin normal et de le séparer de la famille, en particulier, et de la société humaine, en général. Jeanne Duval, et peut-être même Aupick, jouaient le rôle de cette barrière.

Il lui fallait la fameuse « mécanique », cette invention qui lui permettait d'utiliser son beau-père d'abord, Jeanne Duval ensuite contre lui. Il lui fallait tout ce qui lui permettait d'organiser son échec dont nous avons parlé dans les chapitres précédents. Le rôle d'Aupick, le rôle de Jeanne prennent, dans cet ordre d'idées, un

(1) Qu'on se rappelle ses paroles au sujet des *Fleurs du Mal* : « Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles et mes sœurs, — j'ai peur de ces choses ».

caractère sensiblement différent de celui qu'on aurait d'abord été tenté de leur attribuer.

Il y a des chances que le général, quoi qu'en dise sa veuve dans une lettre à Asselineau (1), ait, inconsciemment, eu quelques difficultés à accepter l'enfant du premier mari de sa femme.

Il est probable qu'il fut très jaloux de ce petit choyé par une mère douce et faible. Celle-ci, pendant ses années de veuvage, s'était réfugiée auprès de son garçon, qui semble avoir connu des caresses maternelles d'une chaleur peu commune, des pleurs frisant parfois l'extase et une volupté tiède et animale que le poète, plus tard, cherchait vainement dans les pays exotiques. Une complicité presque coupable entre mère et fils devait en être la conséquence, ainsi que cette atmosphère de serre où les sens de Baudelaire se sont développés trop tôt, — monstrueusement. Ambiance qui frôlait par quelque côté la perversion toute inconsciente, il est vrai, mais non moins réelle. Contre cette ambiance, l'homme honnête, le bon catholique qu'était Aupick ne pouvait pas ne pas réagir avec la plus grande énergie. Ceci d'autant plus qu'avec une mère et un beau-fils pareils il ne devait jamais bien savoir si la place de l'amant de cœur n'était pas occupée par l'autre, cet enfant à la sensibilité si féminine qu'elle était susceptible de se mêler à chaque instant — sans mouvement, ni geste apparent — à celle de sa mère et de combler celle-ci de bonheur. C'est de cette période de sa vie que Baudelaire a probablement gardé la passion de faire pleurer sa mère, de

(1) « Mon cher Monsieur Asselineau,

» Pour répondre à ce que vous me demandez au sujet du voyage de Charles, voici :

» D'abord, il faut que vous sachiez que mon mari, le général Aupick, adorait Charles. Quand il était enfant, il s'était beaucoup occupé lui-même de son éducation. Il était tombé sur une si belle intelligence, un esprit si curieux, si studieux, qui l'étonnait au dernier point, qu'il s'y attachait de jour en jour davantage.

» Quand sont arrivés les succès de collège, à Louis-le-Grand, et les études terminées, il a fait pour Charles des rêves dorés d'un brillant avenir : il voulait le voir arriver à une haute position sociale, ce qui n'était pas irréalisable, étant l'ami du duc d'Orléans. Mais quelle stupéfaction pour nous, quand Charles s'est refusé à tout ce qu'on voulait faire pour lui, a voulu voler de ses propres ailes, et être auteur ! Quel désenchantement dans notre vie d'intérieur si heureuse jusque-là ! Quel chagrin ! Nous avons eu alors la pensée, pour donner un autre cours à ses idées, et surtout pour rompre quelques relations mauvaises, de le faire voyager.

» Le général, qui était d'un port de mer, qui aimait la mer de passion, qui, à l'âge où était Charles, aurait été enchanté de naviguer, a pensé qu'un voyage par mer était préférable à un voyage par terre. Il a pu se tromper, mais il était pénétré des meilleures intentions pour mon fils. Celui-ci aurait préféré rester sans nul doute ; mais, sans témoigner de répugnance, il s'est laissé faire. »

la voir en larmes. Il en fait d'ailleurs l'aveu dans une lettre à sa mère, en juillet 1839, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans. « Certes, ils sont plus heureux que nous (les Lasègue, chez qui le lycéen Baudelaire était alors en pension). Chez toi, j'ai vu des pleurs, des tracasseries par mon père, des attaques de nerfs par toi, *eh bien, je vous aime mieux ainsi.* » Rappelons à cette occasion la poésie :

L'HÉAUTONTIMOROU MÉNOS

A. J. G. F.

Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher !
Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Sahara,
Jaillir les eaux de la souffrance.
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge !

Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie,
Grâce à la vorace Ironie
Qui me secoue et qui me mord ?

Elle est dans ma voix, la crierde !
C'est tout mon sang, ce poison noir !
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde !

Je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau !

Je suis de mon cœur le vampire,
— Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel, condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire ! (1)

(1) *Les Fleurs du Mal*, p. 79.

Nous savons que c'est cette passion que Baudelaire a cherché à refouler par la barrière qui devait le protéger du mal, cette passion peut-être exaltée par des souvenirs d'enfance d'un autre ordre encore. Nous en avons parlé dans le chapitre sur l'inhibition sexuelle de Baudelaire où nous avons envisagé la possibilité que le point de départ du système de refoulement ait pu être en rapport chez Baudelaire avec certains faits, certaines impressions de la première enfance, à savoir l'observation d'un acte sexuel où sa mère ou sa bonne Mariette aurait pu jouer un rôle de premier plan. Nous voudrions ne pas laisser passer inaperçu ici un aspect particulier du problème que tout psychanalyste serait obligé de prendre en considération, même alors qu'il ne se sentirait pas autorisé à en tirer de conclusions précises. La pratique de la psychanalyse nous rend en effet beaucoup plus sensibles à une foule de détails, dont chacun, pris en particulier, n'aurait peut-être aucune importance, mais qui, rapprochés les uns des autres comme différents éléments d'un *puzzle*, peuvent parfois donner des renseignements extrêmement précieux sur certains faits et certaines dates de la vie d'un sujet. Nous avons été ainsi amené à rapprocher de certains éléments du rêve ci-dessus de Baudelaire le passage suivant d'une de ses lettres à sa mère :

Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi ; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre ; tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'ai une terrible mémoire ?

Il est question dans le rêve de Baudelaire, à propos de dessins d'oiseaux, de fœtus dont l'une ou l'autre fille de la maison aurait accouché à telle ou telle date, et en outre d'une course en fiacre avec Castille. Or, la promenade à laquelle Baudelaire fait allusion dans sa lettre, s'est passée avant le remariage de sa mère. Nous devons nous demander si l'insistance avec laquelle il rappelle à sa mère sa *terrible mémoire* ne cache pas un reproche, ne fait pas allusion à quelque chose de précis, dont Baudelaire, inconsciemment, avait deviné l'existence chez sa mère, et qui, quoique refoulé par lui, n'avait jamais été ni oublié, ni pardonné ? Il serait en effet nécessaire, pour avancer dans nos recherches, de savoir pourquoi Caroline dut aller dans une maison de santé à cette époque, et quels

furent alors les événements de sa vie. En attendant, nous sommes obligés de nous imposer une réserve absolue, et cela malgré l'expérience quotidienne, à savoir que des associations d'idées et des détails, comme ceux qu'on relève dans le rêve et dans la lettre précitées, peuvent souvent, rapprochés les uns des autres, nous mettre sur des pistes importantes, nous permettre ensuite de trouver, grâce à une enquête minutieuse, les détails de certains événements cachés de la vie d'un sujet ; dans certains cas, par exemple la date d'une fausse-couche ou d'une maladie de la mère ayant eu une répercussion profonde sur la vie affective d'un individu, et cela quoique tout souvenir ait disparu de sa conscience. Dans d'autres cas, c'est l'observation du coït des parents, de domestiques, ou bien d'un adultère du père avec une gouvernante, d'une mère avec un précepteur, un prêtre, etc...

En ce qui concerne Baudelaire, nous serions tenté de nous demander si l'histoire du fœtus, l'idée de pièces anatomiques d'un musée qui se trouve exprimée dans son rêve, ne sont pas en rapport avec le souvenir d'une fausse-couche ou de quelque chose d'analogue qui l'aurait frappé et intrigué dans sa première enfance. Rapprochons de cela sa hantise du sang, de la mort et de la volupté, et nous pouvons nous demander si ce n'est pas un événement de ce genre qui a, chez lui, orienté de très bonne heure ses goûts. Quoi qu'il en soit, tant que nous ne serons pas mieux renseignés sur sa première enfance, il est impossible de comprendre de façon satisfaisante la raison de sa véritable rancune contre sa mère, à qui il a toujours reproché plus ou moins ouvertement d'être la cause de son malheur.

Il nous arrive souvent dans notre pratique d'avoir affaire à des malades dont la sensibilité est définitivement et irrémédiablement marquée par un choc affectif datant de leur première enfance. Malheureusement, les parents sous-estiment trop souvent l'intelligence d'un enfant, surtout quand celui-ci ne peut encore parler. Or, l'on ne saurait être assez prudent, surtout quand il s'agit d'enfants dont l'intelligence précoce, toujours en éveil, ne laisse rien échapper ; ces enfants sont susceptibles d'être profondément troublés par certains faits qu'ils perçoivent très justement, dont ils devinent instinctivement le sens et la portée, et que consciemment ils ne peuvent s'expliquer. Les moindres détails sont parfois susceptibles de prendre pour un enfant angoissé, terrorisé par certaines impressions,

certaines menaces, certaines cruautés, la signification de ce que pour un adulte serait par exemple un tremblement de terre. L'imagination reste alors hantée par le souvenir de la catastrophe dont, en rêve comme dans la mythologie, on fait un événement extraordinaire dont on s'imagine avoir été le héros. Le souvenir de pareils « déluges » se perpétue dans l'individu aussi bien que dans l'humanité, quoique, consciemment, on en ait perdu la trace. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la psychologie infantile, qui reste hors de notre sujet. Mais nous croyons que nous aurions été mal inspiré si nous avions négligé d'attirer l'attention du lecteur sur cet aspect particulièrement important du problème que pose la genèse de la maladie de Baudelaire. Aspect qu'il faut connaître également pour pouvoir apprécier à sa juste valeur le rôle d'Aupick dans la vie de notre héros.

On admet généralement que c'est le remariage de la mère de Baudelaire qui est le point de départ de son déséquilibre. Or, l'hypothèse que les conflits de Baudelaire avec Aupick n'ont pas été la cause, mais uniquement une conséquence, de la névrose de Baudelaire, celle-ci remontant plus haut dans son enfance mérite d'être étudiée avec le plus grand soin.

Nous nous trouvons ici sur le terrain où nous ne disposons que d'un matériel très restreint pour pénétrer la situation. Les souvenirs que Baudelaire a gardés de son père ne nous sont pas d'un grand secours. Nous ne pourrions rien avancer avec certitude.

Attirons premièrement l'attention sur un passage de son journal intime :

Principes et générations. — Il y a une égale injustice à attribuer aux princes régnants les mérites et les vices du peuple actuel qu'ils gouvernent.

Ces mérites et ces vices sont presque toujours, comme la statistique et la logique le pourraient démontrer, attribuables à l'atmosphère du gouvernement précédent.

Louis XIV hérite des hommes de Louis XIII : gloire. Napoléon I^{er} hérite des hommes de la république : gloire. Louis-Philippe hérite des hommes de Charles X : gloire. Napoléon III hérite des hommes de Louis-Philippe : déshonneur.

C'est toujours le gouvernement précédent qui est responsable des mœurs du suivant, en tant qu'un gouvernement puisse être responsable de quoi que ce soit.

Si nous mettons à la place du mot *gouvernement* le mot de *père*,

ceci pourrait vouloir dire : Non pas le père actuel, mais le père précédent est la cause des maux actuels de la nation, c'est-à-dire de l'enfant. Nous nous trouverions ainsi en présence d'une accusation censurée que Baudelaire adresserait directement à son père. Mais il y a plus. Nous avons déjà parlé du « Marquis du 1^{er} Houzards ». Le moment est venu de l'étudier de plus près. Voilà la trame de ce projet de drame :

LE MARQUIS DU 1^{er} HOUZARDS

PREMIER ACTE. — *Le château d'Hermorah, résidence du comte de Cadolles, au bord du Rhin.*

Wolfgang est fils du comte de Cadolles et d'une Allemande mystique, épousée pendant l'émigration. Wolfgang est un caractère romanesque, *tantôt rêvant à sa mère (le tombeau de sa mère est dans le parc même)*, tantôt lisant avec frénésie les bulletins des journaux français, que reçoit son père. Il a évidemment horreur de Bonaparte, mais il a besoin d'action ; il aspire vaguement à la gloire ; il est jaloux de quiconque la possède, et il se souvient qu'il est Français. — Tout ceci peut être exprimé dans un monologue.

Scène entre le comte de Cadolles (vrai type du Français agréable de l'ancien régime) et son fils, le marquis, à qui *il reproche son inguérissable tristesse*. On a reçu de bonnes nouvelles (fausses nouvelles, relatives aux espérances de la coalition et de l'émigration) ; il y aura un dîner d'amis au château.

Scène entre Mme de Timey et le comte de Cadolles. Le comte connaît l'amour de son fils pour Mme de Timey. Il prie celle-ci de se servir de son ascendant pour *ranimer et exciter le caractère de son fils*. D'ailleurs, on destine à Wolfgang une mission secrète, politique.

Scène entre Mme de Timey et Wolfgang. — (Au troisième acte, à Paris, le caractère de Mme de Timey se développera pleinement dans les confidences, qu'elle fera à Wolfgang sur sa vie antérieure.)

La scène du dîner. On s'entretient surtout des espérances du parti, de politique et de Bonaparte. — Quelques légères échappées de Wolfgang, qui, *bien qu'il partage la haine de tous ses amis, ne peut pas entendre froidement leurs niaiseries et leurs sottises, surtout en tant qu'elles visent à nier les talents de l'empereur*.

Vers la fin du dîner, un domestique prévient le comte qu'un soldat français, blessé, demande l'hospitalité.

Le comte, qui est un bon homme, veut qu'on ait de lui le plus grand soin ; *et, pour obéir à la curiosité de son fils, on introduit Robert Triton, sanglant, déguenillé et boitant*.

Le trompette conduit dans une chambre, le comte de Cadolles, qui cherche son fils, s'aperçoit qu'il a disparu : « Je parierais, dit-il, que

Wolfgang, qui aime tant les récits de bataille, a été présider à l'installation de notre singulier hôte. »

Triton, guéri, est devenu chef des piqueurs du comte de Cadolles. Wolfgang passe sa vie à la chasse avec Triton. *Le trompette, à son insu, corrompt, séduit le marquis.* Il lui explique, dans son langage de trompette, dans un style violent, pittoresque, grossier, naïf, ce que c'est qu'un combat, une charge de cavalerie ; ce que c'est que la gloire, les *amitiés de régiment*, etc...

Depuis longtemps, bien longtemps, Triton n'a plus de famille ; il n'est pas rentré au village depuis les grandes guerres de la république ; il ne sait pas ce qu'est devenue sa mère. Le régiment du 1^{er} Houzards est devenu sa famille.

Une nuit, Wolfgang dit au trompette de seller les deux meilleurs chevaux.

Et, en route, il lui dit : « Devines-tu où nous allons ? Nous allons rejoindre la Grande Armée. *Je ne veux plus qu'on se batte sans moi !* »

DEUXIÈME ACTE. — *Enzersdorf et Wagram.*

Ils arrivent au camp français. Triton, que l'on croyait mort, est reconnu par des camarades.

Le colonel Herbin est en train de dîner avec deux officiers. Il embrasse Triton et demande à Wolfgang qui il est et ce qu'il veut. Celui-ci montre quelques papiers et est enrôlé immédiatement.

Cadolles fait venir la cantinière et paye la bienvenue à son escadron.

Grâce à ses manières (qui ne doivent jamais l'abandonner, même quand il sera devenu un parfait troupiér), commence, parmi ses camarades, l'usage de ce surnom : le marquis du 1^{er} houzards.

L'armée a passé le pont sur le Danube, 5 juillet. Wagram. L'empereur passe devant les rangs du 1^{er} houzards.

Wolfgang, qui a beaucoup entendu parler (en mal) de l'empereur, se raidit contre l'enthousiasme universel, et se commande à lui-même de ne pas crier : Vive l'empereur ! Il est encore le fils du serviteur des Condé.

Napoléon, étendant le bras droit, montre aux soldats les plateaux de Wagram, où sont échelonnées les troupes de l'archiduc. Tonnerre d'applaudissements. *Wolfgang se sent envie de pleurer, comme s'il était enlevé par un puissant comédien.*

La bataille.

Wolfgang a fait trois prisonniers et reçu une blessure à la tête.

Un aide de camp l'instruit que l'empereur le demande. Napoléon est entouré de généraux et de colonels, parmi lesquels le colonel Herbin. Il regarde attentivement Wolfgang et lui dit : « On m'a dit que vous étiez Français, fils d'émigré. Vous rachetez ce que votre famille a fait de mal, et vous continuez ce qu'elle a pu faire de bien. Je veux me souvenir de vous : voici ce qui m'aidera à vous reconnaître. » — *(La croix de la Légion d'honneur. — Il est bon d'accentuer ainsi le caractère particulièrement séducteur de l'empereur, qui a été négligé par beaucoup d'historiens.)*

Wolfgang est complètement vaincu et gagné. (Il me semble que cet acte, peut-être très court sur le papier, doit être fort long à la représentation.)

TROISIÈME ACTE. — *L'Empire est fini. 1814.*

Un village. Deux officiers poudreux, aux vêtements en loques, arrivent, exténués de fatigue, pour chercher un logement.

C'est le marquis du 1^{er} houzards (maintenant colonel), et son vieux camarade, le capitaine Graff (dont il a fait la connaissance au camp, quelques jours avant Wagram).

(Il se trouve que le village est Cadolles, et on fête le retour du vieux comte.)

Wolfgang court chez son père qu'il trouve sur le perron du château, entouré de paysans. Le père croyait le fils mort. Embrassements et reconnaissance.

Wolfgang se trouve bientôt dans *un salon antipathique*. Son père le présente à Charles Stown, un officier anglais, et au comte de Béval, espèce de pédant politique qui rêve chartes, constitutions et réconciliation du roi avec la révolution. Puis Mme de Timey, revenue avec le comte de Cadolles, et qui, toujours coquette et femme politique, se prête à toutes les flagorneries de Charles Stown et de M. de Béval.

Wolfgang est immédiatement repris par l'amour, et son antipathie pour M. de Béval et l'officier anglais en est naturellement augmentée.

Mme de Timey cherche tout de suite, par ses coquetteries et par ses encouragements, à le ramener à la bonne cause.

Une main se pose sur son épaule et une voix lui dit : « L'empereur a abdiqué ! mais c'est peut-être un bruit que font courir ses ennemis. S'il y a des traîtres, il faut les fusiller. Allons où ça chauffe. »

C'est Graff. Wolfgang s'enfuit avec lui.

Paris. — La Restauration à Paris. Le 1^{er} houzards est en garnison à Paris. Querelles fréquentes entre ses officiers et les officiers des armées alliées. Graff surtout cherche des duels, avec emportement, dans tous les lieux publics. (On pourrait introduire ici, comme décor, Paphos ou les jardins de Tivoli.)

Wolfgang, lui aussi, pour s'étourdir, mène une vie assez dissipée ; mais son amour pour Mme de Timey augmente toujours. Celle-ci d'ailleurs s'est dégoûtée de Charles Stown et d'Adrien de Béval. La violence, la tendresse et l'emportement de Wolfgang lui plaisent ; mais elle voudrait tourner les sympathies de son amant vers la nouvelle royauté. Wolfgang sent plusieurs fois renaître en lui les goûts et la fierté du gentilhomme ; mais cela ne diminue en rien sa sympathie et son admiration pour Bonaparte.

Mme de Timey a été insultée par un journal. Pendant que M. de Béval et Charles Stown discutent, chez elle, sur ce qu'il y a à faire en pareille circonstance, Wolfgang paraît, le bras en écharpe ; sans parler, sans prévenir, il a châtié l'auteur de l'attaque.

Cette affaire resserre encore plus la liaison du marquis avec Mme de

Timey, et c'est dans un tête-à-tête intime, où Wolfgang lui reproche son étrange caractère, qu'elle lui raconte son ancienne histoire.

Le comte de Timey, qui était un homme très intelligent et très corrompu, a été l'amant de sa mère, femme d'un autre émigré français, Mme d'Evré. *Avant de mourir, après sa confession, M. le comte de Timey a voulu épouser Mlle d'Evré, qui était peut-être, probablement même, sa fille. La nuit de noces. Le moribond a employé sa nuit de noces à enseigner à sa femme sa corruption morale et sa corruption politique. Il lui a dit finalement : « Ma chère fille, je laisse dans votre âme virginale l'expérience d'un vieux roué. » Et puis il est mort. Ainsi elle s'est trouvée à la fois, et subitement riche, veuve quoique vierge, et pleine d'expérience quoique innocente.*

Wolfgang, profondément attristé, se récrie ; il prétend qu'il y a encore du bonheur possible ; que l'âme de sa maîtresse peut rajeunir ; qu'il se sent, lui, plein de jeunesse et de confiance, et qu'il ne s'agit que de noyer toutes ces impressions funèbres dans le bonheur présent et dans un mariage immédiat.

Mme de Timey, revenant à ses rêves d'ambition, pose une condition à ce mariage : c'est que Wolfgang verra le roi et le comte d'Artois, et quittera le 1^{er} houzards pour entrer aux gardes du corps.

Wolfgang, très ébranlé, est bien près de céder, quand Graff survient à l'improviste, qui lui apprend le débarquement de l'empereur.

QUATRIÈME ACTE, ou deuxième partie du quatrième Acte.

Tout l'amour de Wolfgang pour Bonaparte renaît, et, à la caserne, il lit aux officiers la proclamation royale, de manière à leur faire deviner ses propres sentiments.

Sur une route. — Le régiment silencieux, triste ; Wolfgang part en avant, sur de certains indices. Tout d'un coup, de tous côtés, un grand cri : « C'est lui ! », et puis : « Vive l'Empereur ! ».

CINQUIÈME ACTE. — Chez Mme de Timey.

Lettre de Wolfgang : « Je suis accusé ; on me cherche ; si l'on me trouve, je serai fusillé... Venez... et fuyons ensemble. »

Mme de Timey hésite, et finalement répond : « Non ! » — tout en protestant de son amour et en engageant Wolfgang à se bien cacher et à attendre.

Seconde lettre : « Puisque vous ne voulez pas fuir avec moi, vous ne m'aimez plus, et je me constitue prisonnier. »

Dans la prison. — Graff vient voir son vieux camarade et lui dit qu'il ne faut pas laisser aux royalistes le plaisir de fusiller un officier de la Grande Armée. En même temps, il lui remet son pistolet.

Wolfgang répond qu'en ces matières-là chacun est libre de suivre ses sentiments, et que, lui, il se laissera tranquillement fusiller. (Car il veut mourir.)

Un officier des gardes du corps apporte la nouvelle de la grâce accordée par le roi, spontanément.

Wolfgang, au moment où Graff, joyeux, vient lui sauter au cou, s'empare du pistolet et se tue. (Car il veut mourir.)

Arrivent le comte de Cadolles et Mme de Timey.

Wolfgang se figure alors que c'est sa maîtresse qui a obtenu sa grâce, et il meurt en la remerciant.

Graff, qui, à un mot précédent de Wolfgang, a deviné la vérité, dit à Mme de Timey : « C'est vous qui avez tué le plus brave officier de la Grande Armée, le marquis du 1^{er} houzards » (1).

Nous pouvons nous demander si le colonel Graff, Napoléon, etc., auxquels le marquis se rallie, ne symbolisent pas Aupick, et ne se rapportent pas à l'amour de Baudelaire pour son beau-père. Alors que, dans cette histoire, le véritable père serait représenté par le comte de Candolles et surtout par le comte de Timey, mort au cours de sa nuit de noce, ceci après avoir fait l'initiation spirituelle de sa femme qui ne serait autre que Caroline, la mère de Baudelaire, ce dernier jouant le rôle du héros de la pièce, le marquis du 1^{er} Houzards (2) qui dédaigne de sortir de sa prison (sa névrose) pour suivre sa femme (aimer sa mère). Vu de ce point de vue, la pièce dont il s'agit serait entièrement un phantasme masochiste comme nous en trouvons souvent chez nos malades, et dont le dénouement est toujours obtenu par un échec, une humiliation : la femme vient pour délivrer son amant de la prison, mais celui-ci préfère la castration, la mort. Au lieu d'aimer la femme, il s'identifie à elle dans le suprême sacrifice de sa vie : il se suicide et refuse la vie, le bonheur à côté de Mme de Timey.

De cet angle, nous aboutissons à une interprétation tout à fait inattendue du rôle d'Aupick auprès de son beau-fils. Baudelaire se serait ainsi, inconsciemment, servi du général, non seulement comme garde-fou contre sa mère et son amour pour elle, mais il aurait sacrifié cet amour à son beau-père pour être aimé, pour être humilié et pour ressentir dans le rôle de l'être abandonné toutes les tristesses qui prenaient une expression si émouvante dans le visage de sa mère en pleurs. Il en résulte donc qu'inconsciemment Baudelaire a aimé Aupick, et que ce serait pour obtenir d'être aimé par son beau-père, qu'il l'aurait continuellement provoqué, ceci pour avoir une action sur lui et pouvoir ainsi le séparer de sa mère, pour isoler cette dernière en prenant sa place. Cette interprétation

(1) Voir *Œuvres posthumes*.

(2) Toujours correctement vêtu (comme Baudelaire) quoique simple troupiers.

nous permettrait de comprendre une particularité du comportement de Baudelaire en ce qui concerne l'argent. Dans les deux tiers de ses lettres à sa mère, il est question d'argent qu'il sait soutirer à celle-ci en faisant appel à tous les moyens dont un fils peut disposer pour circonvenir ses parents. Cet argent, que Caroline devait à Aupick, symbolisait surtout ce dernier. Signifiait-il, pour l'inconscient de Baudelaire, Aupick tout court ? On peut se le demander.

Ici, le cas de Baudelaire se superpose à celui de Jean-Jacques, dont le comportement devant l'argent fut également anormal, et qui ne pouvait s'empêcher de « voler » sa chère maman, Mme de Warrens. En ce qui concerne d'ailleurs Jean-Jacques, nous tenons de lui-même la confession de certaines rêveries du type homosexuel. Nous faisons allusion à son exhibitionnisme du derrière et du désir d'être battu, désir qui, nous le savons, ne s'est pas seulement manifesté vis-à-vis de Mlle Lamercier munie d'un fouet, mais vis-à-vis de tout le monde, exhibitionnisme qui d'ailleurs a cherché à se satisfaire par les confessions. Qu'on nous permette de rappeler à ce sujet les passages de notre étude sur J.-J. Rousseau ayant trait à ce problème.

Baudelaire, lui aussi, avait besoin d'écrire ses confessions ; son « Cœur mis à nu » n'est certainement pas autre chose qu'une tentative du même genre. Comme Jean-Jacques, il éprouvait également le besoin d'être battu (il s'est fait gifler publiquement par son beau-père). Comme Jean-Jacques, il souffrait de constipation, et — aussi étrange que cela paraisse à tous ceux qui n'ont pas l'expérience de la psychanalyse, — en exhibant ses maux, son infériorité « noire », à son beau-père, il exprimait le désir inconscient de subir les effets de la « verge », c'est-à-dire d'être battu par le père. Et les coups multiples qu'il a su se faire infliger ne seraient ainsi pas autre chose que l'équivalent affectif de l'acte homosexuel que, consciemment, Baudelaire n'a probablement jamais voulu pratiquer. Et, si l'argent représente dans cet ordre d'idées la puissance virile du beau-père, nous pouvons le mettre en analogie avec le fameux appendice du monstre dans le rêve de Baudelaire, « si long que, s'il le roulait sur sa tête, comme une queue de cheveux, cela serait beaucoup trop lourd et absolument impossible à porter » ; — « ... s'il le laissait traîner par terre, cela lui renverserait la tête en arrière ». Cet appendice est par conséquent probablement fixé à l'occiput du monstre (dans le derrière), représentant une trans-

position du bas vers le haut. Si, pour l'affectivité du poète, Jeanne Duval a joué un rôle analogue à celui d'Aupick, nous comprenons pourquoi Baudelaire a été contraint de l'utiliser avant tout à se faire frapper, à souffrir à son contact, c'est-à-dire à être possédé sexuellement par elle. Et cette union représenterait alors, en dépit des apparences, plutôt une union homosexuelle, où Baudelaire jouait surtout un rôle passif, celui de la femme, de la prisonnière ; et cela malgré les sursauts terribles de sa nature qu'il subissait de temps en temps, et qui l'avaient même poussé un soir à ouvrir le crâne à sa mulâtresse en la frappant avec une lampe.

La psychanalyse nous donnerait ainsi une réponse inattendue à la question que Baudelaire adresse à la Malabraise :

Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Etc...

Et le rôle de Jeanne Duval, substituée, au moins partiellement, au général Aupick, ne paraît pas moins paradoxal, ainsi que le sens de cette union et son sort, les « deux ennemis » périssant du même mal : Jeanne Duval, atteinte d'alcoolisme, disparaît on ne sait comment ; Baudelaire, lui, sombre dans la syphilis cérébrale : « Duel-lum ! »

Cette situation affective est particulièrement bien illustrée par le sujet d'un autre projet de drame de Baudelaire, nous voulons parler de « L'Ivrogne ».

Mais laissons la parole à Baudelaire :

L'IVROGNE

(Lettre à J.-H. Tisserant)

Samedi 28 janvier 1854.

Quoique ce soit une chose importante, je n'ai pas encore songé au titre ? Le puits ? L'Ivrognerie ? La Pente du Mal ? etc...

Ma principale préoccupation, quand je commençais à rêver à mon sujet, fut : à quelle classe, à quelle profession doit appartenir le personnage principal de la pièce ? — J'ai décidé et adopté une profession lourde, triviale, rude : le scieur de long. Ce qui m'y a presque forcé, c'est que j'ai une chanson dont l'air est horriblement mélancolique, et qui ferait, je crois, un magnifique effet au théâtre, si nous mettons sur la

scène le lieu ordinaire du travail, et surtout si, comme j'en ai une immense envie, je développe au troisième acte le tableau d'une goguette lyrique ou d'une lice chansonnière. Cette chanson est d'une rudesse singulière. Elle commence par :

Rien n'est aussi-z-aimable,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Rien n'est aussi-z-aimable,
Que le scieur de long.

Et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle est presque prophétique et peut devenir la Romance du saule de notre drame populacrier. Ce sieur de long si aimable finit par jeter sa femme à l'eau, et il dit en parlant à la Sirène (il y a pour moi une lacune avant cet endroit) :

Chante, Sirène, chante,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Chante, Sirène, chante,
T'as raison de chanter.

Car t'as la mer à boire,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Car t'as la mer à boire,
Et ma mie à manger !

Mon homme est rêveur, fainéant ; il a, ou il croit avoir, des aspirations supérieures à son monotone métier, et, comme tous les rêveurs fainéants, il s'enivre.

La femme doit être jolie, — un modèle de douceur, de patience et de bon sens.

Le tableau de la goguette a pour but de montrer les instincts lyriques du peuple, souvent comiques et maladroits. Autrefois, j'ai vu les goguettes. Il faudra que j'y retourne, ou plutôt nous irons ensemble. Il sera peut-être possible d'y prendre des échantillons de poésie tout faits. De plus, ce tableau nous fournit un délassement au milieu de ce cauchemar lamentable.

Je ne veux pas ici faire un scénario détaillé, puisque dans quelques jours j'en ferai un dans les règles, et celui-là, nous l'analyserons de façon à m'éviter quelques gaucheries. Je ne vous donne aujourd'hui que quelques notes.

Les deux premiers actes sont remplis par des scènes de misère, de chômage, de querelles de ménage, d'ivrognerie et de jalousie. Vous verrez tout à l'heure l'utilité de cet élément nouveau.

Le troisième acte, la goguette, où sa femme, de qui il vit séparé, inquiète de lui, vient le chercher. C'est là qu'il lui arrache un rendez-vous pour le lendemain soir, dimanche.

Le quatrième acte, le crime, — bien prémédité, bien préconçu. — Quant à l'exécution, je vous la raconterai avec soin.

Le cinquième acte (dans une autre ville), le dénouement, c'est-à-dire

la dénonciation du coupable par lui-même, sous la pression d'une obsession. — Comment trouvez-vous cela ? — Que de fois j'ai été frappé par des cas semblables, en lisant la *Gazette des Tribunaux*.

Vous voyez combien le drame est simple. Pas d'imbroglio, pas de surprises. Simplement le développement d'un vice et des résultats successifs d'une situation.

J'introduis deux personnages nouveaux :

Une sœur du scieur de long, créature aimant les rubans, les bijoux à vingt-cinq sols, les guinguettes et les bastringues, ne pouvant pas comprendre la vertu chrétienne de sa belle-sœur. C'est le type de la perversité précoce parisienne.

Un homme jeune, assez riche, d'une profession plus élevée, profondément épris de la femme de notre ouvrier, mais honnête et admirant sa vertu. Il parvient à glisser, de temps à autre, un peu d'argent dans le ménage.

Quant à elle, malgré sa puissante religion, sous la pression des souffrances que lui impose son mari, elle pense quelquefois un peu à cet homme, et ne peut pas s'empêcher de rêver à cette existence plus douce, plus riche, plus décente, qu'elle aurait pu mener avec lui. Mais elle se reproche cette pensée comme un crime, et lutte contre cette tendance. Je présume que voilà un élément dramatique. Vous avez déjà deviné que notre ouvrier saisira avec joie le prétexte de sa jalousie surexcitée, pour cacher à lui-même qu'il en veut surtout à sa femme de sa résignation, de sa douceur, de sa patience, de sa vertu. Et cependant il l'aime, mais la boisson et la misère ont déjà altéré son raisonnement. Remarquez, de plus, que le public des théâtres n'est pas familiarisé avec la très fine psychologie du crime, et qu'il eût été bien difficile de lui faire comprendre une atrocité sans prétexte.

En dehors de ces personnages, nous n'avons que des êtres accessoires : peut-être un ouvrier farceur et mauvais sujet, amant de la sœur, des filles, des habitués de barrières, de cabarets, d'estaminets, des matelots, des agents de police.

Voici la scène du crime. Remarquez bien qu'il est déjà prémédité. L'homme arrive le premier au rendez-vous. Le lieu a été choisi par lui. Dimanche soir. Route ou plaine obscure. Dans le lointain, bruits d'orchestres de bastringue. Paysage sinistre et mélancolique des environs de Paris. Scène d'amour, aussi triste que possible, entre cet homme et cette femme ; il veut se faire pardonner ; il veut qu'elle lui permette de vivre et de retourner près d'elle. Jamais il ne l'a trouvée si belle... Il s'attendrit de bonne foi. Il en redévient presque amoureux, il désire, il supplie. La pâleur, la maigreur la rendent plus intéressante, et sont presque des excitants. Il faut que le public devine de quoi il est question. Malgré que la pauvre femme sente aussi sa vieille affection remuée, elle se refuse à cette passion sauvage dans un pareil lieu. Ce refus irrite le mari qui attribue cette chasteté à l'existence d'une passion adultère ou à la défense d'un amant. « Il faut en finir ; cependant, je n'en aurai

jamais le courage, je ne peux pas faire cela moi-même. » Une idée de génie, pleine de lâcheté et de superstition, lui vient.

Il feint de se trouver très mal, ce qui n'est pas difficile, son émotion vraie aidant à la chose : « Tiens, là-bas, au bout de ce petit chemin, à gauche, tu trouveras un pommier ; va me chercher un fruit. » (Remarquez qu'il peut trouver un autre prétexte, — je jette celui-ci sur le papier en courant.)

La nuit est très noire, la lune s'est cachée. Sa femme s'enfonçant dans les ténèbres, il se lève de la pierre où il s'est assis : « A la grâce de Dieu ! Si elle échappe, tant mieux ; si elle y tombe, c'est Dieu qui la condamne ! »

Il lui a indiqué la route où elle doit trouver un puits, presque à ras de la terre.

On entend le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau, mais précédé d'un cri, et les cris continuent.

« Que faire ? On peut venir ; je puis passer, je passerai pour l'assassin. D'ailleurs, elle est condamnée... Ah ! il y a les pierres, — les pierres qui font le bord du puits ! »

Il disparaît en courant.

Scène vide.

A mesure que le bruit des pavés tombants se multiplie les cris diminuent. Ils cessent.

L'homme reparait : « Je suis libre ! Pauvre ange, elle a dû bien souffrir ! »

Tout ceci doit être entrecoupé par le bruit lointain de l'orchestre. A la fin de l'acte, des groupes d'ivrognes et de grisettes qui chantent, — entre autre la sœur, — reviennent par la route.

Voici en peu de mots l'explication du dénouement. Notre homme a fui. Nous sommes maintenant dans un port de mer. Il pense à s'engager comme matelot. Il boit effroyablement : estaminets, traverses de matelots, musicos. Cette idée : « Je suis libre, libre, libre ! » est devenue l'idée fixe, obsédante. « Je suis libre ! Je suis tranquille ! On ne saura jamais rien. » Et comme il boit toujours, et qu'il boit effroyablement depuis plusieurs mois, sa volonté diminue toujours, et l'idée fixe finit par se faire jour par quelques paroles prononcées à voix haute. Sitôt qu'il s'en aperçoit, il cherche à s'étourdir par la boisson, par la marche, par la course ; mais l'étrangeté de ses allures le fait remarquer. Un homme qui court a évidemment *fait quelque chose*. On l'arrête ; alors, — avec une volubilité, une ardeur, une emphase extraordinaire, avec une minutie extrême, — très vite, très vite, il raconte tout son crime. Puis, il tombe évanoui. Des agents de police le portent dans un fiacre.

C'est bien fin, n'est-ce pas, et bien subtil ? mais il faut absolument le faire comprendre. Avouez que c'est vraiment terrible. On peut faire reparaitre la petite sœur dans une de ces maisons de débauche et de ribotte, faites pour les matelots.

Je suis tout à vous.

Rapprochons de ce scénario de drame le poème :

LE VIN DE L'ASSASSIN

Ma femme est morte, je suis libre !
Je puis donc boire tout mon soûl.
Lorsque je rentrais sans un sou,
Ses cris me déchiraient la fibre.

Autant qu'un roi je suis heureux ;
L'air est pur, le ciel admirable...
Nous avions un été semblable
Lorsque je devins amoureux !

L'horrible soif qui me déchire
Aurait besoin pour m'assouvir
D'autant de vin qu'en peut tenir
Son tombeau ; — ce n'est pas peu dire.

Je l'ai jetée au fond d'un puits,
Et j'ai même poussé sur elle
Tous les pavés de la margelle.
— Je l'oublierai si je le puis !

Au nom des serments de tendresse,
Dont rien ne peut nous délier,
Et pour nous réconcilier
Comme au beau temps de notre ivresse.

J'implorai d'elle un rendez-vous,
Le soir, sur une route obscure.
Elle y vint ! — folle créature !
Nous sommes tous plus ou moins fous !

Elle était encore jolie,
Quoique bien fatiguée ! et moi,
Je l'aimai trop ! Voilà pourquoi
Je lui dis : « Sors de cette vie ! »

Nul ne peut me comprendre. Un seul
Parmi ces ivrognes stupides
Songea-t-il dans ses nuits morbides
A faire du vin un linceul ?

Cette crapule invulnérable,
Comme les machines de fer,
Jamais, ni l'été, ni l'hiver,
N'a connu l'amour véritable.

Avec ses noirs enchantements,
Son cortège infernal d'alarmes,
Ses fioles de poison, ses larmes,
Ses bruits de chaîne et d'ossements !

— Me voilà libre et solitaire !
Je serai ce soir ivre mort ;
Alors, sans peur et sans remords,
Je me coucherai sur la terre,

Et je dormirai comme un chien !
Le chariot aux lourdes roues,
Chargé de pierres et de boues,
Le wagon enragé peut bien

Ecraser ma tête coupable
Ou me couper par le milieu,
Je m'en moque comme de Dieu,
Du Diable ou de la Sainte Table ! (1)

Nous reconnaissons aisément, dans le scieur de long, l'ivrogne, la figure de Baudelaire. De la façon la plus symptomatique, il devient le mari de... sa mère, qui se fait donner de l'argent par un jeune homme de profession plus élevée (Aupick). N'insistons pas sur les analogies constatables entre les traits de caractère du mari et ceux de Baudelaire. Elles sautent aux yeux.

Ce qu'il y a de particulièrement caractéristique dans ce phantasme sadique qu'est le sujet du projet dramatique, c'est le crime et le scrupule du meurtrier à en faire retomber la responsabilité sur la Providence. Jeter la femme dans le puits signifie la jeter dans l'inconscient, c'est-à-dire la refouler. Si nous nous rappelons les mécanismes que nous avons longuement exposés dans les chapitres antérieurs, nous comprendrons que le crime peut devenir en même temps l'équivalent de l'inceste, la mort l'équivalent de l'orgasme. (On n'aura, d'ailleurs, aucune difficulté à reconnaître dans le puits un symbole de l'organe féminin.) C'est pour avoir commis ce crime que Baudelaire, meurtrier, se fait frapper et jeter en prison, qu'il s'expose dans le poème à se faire écraser par le train, à se faire châtrer. Remarquant en passant que la mère a le droit de remonter du puits, à condition de se trouver travestie en sœur de la femme, c'est-à-dire en prostituée, avec qui l'amour sexuel reste possible,

(1) *Les Fleurs du mal*, p. 279.

comme nous l'avons montré dans le chapitre relatif à l'impuissance sexuelle chez Baudelaire.

Ce thème de « L'Ivrogne », Baudelaire l'a repris dans son étude sur Edgar Poë et ses contes. Il a senti tout ce qu'il avait de commun avec ce frère spirituel et s'est passionnément attaché à lui dont la vie fut à tant de points de vue si semblable à la sienne. Le conte que Poë a intitulé « Le Chat noir », et que Baudelaire résume dans son travail, est particulièrement instructif à ce sujet, la symbolisation du thème étant des plus faciles à comprendre, — plus facile encore que celle de « L'Ivrogne ». Nous nous permettons de reproduire *in extenso* le résumé évocateur qu'en donne Baudelaire :

« Ma femme et moi, nous fûmes unis par une grande communauté de goûts, et par notre bienveillance pour les animaux ; nos parents nous avaient légué cette passion. Aussi notre maison ressemblait à une ménagerie ; nous avions chez nous des bêtes de toute espèce. » Leurs affaires se dérangent. Au lieu d'agir, l'homme s'enferme dans la rêverie noire de la taverne. Le beau chat noir, l'aimable Pluton, qui se montrait jadis si prévenant quand le maître rentrait, a pour lui moins d'égards et de caresses ; on dirait même qu'il le fuit et qu'il flaire les dangers de l'eau-de-vie et du genièvre. L'homme est offensé. Sa tristesse, son humeur taciturne et solitaire augmentent avec l'habitude du poison. Que la vie sombre de la taverne, que les heures silencieuses de l'ivresse morne sont bien décrites ! Et pourtant, c'est rapide et bref. Le reproche muet du chat l'irrite de plus en plus. Un soir, pour je ne sais quel motif, il saisit la bête, tire son canif et lui extirpe un œil. L'animal borgne et sanglant le fuira désormais, et sa haine s'en accroîtra. Enfin, il le pend et l'étrangle. Ce passage mérite d'être cité :

« Cependant le chat guérit lentement. L'orbite de l'œil perdu présentait, il est vrai, un spectacle effrayant ; toutefois, il ne paraissait plus souffrir. Il parcourait la maison, comme à l'ordinaire, mais, ainsi que cela devait être, il se sauvait, dans une terreur extrême, à mon approche. Il me restait assez de cœur pour que je m'affligeasse d'abord de cette aversion évidente d'une créature qui m'avait tant aimé. Ce sentiment céda bientôt à l'irritation ; et puis vint, pour me conduire à une chute finale et irrévocable, l'esprit de *perversité*. De cette force, la philosophie ne tient aucun compte. Cependant, aussi fermement que je crois à l'existence de mon âme, je crois que la perversité est une des impulsions primitives du cœur humain, l'une des facultés ou sentiments primaires, indivisibles, qui constituent le caractère de l'homme. Qui n'a pas cent fois commis une action folle ou vile, par la seule raison qu'il savait devoir s'en abstenir ? N'avons-nous pas une inclination perpétuelle en dépit de notre jugement, à violer ce qui est la loi, seulement parce que nous savons que c'est la loi ? Cet esprit de perversité, dis-je, causa ma dernière chute. Ce fut ce désir insondable que l'âme éprouve de s'affliger elle-même, de violenter sa propre nature, de faire mal pour le seul

amour du mal, qui me poussa à continuer, et enfin à consommer la torture que j'avais infligée à cette innocente bête. Un matin, de sang-froid, j'attachai une corde à son cou, et je le pendis à une branche d'arbre. Je le pendis en versant d'abondantes larmes, et, le cœur plein du remords le plus amer ; je le pendis, parce que je savais qu'il m'avait aimé et parce que je sentais qu'il ne m'avait donné aucun sujet de colère ; je le pendis, parce que je savais qu'en faisant ainsi je commettais un crime, un péché mortel qui mettait en péril mon âme immortelle, au point de la placer, si une telle chose était possible, hors de la sphère de la miséricorde infinie du Dieu très miséricordieux et très terrible. »

» Un incendie achève de ruiner les deux époux, qui se réfugient dans un pauvre quartier. L'homme boit toujours. Sa maladie fait d'effroyables progrès, car quelle maladie est comparable à l'alcool ? Un soir, il aperçoit sur un des tonneaux du cabaret un fort beau chat noir, exactement semblable au sien. L'animal se laisse approcher et lui rend ses caresses. Il l'emporte pour consoler sa femme. Le lendemain, on découvre que le chat est borgne, et du même œil. Cette fois-ci, c'est l'amitié de l'animal qui l'exaspérera lentement ; sa fatigante obséquiosité lui fait l'effet d'une vengeance, d'une ironie, d'un remords incarné dans une bête mystérieuse. Il est évident que la tête du malheureux est troublée. Un soir, comme il descendait à la cave avec sa femme, pour une besogne de ménage, le fidèle chat qui les accompagne s'embarrasse dans ses jambes en le frôlant. Furieux, il veut s'élancer sur lui ; sa femme se jette au-devant ; il l'étend d'un coup de hache. Comment fait-on disparaître un cadavre ? telle est sa première pensée. La femme est mise dans le mur, convenablement récrépi et bouché avec du mortier sali habilement. Le chat a fui. « Il a compris ma colère et a jugé qu'il était prudent de s'esquiver. » Notre homme dort du sommeil des justes, et, le matin, au soleil levant, sa joie et son allègement sont immenses de ne pas sentir son réveil assassiné par les caresses odieuses de la bête. Cependant, la justice a fait plusieurs perquisitions chez lui, et les magistrats découragés vont se retirer, quand, tout d'un coup : « Vous oubliez la cave, Messieurs », dit-il. On visite la cave, et, comme ils remontent les marches sans avoir trouvé aucun indice accusateur, « ... voilà que, pris d'une idée diabolique et d'une exaltation d'orgueil inouï, je m'écriai : Beau mur ! Belle construction, en vérité ! On ne fait plus de caves pareilles ! Et, ce disant, je frappai le mur de ma canne à l'endroit même où la victime était cachée. » Un cri profond, lointain, plaintif, se fait entendre ; l'homme s'évanouit ; la justice s'arrête, abat le mur, le cadavre tombe en avant, et un chat effrayant, moitié poil, moitié plâtre, s'élance avec son œil unique, sanglant et fou » (1).

Nous savons ce que symbolise en bon français le chat. Pour ceux qui ont des doutes à ce sujet, il suffit de se rendre compte que, dans l'histoire de Poë, la femme finit bel et bien par être substituée

(1) Voir *Œuvres posthumes*.

au chat. Le couteau enfoncé dans l'œil du chat signifie par conséquent exactement ce que signifient pour « L'Ivrogne » les pierres jetées dans le puits. Le geste équivaut à un acte sexuel ayant un caractère horrible, criminel, sacrilège, c'est-à-dire à l'inceste.

C'est par le moyen de ce crime symbolique que l'artiste réalise la culpabilité, comme s'il avait réellement commis le crime, lui, qui, probablement, n'a pas pu le vivre autrement qu'en rêve. C'est pour garder l'illusion de l'avoir commis qu'il accepte dans la maladie la punition, la prison, la mort. Et c'est surtout pour s'empêcher de commettre quoi que se soit de semblable dans la vie normale, dans la réalité où il pourrait substituer à la mère une femme, qu'il a besoin de la prison, de la barrière, du garde-fou, son crime étant tout imaginaire, sa virilité devant être châtiée.

C'est par ce côté que le cas de Baudelaire, et peut-être celui de Poe, entrent en analogie avec celui de certains vampires qui vont jusqu'à commettre des crimes réels, graves, pour se dénoncer ensuite à la police, ainsi que le fameux vampire de Dusseldorf avait l'habitude de le faire. Il y a évidemment une différence énorme entre la symptomatologie du cas de Baudelaire et celle d'un vampire, criminel réel, comme celui dont nous venons de parler. Mais le problème affectif peut, dans les deux cas, être exactement le même. Baudelaire, pour commettre, pour réaliser ses crimes, disposait du vaste champ de son imagination, voire même de sa poésie. C'est ce qui lui a probablement permis de se contenter dans la réalité de ces petits délits que nous avons eu l'occasion de signaler au cours de notre travail. Mais que serait-il devenu sans cette soupape de sûreté ? En ce qui concerne le vampire de Dusseldorf, il est permis de penser qu'il s'est agi probablement d'un homme inhibé dans son activité psychique normale, son manque de culture lui permettant peu de contact psychique avec l'entourage. Peut-être attaché à un homme ou à une femme qui l'exploite, comme c'était le cas pour le vampire de Hannover (1), exploité par Grans (et, pour Baudelaire, exploité par Jeanne Duval), un homme qui le torture même, torture dont le vampire a besoin pour liquider tout le poids de cul-

(1) Nous rappelons ici le cas de *Fritz Haarmann*, le boucher de Hanovre qui, à l'instigation de son ami *Hans Grans*, auquel il était rivé comme une victime impuissante, tuait du mois de septembre 1918 au mois d'octobre 1923 plus de 30 jeunes gens. Trahi par un individu qu'il fréquentait, Haarmann fut arrêté. Deux jours après, Grans l'était à son tour. Tous les deux furent condamnés à mort. Haarmann fut exécuté le 15 avril 1925.

pabilité qu'il porte en lui et pour acheter le droit de commettre de nouveaux crimes.

Ainsi Baudelaire a trouvé sa vocation de prêtre du noir, de Satan. Mais il suffit de rétablir cette inversion en traduisant noir par blanc, enfer par ciel, Satan par Dieu, charogne par vierge, et le prêtre de la messe noire, de la débauche, se transformera devant nous en Baudelaire archevêque, en Mgr Brummel, comme l'appelaient ses amis. Quant au rôle de Jeanne Duval, nous sommes maintenant mieux armés pour le comprendre. Elle est le symbole même de la barrière. Baudelaire aime en elle le contraire de ce qu'elle est. Il l'a précisément choisie pour s'empêcher de ne jamais aimer ce qu'il adore et pour justifier le refus de sa sexualité normale. Ses Maximes consolantes sur l'amour sont, sous ce rapport, particulièrement caractéristiques.

Jeanne Duval, c'est aussi le couvercle du tombeau de Baudelaire. Elle est la voûte nocturne, le sein contre lequel il se brise, la justification du crime et de l'inceste. C'est à travers elle, l'« étrangère », qu'il rêve à ce qu'il y a de plus près de sa chair, à sa mère dont il recherche l'âme et le corps dans le contraire de ce que Jeanne a été pour lui. Lisons encore à ce propos :

LE MAUVAIS MOINE

Les cloîtres anciens sur les grandes murailles
Étalaient en tableaux la sainte Vérité,
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.
O moine fainéant ! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ? (1)

(1) *Les Fleurs du Mal*, p. 116.

Ce qui précède nous fait maintenant comprendre pourquoi, après la mort du général Aupick, il était impossible à Baudelaire d'aller habiter à Honfleur avec sa mère, et cela malgré toutes ses bonnes résolutions prises à ce sujet. C'est que, Aupick décédé, la barrière ne continuait pas moins d'exister, comme probablement elle avait existé déjà avant lui. Nous pouvons également comprendre maintenant la description qu'Asselineau donne de Baudelaire demandant à coucher chez ses amis. La voici :

Il eut longtemps l'habitude d'aller demander l'hospitalité à ses amis, pour une nuit, un jour, deux, plus ou moins. Cela tenait à deux causes : d'abord l'horreur de son domicile, souvent insuffisant et incommode, les désagréments qu'il avait parfois dans son intérieur, quand il était partagé, les vexations de créanciers, etc., et puis le besoin incessant de conversation. Que de fois je l'ai vu arriver chez moi vers les 4 ou 5 heures, d'un air affairé : « Mon cher, je viens vous demander un service qui va bien vous ennuyer, car je sais que vous n'aimez pas cela. Mais il le faut absolument. J'ai promis de livrer demain à midi une feuille d'impression à *La Revue de Paris*. Vous comprenez que ce n'est pas cela qui m'embarrasse. Vous connaissez mon horrible rapidité de travail — (il travaillait au contraire très lentement, comme tous les hommes soigneux) — une feuille à écrire en seize heures ! ce n'est rien pour moi ! mais à cause de tracas, d'ennuis, il m'est impossible de travailler chez moi. Il faut donc absolument que vous m'accordiez l'hospitalité jusqu'à demain midi. Je ne vous dérangerai pas. Je ne ferai pas de bruit. Vous me mettez où vous voudrez. Je serai sage comme un petit enfant... — Mais, c'est très bien, mon ami, cela tombe d'ailleurs à merveille. Je suis obligé de sortir, et ne rentrerai que pour me coucher. Vous serez donc complètement chez vous. — Oh ! quand vous rentrerez, la besogne sera bien avancée... Voyons, il est cinq heures. Vais-je d'abord aller dîner, ou bien ne dînerai-je que quand tout sera fini ? — Cela vous regarde, je vais toujours vous faire un lit. — Oh ! un lit !... après cela, cui ! Je dormirai bien une ou deux heures cette nuit pour me reposer. » Je rentrais vers minuit, m'attendant (les premières fois s'entend) à trouver mon Baudelaire en plein travail : « Monsieur ne prend pas sa clé ? » me disait le portier... « Est-ce que ce monsieur de tantôt ne l'a pas prise ? — Mais, monsieur, il n'est pas revenu. » Je trouvais, en effet, la chambre déserte, sur ma table le petit paquet déposé par Baudelaire, le dictionnaire anglais, le volume de Poe, le rouleau de papier et les plumes neuves achetées chez l'épicier. Je me mettais au lit. Vers une heure on sonnait. C'était Baudelaire. « Sacré saint-ciboire ! disait-il, les dents serrées, en se frottant les mains. — Qu'y a-t-il ? — Il y a, il y a, parbleu, que je suis allé dîner, comme je vous l'avais dit. Seulement, pour me ménager un peu d'exercice en sortant de table, j'ai eu l'idée d'aller jusqu'au boulevard ; et là j'ai rencontré ce S..., cet indiscret, ce bavard,

ce désœuvré, qui m'a fait bavarder jusqu'à minuit. Il a fallu aller prendre de la bière. Est-ce que je sais ? Mais enfin c'est égal, je pensais à mon affaire à travers les bavardages de S..., et tout est écrit dans ma tête. Il ne me faut plus que le temps matériel de me le dicter. (Il regardait la pendule.) Une heure !... j'ai onze heures devant moi ! à quatre pages par heure, quatre heures suffiraient. J'ai trois fois plus de temps qu'il ne m'en faut ! Ah ! vous m'avez fait faire un lit. Il ne servira guère..., pourtant, si j'essayais de dormir une heure ou deux pour me reposer du bruit de la platine de S... ? — Prenez garde ! — Ah ! bon, vous croyez donc que je suis un voluptueux comme vous ? Vous ne savez donc pas que je suis capable de m'éveiller quand il me plaît, au bout d'une demi-heure, si je veux ? Oui, c'est cela, je vais m'étendre d'abord une petite heure, afin d'être mieux disposé, et je finirai ma nuit sur quatre heures du matin. — Alors, bonsoir. » En m'éveillant le lendemain, vers huit heures, j'apercevais moi. Baudelaire roulé dans les couvertures et le nez dans la ruelle. « Je vous vois, me disait-il au bout d'un moment, de sa voix claire, je vous vois. Je suis réveillé depuis longtemps. » Sur la table, le papier n'était pas déroulé, les livres n'étaient pas ouverts. « Eh bien, disais-je, et cette feuille d'impression ? et ce travail à fond de train ? — Farceur ! toujours vos farces ! — Mais enfin, vous n'avez écrit une ligne. — Eh bien, quoi ! j'ai cédé à la paresse. — Mais que dira-t-on à la Revue ? — Je m'expliquerai. — Après tout, il n'est que huit heures, ça vous fait vos quatre heures, vous avez encore le temps. — Hum ! farceur, éternellement farceur ! » Bien entendu, Baudelaire n'allait seulement pas à la Revue. Il déjeunait avec moi, et nous causions pendant toute l'après-midi. Cette scène s'est renouvelée bien des fois (1), toujours avec la prétention de tout tuer, d'abattre page sur page et de donner aux autres des leçons de travail par son exemple, et jamais sans plus de succès. Il allait ainsi percher chez Nadar, chez Lespès, chez Dupont. Il coucha, une fois, six semaines de suite, sur le canapé d'un ami, cité Trévise.

Nous pouvons surtout nous demander si les interminables discussions dans lesquelles il se trouvait engagé avec ses amis, et qui souvent étaient sa principale occupation, n'étaient pas dues au besoin de transposer la lutte des « deux ennemis » sur un autre plan que celui des coups directs, mais un plan où les coups reçus au cours d'une discussion pourraient tout de même remplacer ceux de Mlle Lamercier ou ceux de la foule devant laquelle « le cœur mis à nu » de Baudelaire, comme celui de Jean-Jacques, laissent couler leur sang. *Ecce homo.*

(1) Témoin notamment les lettres où les directeurs de revues reprochent son inexactitude à leur collaborateur.

XI

Remarques sur la création artistique

Les réflexions suivantes n'ont pas la prétention d'apporter de nouvelles lumières sur le cas de Baudelaire. Elles ne sont que le résultat des considérations que nous a inspirées le problème des rapports entre le conflit psychique de Baudelaire et sa sensibilité d'artiste. Elles ne sont souvent que de simples suppositions sans précision possible, au moins à l'heure actuelle, et dont l'unique but serait de faciliter la délimitation de certains aspects d'un problème psychologique complexe : celui de la création artistique en général.

Nous avons vu comment, en vertu des effets de la « barrière » inhibitrice, Baudelaire s'est trouvé arrêté sur le chemin des réalisations pratiques qu'exige la vie. C'est ainsi qu'il est devenu le prisonnier du noir, de Jeanne Duval, des usuriers, du ridicule, de la misère. Nous savons que cette vie lamentable ne provenait pas d'une indifférence de la part de Baudelaire vis-à-vis du beau et du bonheur. Nous avons montré qu'il est permis de supposer que toute possession de ce beau et de ce bonheur était, pour lui, frappée d'interdiction. Tout au plus pouvait-il le contempler de loin comme cela ressortit nettement de certaines de ses relations amoureuses ainsi que de l'analyse du rêve de la maison de prostitution où, au lieu de devenir acteur, Baudelaire fut surtout spectateur. C'est-à-dire : il reste timidement en dehors du jeu, et se contente, en regardant « le monstre », de jouir uniquement de la vue.

Nous savons comment l'expérience psychanalytique nous conduit à nous demander si cette tendance à faire le voyeur, à se réaliser seulement de cette façon, en respectant « la barrière », ne serait pas le résultat de certains conflits de la première enfance de Baudelaire. Conflits en rapport avec les premières révélations d'ordre sexuel qui se seraient faites par l'intermédiaire de la vue. (Observation du coït, par exemple.)

Nous avons, en effet, souvent l'occasion d'observer que certaines névroses consécutives aux conflits infantiles d'un sujet se traduisent par l'obligation pour ce dernier de se substituer à l'organe sexuel, d'autres d'un usage non sexuel dans la normale, mais susceptible d'être secondairement érotisé. Le tube digestif devient ainsi fréquemment un substitut de l'organe sexuel normal (l'anūs, par exemple, chez les pédérastes). L'œil à son tour est aussi susceptible d'être mis au service de la sexualité et de subir de ce fait un entraînement spécial susceptible de faire de lui un organe quasi central qui aurait le pas sur tous les autres. Il est facile de démontrer que ce fait est d'une grande importance pour l'économie de l'énergie psychique d'un enfant. Voir, signifie en effet s'identifier par la vue avec tout ce qu'on voit, à distance, sans avoir besoin de se déplacer en secret, sans être obligé d'attirer sur soi l'attention de l'entourage. La vue permet, par l'identification instantanée, de réaliser à la fois un mode de connaissance immédiate et précise. Le plaisir de voir devient ensuite celui de comprendre, de mesurer, de critiquer, mais toujours avec le besoin de rester objectif, c'est-à-dire en dehors du jeu, à distance, pour ne rien « perdre de vue » (1). Ce plaisir, qui se confond avec celui de la logique pure, sombre dans la mêlée de la bataille qu'est la vie et l'amour, — et c'est la raison pour laquelle les amoureux de la vue craignent de perdre leur objectivité en se laissant entraîner, considérant l'amour comme sale et déshonorant, en comparaison avec tout ce que la vue leur permet de réaliser de subtil, de fin, de supérieur. Voir, pour eux, signifie planer comme des aigles en toute sécurité, au-dessus de tout et de réaliser une sorte de toute-puissance par l'identification à la fois avec l'homme et la femme (2). Mais revenons à Baudelaire. En ce qui le concerne, nous croyons que l'œil chez lui a fini par jouer le rôle d'un véritable organe sexuel lui permettant — à condition de savoir faire le spectateur et de s'en contenter — de réaliser les émotions les plus extraordinaires en participant à la fois à celles de l'homme et celles de la femme, à l'acte sexuel auquel il aurait assisté dans son enfance, comme nous avons tout lieu de le supposer. Et la constatation de ces faits nous a conduit à nous demander si la vie de

(1) Voir J. FROIS-WITTMANN : « Considérations Psychanalytiques sur l'Art moderne », *Revue Française de Psychanalyse*, II, 3.

(2) Il s'agit d'une régression de la libido vers un stade oral et anal de l'organisation affective, stade parcouru par tous les sujets au cours de leur évolution.

Baudelaire ne s'expliquerait pas en partie par la nécessité de reproduire sans cesse des situations affectives analogues à celle à laquelle sa sexualité se serait fixée dans son enfance.

Cette situation mériterait d'être étudiée de plus près, si nous voulions pleinement nous rendre compte de toutes les conséquences qu'elle peut avoir pour la vie affective et la formation de caractère d'un individu. Voici comment elle se présente à nous, d'après ce que l'investigation psychanalytique de certaines névroses et l'observation directe chez l'enfant nous ont permis de comprendre.

L'enfant chétif, faible et impuissant est dans son berceau. Sa sensibilité extraordinairement en éveil pour s'assimiler les choses du monde extérieur, ne peut pas ne pas être profondément troublée par tout ce qui concerne la vie des proches auxquels il est attaché ; car dans l'inconscient du petit être se trouve en puissance tout ce qui caractérise la sensibilité de la personnalité adulte. Un enfant qui ainsi assiste à l'acte sexuel de ses parents, par exemple, est exposé — l'expérience psychanalytique le démontre quotidiennement — aux plus grands bouleversements affectifs, aux réactions les plus dangereuses. Son psychisme délicat n'est pas armé pour subir des émotions pareilles et pour les liquider normalement. Dans cette situation, l'enfant réagit d'une façon fort complexe qu'il nous est impossible d'exposer ici. En somme, il se trouve dans la situation du troisième en amour, avec tout ce qu'il comporte de jalousie, de révolte, de haine et de dissimulation quand on est faible. S'adaptant au mal progressivement, l'enfant peut s'en accommoder et réagit contre l'impuissance et la misère de son état en apprenant à jouir par la vue. C'est ainsi que des êtres peuvent développer la faculté de contempler avec plaisir le bonheur d'autrui, privés de toute possibilité de le réaliser autrement que par la vue.

Car de nombreux échecs douloureux, dans l'ordre des réalisations plus actives, leur ont appris que tout acte autre que celui de regarder leur est interdit. Les tentatives de réalisations actives se traduisent chez le petit garçon non seulement par des cris de rage et une humeur irascible de petit despote, mais surtout par des manifestations telles qu'énurésie, malpropreté, entêtement, méchanceté, etc... Ceci attire les plus grands déboires, tout en ayant l'avantage incontestable de concentrer sur l'enfant l'attention de ceux qu'il aime. Mais l'issue de cette lutte inégale n'est pas douteuse. Un

enfant obligé de combattre seul sa misère morale sans possibilité de faire appel à l'aide des personnes qui sont responsables de lui, et qui ont parfois causé son malheur, dans l'incapacité d'expliquer ce qui se passe et d'obtenir qu'on lui fasse justice, cet enfant choisira pour se calmer et échapper à l'angoisse de la castration la seule issue sans déboire possible : celle qui consiste à se barrer le chemin vers toutes les autres activités que celle de voir. Même si, par la suite, ceci le conduit à rester indéfiniment réduit à cette seule possibilité, fixé à ces conditions de son enfance, habitué à ne compter que sur lui, avec dans son cœur le mépris des grandes personnes incompréhensives, et dans son esprit la nécessité de rester solitaire, hautain, incompris, méfiant, dissimulé. Ce sont ces êtres qui développent alors ce goût funeste de l'absolu, duquel nous avons déjà parlé, et qui, se réfugiant dans le domaine de la pure imagination, perdent l'usage de leur cœur. Ainsi, la fameuse « barrière » se constitue, celle qui eut pour grand effet de priver Baudelaire de tout contact normal et direct avec la vie, lui laissant pour seule possibilité, celle de substituer, par l'intermédiaire de la vue, au monde extérieur l'image, à la pensée le symbole, à l'action le rêve, et d'en tirer le meilleur parti possible pour se réaliser en dépit de toutes les entraves.

C'est la façon dont Baudelaire est arrivé à vaincre ces difficultés, de crier en dépit des obstacles tout son amour, toute sa haine, à lutter jusqu'au dernier souffle contre son mal, — le fantôme de sa prison — c'est tout cela que représente pour nous son art au service duquel il a mis une intelligence si subtile, une puissance d'évocation si peu commune, et surtout cet héroïsme des crucifiés avec lequel il a lutté pour briser non seulement les barrières de sa propre pensée, mais aussi les barrières de la pensée de son époque, de la mentalité collective.

Car, dans les conditions sociales dans lesquelles nous vivons, la lutte contre la barrière individuelle comme celle de Baudelaire conduit souvent à la lutte contre la barrière qui emprisonne la pensée collective, la nation : exemple, le procès de Baudelaire au sujet des *Fleurs du Mal*. Cette lutte contre la censure publique même aujourd'hui n'est pas encore terminée. Cette guerre victorieuse contre la censure, censure qui se trouve dans notre esprit tout aussi bien que dans celui de tout individu, faisant partie de la collectivité, représente un progrès pour chacun d'entre nous. C'est

elle qui fait du penseur ou du savant un héros, au même titre que du soldat luttant contre les lignes de l'ennemi, qui menace notre existence. Souvent la lutte dans le domaine des idées, en raison des épreuves morales qu'il faut savoir affronter, de la solitude et du mépris dont il faut pouvoir s'accommoder, est pour beaucoup d'entre nous plus dure peut-être que celle des tranchées. Nous savons dans quelle estime notre civilisation tient les héros de la pensée qu'on appelle des génies. Ceci permet peut-être d'apprécier les services qu'ils ont pu rendre à l'humanité, en luttant contre la folie individuelle d'abord, dont ils sont souvent la proie, la folie collective ensuite, après avoir décuplé leur force par leurs épreuves. On ne saurait poser le problème d'une façon satisfaisante si l'on ne tient pas compte de ce que toute notre civilisation est le résultat d'une lutte contre les croyances et la pensée primitive de nos ancêtres. Croyances qui sont des barrières souvent au même titre que la névrose ou la folie et desquelles nous sommes loin d'être libérés, même de nos jours. Car elles subsistent encore sous diverses formes de croyances religieuses et de préjugés sociaux. A l'instar de l'humanité, chacun de nous est engagé, au cours de son évolution, dans une lutte analogue par certains aspects à celle de Baudelaire, il est vrai avec des différences de degré. C'est pourquoi nous sommes susceptibles de prendre une part affective si importante à la vie douloureuse de Baudelaire, à l'issue de cette guerre qui est aussi la nôtre, l'assaut contre la barrière, des névroses collectives, des préjugés sociaux d'abord, puis finalement celle de la mort. Car c'est la mort qui permet à la matière engloutissante à laquelle notre génie a su imposer notre existence de prendre sa revanche. Et, malgré toutes nos victoires permettant à la science de reculer la barrière de la mort, d'avance nous savons qu'un jour nous serons vaincus dans cette lutte qui, ainsi définie, n'est pas autre chose que celle de notre individualité contre la matière, la mort. Mais n'avons-nous pas, pour réparer ce dernier échec, la possibilité d'arracher notre part d'immortalité à la nature, ceci par notre progéniture d'une part, par les créations de l'esprit d'autre part (1).

Le problème de la création artistique en général, qu'il s'agisse de Baudelaire ou d'un autre, ne serait-il pas celui de la manière dont cette immortalisation aurait été mise en œuvre dans le do-

(1) Voir O. RANK : « Der Künstler », *Int. Psych. Verlag*.

maine de la pensée, indépendamment de la sexualité normale, de ses voies et de ses lois ? Cette création serait en plus une protestation suprême contre les conditions biologiques dont nous sommes les esclaves, et qui ne nous permettent de nous perpétuer qu'à la condition d'accepter l'acte sexuel normal et de nous plier à l'existence du conjoint. Elle serait surtout l'effort surhumain d'une personnalité enchaînée par l'impuissance de transmettre sa substance vitale à un enfant conçu par les organes sexuels normaux (1). Cette aptitude à la création artistique pourrait donc, dans beaucoup de cas, être la conséquence d'une fixation de la libido d'un sujet à une situation infantile comme celle qui nous paraît avoir décidé de l'orientation de l'évolution de Baudelaire. Le sujet se trouverait plus ou moins dans l'incapacité de réaliser pleinement son immortalité par la voie sexuelle et réparerait victorieusement cette défaite par la création de l'esprit en ouvrant à l'instinct créateur des voies inconnues jusqu'alors.

Ainsi se constituerait cette sensibilité aiguë qui, gardant le souvenir des extases surhumaines d'un enfant initié à l'acte de création des dieux, considérerait désormais avec mépris tout ce qui ne correspond pas à cet idéal ; sensibilité lancée vers l'au-delà des grandes aspirations, avec l'obligation ou de se dépasser et de dépasser son temps coûte que coûte, ou d'échouer dans cette entreprise que représente pour un homme la conquête de l'immortalité.

Ce n'est que de cette façon que ces êtres arrivent à trouver une compensation pour toutes les réalisations normales, tout le bonheur qu'ils ont dû se refuser dans la vie. Et ceci leur permet de renoncer au bonheur des autres, de le mépriser même. Pour eux, être heureux signifie être vaincu par le bonheur et l'anéantissement. Car l'acceptation du bonheur tient un peu de l'acceptation de la mort, avec tout ce qu'elle a de dégradant pour celui qui ne peut pas finir. Pour pouvoir être heureux il faut pouvoir ne pas en vouloir à son bonheur, et surtout pouvoir supporter qu'il nous dépasse sans qu'on ne puisse jamais espérer être son maître. Aussi paradoxal que cela paraisse le bonheur serait ainsi surtout vécu par ceux qui peuvent le laisser mourir sans remords, sans se sentir coupable. Pour Baudelaire, c'était probablement une sorte de lâcheté que

(1) Voir l'intéressant travail de M. Grasset sur la psychologie de l'immortalité.

d'être heureux seulement au prix de ne plus savoir ce que c'est que le bonheur, de ne pas en être le seul artisan et de dépendre d'autrui. Qu'on se représente ce que cela signifie pour celui qui ne peut être redevable de ses trésors qu'à lui-même. Il s'évertuera à trouver des définitions du bonheur et croira l'atteindre quand il pourra demander à sa science, à sa raison de lui dire ce que c'est. Et il en sera ainsi de toutes ses créations : il entrera en rivalité avec la nature même à laquelle il ne pardonnera d'exister qu'à la condition qu'elle veuille bien se prêter à la production des émotions imaginaires substituées par l'artiste aux émotions vraies, lesquelles devraient céder le pas aux paradis artificiels. Plusieurs auteurs ont insisté sur cette tendance fondamentale de l'artiste créateur à substituer aux déceptions, aux échecs que la vie pratique impose durement à sa sensibilité exigeante et susceptible, les délices le plus souvent fort amères de la vie imaginative, du Moi superbement dédaigneux des trivialités de l'instinct. Nous pensons que cette « culture narcissique » par l'art, dont *Hesnard* a donné de beaux exemples, est très fréquemment actionné par un besoin de soulager une culpabilité inconsciente : ainsi l'artiste échappe à l'angoisse par l'honneur de souffrir. Nous pouvons donc nous demander si ce ne sont pas des conditions affectives souvent semblables à celles de la vie de Baudelaire qui font que, chez la plupart des créateurs d'œuvres d'art, l'axe de l'univers passe par leurs cerveaux, les drames de la vie devant être vécus dans l'imagination, la nature, la femme et l'enfant n'étant alors que des modèles inertes qui s'animent seulement grâce au souffle créateur de l'artiste. Inutile d'insister sur le fait universellement connu que bien des hommes de génie ont été inhibés, c'est-à-dire peu pratiques, névrosés, voire même inaptes à une vie normale. Depuis Lombroso on a souvent discuté les relations existant entre le génie et la folie. Et, pour ne parler que du génie littéraire, n'a-t-on pas souvent constaté qu'il ne semble guère compatible avec une vie bourgeoise bien ordonnée de bon mari, de bon père de famille ?

Est-ce pour cela que le thème de la femme jetée au puits revient si souvent dans la littérature, qu'il s'agisse d'Ophélie dans *Hamlet*, de Gretchen dans *Faust*, de Nastasia Félépowna dans *L'Idiot*, ou de Brunehild dans *Siegfried* ? Au fond, il s'agit toujours de la même fantaisie qui fait de Méphisto — Hagen — un symbole paternel au même titre que des agents de police dans « Le Chat noir » de Poe.

Et ce thème ne serait-il pas toujours l'expression d'un conflit infantile qui aurait conduit le poète à être surtout « le voyeur » de ce qui se passe sur la scène de son imagination ? Ne marquerait-il pas le point où la production littéraire présenterait uniquement un aspect d'un conflit névrotique analogue à celui que nous avons étudié chez Baudelaire ? Ceci nous permettrait de nous demander si certaines formes de névroses — loin d'être un danger pour l'humanité, — au contraire, ne l'enrichiraient pas au point d'être considérées par elle comme un privilège lui permettant de lancer le défi suprême de l'esprit immortel à toute barrière, à toute mort qui nous menace de disparition.

XII

La névrose de Baudelaire

Armé de l'expérience psychanalytique et de ce que nous savons maintenant de la vie de Baudelaire nous pourrions essayer de reconstituer les divers aspects de sa névrose. Elle ne correspond pas aux types classiques décrits par la psychiatrie, dont les moyens d'investigation sont d'ailleurs trop primitifs pour lui permettre de saisir dans toutes leurs nuances les détails qu'il faut connaître pour comprendre vraiment une psycho-névrose. Mais la psychanalyse nous a familiarisés avec certains types de névroses parmi lesquelles nous pouvons ranger le cas de Baudelaire. Elles ne sont pas dominées par une symptomatologie psychique classique, par l'angoisse, l'obsession, etc... Ces derniers symptômes s'y manifestent également, mais restent au second plan lorsqu'on les compare à une foule de réactions d'un caractère asocial, telles que : le besoin de choquer, de se faire punir, de mentir, de voler, etc... Réactions que la psychiatrie a jusqu'à présent plutôt rangées dans la catégorie des symptômes de la constitution perverse. Nous savons, — et le cas de Baudelaire en est un exemple, — que ces réactions, dont le but est de satisfaire le besoin de punition, peuvent se traduire d'une autre façon encore : à la souffrance morale des réactions asociales — souvent elle-même substituée à une obsession à laquelle on a donné un sens — peut se substituer la souffrance d'une maladie susceptible de représenter une déchéance, soit aux yeux du malade lui-même, soit aux yeux du public. Nous prétendons que la syphilis a joué ce rôle chez Baudelaire, et que si, par miracle, on avait pu le guérir, comme cela eût été possible aujourd'hui, il aurait tout fait pour se réinfecter, ainsi que nous l'observons souvent chez les malades du même type.

Ce qui, par conséquent, domine le tableau clinique de ces névroses c'est la souffrance morale et physique qui ne serait pas comme l'on

avait pris l'habitude de croire, une fatalité, mais qui, du point de vue psychanalytique, se présenterait comme étant la conséquence d'un trouble psychique plus profond ayant abouti à la création de la souffrance. On a donné à ces névroses le nom de névroses masochistes. Ce nom, lui aussi, nous paraît encore provisoire parce qu'il s'applique à une foule de réactions d'un aspect clinique trop disparate, mais en relation directe avec le trouble psychique fondamental.

Dans le chapitre consacré à l'auto-punition, nous sommes entrés dans le détail de cette question fort complexe en montrant comment les symptômes les plus dissemblables peuvent parfois se substituer les uns aux autres et créer des états très compliqués de par leur symptomatologie tant psychique qu'organique. La symptomatologie de la névrose baudelairienne a varié elle aussi au cours de son évolution. Baudelaire, dans son jeune âge, se plaignait surtout de l'ennui et de l'absence d'un ami de cœur tel que sa mère, puis d'une indolence au travail que nous avons appelée inhibition auto-punitive. A ces symptômes dont nous avons longuement parlé, nous croyons pouvoir ajouter les suivants : Désordonné, retards perpétuels pour se diminuer et se faire blâmer ou punir, masturbation, mythomanie, maniérisme et de la parole et du comportement, ce dernier symptôme étant devenu plus tard le dandysme. N'oublions pas les difficultés du jeune Baudelaire avec Aupick, auquel, après avoir quitté la maison paternelle, il substitue Jeanne Duval, Ancelle et les créanciers. Au lieu de se faire harceler par son beau-père, il devient la proie de difficultés d'argent qui le chassent de son logis et l'écartent de la vie normale, comme nous l'avons montré dans le chapitre sur « la Barrière ». A ce moment-là, la névrose de Baudelaire prend un caractère plutôt paranoïaque et revendicateur, la hantise de la persécution par le père se rationalisant sous forme de tracasseries par les créanciers. Nous savons combien il est difficile pour ces malades d'être sincères et spontanés, vu que même les souffrances les plus atroces n'ont souvent pour but inconscient que de leur permettre de se voir dans un rôle susceptible de les satisfaire et même parfois de les amuser. Les sentiments les plus humains, les plus nobles leur sont interdits, inaccessibles, et ne leur sont perceptibles qu'à travers un travestissement. C'est pourquoi, malgré leur désir d'être sincères jusqu'à la nudité absolue du cœur, les névrosés du type Baudelaire se plaignent de ne pas pouvoir exprimer leur pensée, d'éprouver une aridité désertique. L'impos-

sibilité de s'exprimer se double d'un autre symptôme de même sens, celui de la constipation, symptôme correspondant dans un domaine apparemment différent au même réflexe psychique, à la même retenue.

Nous avons longuement insisté sur la question de l'érotisation de la vue chez Baudelaire. Nous avons exposé comment s'était développé ce sens utilisable par l'enfant, avec le moins de risques d'entrer en collision avec l'entourage, comment cette issue était restée ouverte pour permettre à la libido de Baudelaire de s'unir avec l'entourage. De là l'importance de l'œil chez Baudelaire pour toutes les fixations affectives susceptibles d'être réalisées par cet organe : la passion pour la peinture, ou tout ce qui est équilibre, harmonie, composition. La phrase de Baudelaire elle-même est visuelle, architecturale. Il a un don extraordinaire de synthèse, don qui n'est que la conséquence de cette faculté particulièrement développée chez lui : celle de voir l'ensemble des choses, de savoir se les assimiler en un clin d'œil.

Il nous reste à signaler une conséquence particulière de cette fixation de la libido à un stade infantile. La vue n'était pas la seule source à laquelle l'âme avide du poète pouvait s'abreuver. La bouche, elle aussi, a gardé chez lui la même importance qu'elle a chez le nourrisson. Elle aussi devait se substituer aux organes dont l'usage normal était interdit à Baudelaire. Non seulement, il goûtait la volupté de la vision, mais également celle de la boisson, comme celle des parfums du reste. Et nous nous croyons autorisé à prétendre que l'eau-de-vie, chez notre malade, s'est substituée au lait d'une nourrice, d'une mère dont il n'avait jamais oublié le sein. Ainsi l'alcoolisme de Baudelaire, et même sa manie des drogues, seraient étroitement liés au trouble névrotique qui l'aurait maintenu affectivement dans une situation d'éternel nourrisson (type Salavin) (1), le plaisir d'assimiler et de concevoir prédominant chez celui-ci sur le plaisir de créer. De plus l'identification avec la femme avait conduit Baudelaire à un usage tout particulier de son organe digestif, qui, érotisé lui aussi, devait satisfaire d'autres aspirations que celles auxquelles il est normalement affecté. La symptomatologie qui résulte aussi bien du fait de l'utilisation de l'intestin comme organe féminin (conception, douleur, etc.) que du fait qu'ainsi utilisé cet

(1) CODET et LAFORGUE : « Le Cas Salavin », *L'Hygiène mentale*, février 1928.

organe devient fréquemment l'objet de punition pour avoir servi à la réalisation auto-érotique de désirs défendus par le sur-moi, chez les malades du type baudelairien, occupe le premier plan de leurs préoccupations. D'autres symptômes apparaissent dans un domaine superficiellement différent, mais affectivement en analogie avec l'intestin : celui, par exemple, de l'activité cérébrale. Cette activité elle aussi est caractérisée par l'assimilation, la digestion et par l'expression de la pâture spirituelle. Aussi cette symptomatologie particulière qui affecte la tête et le ventre est dominée par la sensation de douleurs de l'intestin et de la tête. Baudelaire s'est souvent plaint de ces douleurs, surtout à partir du moment où l'impuissance sexuelle définitive (à 35 ans peut-être) obligea sa libido à se satisfaire surtout par l'intermédiaire des organes digestifs. Ces douleurs sont provoquées par l'obligation de se nourrir et de penser autrement que les autres personnes, de se farcir d'une mauvaise pâture capable de provoquer les réactions cherchées de la part de l'organisme. Asselineau nous décrit comme une particularité de Baudelaire sa fréquentation des cabarets où il avait le plus de chance d'être mal nourri, sous prétexte de se faire servir des plats extraordinaires. Dans le domaine psychique, nous connaissons la mauvaise alimentation dont Baudelaire a bourré son cerveau et les ruminations stériles de son esprit ont probablement absorbé la majeure partie de son existence, tout comme l'ont fait ses préoccupations relatives aux drogues, à l'argent (qui dans cet ordre d'idées joue un rôle de nourriture), à son régime, au vin et à l'eau-de-vie.

Nous avons dit que tous ces symptômes s'étaient probablement affirmés davantage à partir du jour où l'impuissance sexuelle s'imposa à Baudelaire, malgré tout ce qu'il avait pu faire soit pour l'ignorer, soit pour la cacher.

Cette impuissance, que nous avons décrite dans ses détails, s'est probablement cristallisée dans une forme diagnosticable seulement après la trentaine. Auparavant, il y avait certainement encore lutte sur le terrain de la sexualité, la libido de Baudelaire ne pouvant se résigner à occuper la place terriblement limitée que les circonstances lui laissèrent.

Nous ne voulons pas insister davantage sur cet aspect de la névrose baudelairienne déjà traité par nous avec toute l'attention qu'il mérite.

Un changement assez net est survenu dans le caractère de Baudelaire après la mort de son beau-père. Ses lettres deviennent plus affectueuses, le poète manifeste plus d'auto-critique, il devient peut-être plus ordonné. Mais il est encore incapable de réaliser son projet d'aller vivre à Honfleur avec sa mère. La famille lui reste interdite. Tout ce dont il se montre capable c'est de devenir, dans ses lettres à sa mère, plus vrai, plus direct, plus humain, et de confier sa souffrance, au lieu d'être obligé de parler exclusivement d'argent pendant les longues années précédentes. Il semble trop simple d'attribuer ce changement à la seule mort de son beau-père, après tout ce que la psychanalyse nous a enseigné. Nous sommes obligé d'admettre que les progrès de sa syphilis ont pour leur part contribué à déterminer son caractère ; non que nous l'expliquions uniquement par l'influence de la maladie elle-même sur le psychisme du poète. Il faut, nous semble-t-il, faire une place importante au rôle que pouvait jouer la syphilis comme moyen d'auto-punition. Ce besoin ainsi comblé dispensait le malade de recourir à des symptômes psychiques ou à des difficultés d'ordre social, et le champ devenait plus libre sur le plan affectif. La syphilis remplaçait un certain nombre de complications névrotiques destinées à satisfaire le besoin de punition, et Baudelaire paraissait se réaliser plus librement sur d'autres plans.

Mais nous savons que ce mieux ne pouvait malheureusement durer. L'irréremédiable existait. La syphilis cérébrale entre en jeu avec sa symptomatologie propre. Il est malaisé de savoir à quel moment se manifestent chez Baudelaire les symptômes de la syphilis cérébrale : mieux on comprend le problème complexe d'une névrose, plus il est difficile d'être affirmatif. Mais nous croyons que, dès 1859 et 1869, la lésion organique du cerveau de Baudelaire se traduit par des troubles tant psychiques qu'organiques, troubles surajoutés à ceux de la névrose proprement dite. Faire la part, à partir de ce moment, de ce qui revient exactement à la névrose et à la syphilis est un travail inutile, du point de vue qui nous intéresse ici. Retenons simplement que la syphilis cérébrale qui causa la mort de Baudelaire serait, d'après nous, la conséquence de sa névrose qui, en particulier par l'intermédiaire du moyen de la maladie organique, tendait à anéantir tout ce qui représentait la personnalité de Baudelaire.

XIII

La névrose du point de vue social

Nous avons dit, au début du premier chapitre, que le cas de Baudelaire nous intéressait ici en ce qu'il nous permettait de comprendre d'autres cas semblables au sien. Nous espérons, en outre, pouvoir ainsi familiariser le lecteur avec certaines formes de névroses de caractère asocial, névroses dont la symptomatologie clinique est peut-être trop imparfaitement connue à l'heure actuelle. Une catégorie de ces névroses nous intéresse aussi particulièrement : à savoir celles où les réactions du sujet ont une portée sociale, tel le cas du névrosé qui, pour satisfaire son besoin de punition et justifier son sentiment de culpabilité, commet un crime.

Nous avons souligné le fait que ces réactions sont très variables, suivant les cas, et peuvent se traduire tout aussi bien par la nécessité d'échouer soit dans les affaires, par exemple, en faisant faillite soit dans la vie sociale ou familiale.

Ceci nous a conduit à envisager l'existence de névroses familiales. Elles débordent sensiblement le cadre d'une névrose individuelle, ce qui pose une foule de problèmes d'ordre non seulement médical, mais social. Il fallait en effet se demander si certaines ne seraient pas les réactions logiques de tout un groupement d'individus aux conditions sociales où ils se sont développés ; autrement dit, si la société elle-même ne serait pas responsable de certaines névroses, qui ravagent les familles, et de certains crimes qui sont un danger pour la société.

La notion de la névrose deviendrait alors très complexe ; prise dans son sens le plus large, elle n'aurait que des relations fort lointaines avec la névrose au sens clinique ordinaire.

Bien plus, ce sens clinique ordinaire se révélerait incapable de traduire les faits, tels qu'ils nous apparaissent aujourd'hui à la lumière de la psychanalyse. Celle-ci nous contraint à faire table

rase de tous les préjugés — et ils sont nombreux — ou de ce qui nous apparaît ne pas répondre à la notion scientifique aujourd'hui réalisable.

L'insuffisance de la notion ordinaire de névrose ne s'est révélée que peu à peu. Ceci parce que l'étude des névroses classiques ne laissait en effet nullement entrevoir au début qu'elle nous conduirait à réviser nos conceptions concernant l'affectivité de l'homme. Mais l'enseignement de Freud, qui montrait que l'origine de toute névrose doit être recherchée dans la constitution du complexe d'Œdipe, — c'est-à-dire dans la vie infantile, — et à son tour la découverte que la censure (ou plutôt le *sur-moi*) peut, selon la manière dont elle s'est constituée, créer la névrose, tout ceci avait comme conséquence de nous faire admettre, en plus des causes habituellement invoquées pour expliquer la genèse d'une névrose (hérédité, syphilis, etc.), celles dont nous avons parlé à propos des mécanismes d'auto-punition : le comportement des parents, par exemple, dont nous avons dit :

« La cause de ces réactions pathologiques n'est donc pas la tendance de l'organisme à réagir par la révolte contre une oppression, tendance normale et purement biologique, mais bien la faculté de constituer une censure psychique trop tyrannique, faculté qui pratiquement ne dépend non seulement de l'hérédité, mais également, et bien plus qu'on ne pourrait le croire, de l'influence des parents, de l'entourage, au cours de l'enfance. Chaque conflit des parents a sa répercussion sur l'enfant, se dépose dans son organisme sous forme de reflexe, y reste cristallisé comme une masse indissoluble, qui, non seulement, fait partie de la personnalité psychique de l'enfant, mais probablement aussi de la personnalité organique, et devient, je crois, susceptible d'être léguée aux descendants. Le problème qui se pose, a donc non seulement un aspect médical, mais également un aspect social (1). »

Après avoir été obligé ainsi* d'admettre l'existence des causes sociales à l'origine de certaines névroses, en étudiant toutes les va-

(1) Voir mon article sur « La psychologie de l'angoisse » dans *Le Médecin d'Alsace et de Lorraine*, 1^{er} avril 1930.

HESNARD et LAFORGUE : « Les Mécanismes d'auto-punition », in *Rev. Fr. de Psychanalyse*, IV, 1.

CODET et LAFORGUE : « Echecs sociaux et besoin inconscient d'auto-punition », in *Rev. Fr. de Psychanalyse*, III, 3.

LAFORGUE : « Sur les mécanismes de cloisonnement dans la névrose et ses rapports avec la schizophrénie », *Intern. Zeitschrift f. Psych.*, 29.

riantes de ces dernières, nous nous sommes trouvés dans la nécessité de réviser nos conceptions d'abord concernant la Perversion (conception principalement sociale et non scientifique), et ensuite notre conception concernant le Crime.

En ce qui concerne la notion de la Perversion, Freud a héroïquement battu en brèche la barrière des préjugés sociaux, en montrant qu'au point de vue psychanalytique tout enfant, jusqu'à un certain âge, pouvait être considéré comme un pervers polymorphe. Après avoir ainsi précisé que la perversion pouvait n'être qu'une forme infantile de la sexualité, et mis en évidence le rôle considérable de l'homosexualité dans le développement affectif de chaque être humain, il montrait que ce qui, il y a trente ans environ (ex. : Oscar Wilde), était par tous considéré comme un crime se présentait désormais sous un tout autre angle et, de perversion criminelle, devenait une simple réaction névrotique.

Puis la notion du crime en général fut soumise à une critique serrée à la suite des travaux, d'abord de Reik, sur le besoin de punition, puis d'Alexander, sur le « criminel et ses jugements ». Sur le crime, le dernier mot n'est pas encore dit. Mais déjà on peut entrevoir que : 1) nombre de crimes paraissent devoir être rangés dans la catégorie des réactions névrotiques ; — 2) le système de répression actuellement en vigueur, loin de défendre la société contre ces crimes et de représenter une correction pour le criminel (correction au sens véritable de cure capable de faire du criminel un homme normal), serait précisément susceptible dans nombre de cas de favoriser le crime, en sollicitant les mobiles affectifs qui permettent à certains êtres de devenir criminels. On a été conduit ainsi à envisager le fait que, dans certains cas, la société elle-même est la cause, et par conséquent juridiquement responsable de certains crimes. Le criminel devient alors dans un certain sens la victime du juge.

Force nous était alors de constater que le système pénitentiaire actuel, loin de résulter d'une compréhension scientifique de la question, n'était en somme que la réaction affective d'un homme en face d'un autre, considéré, à tort ou à raison, comme criminel, et que la loi, dans cet ordre d'idées, loin d'être celle de la justice, n'était que celle du plus fort (1). Cela n'empêchait évidemment pas de comprendre qu'il fallait qu'il en soit ainsi, tant que l'on n'était pas en

(1) Cette situation est la même en politique et en droit international.

mesure d'envisager la possibilité de mieux faire. Le moment semble maintenant venu de rattacher la notion de la justice à une compréhension plus pénétrante des choses. En d'autres termes, il faut envisager peut-être la nécessité de transformer toutes nos notions actuelles sur la justice et du bien et du mal tout court.

Cela reviendrait à soulever ainsi l'ancienne querelle des prophètes ; à susciter la lutte contre l'esprit pharisien.

Mais ici notre étude de la névrose (au sens ordinaire du mot) nous a conduits très loin de notre point de départ, car certaines lois sociales sacrées peuvent même être considérées désormais sous le même angle que certaines réactions névrotiques de nos malades. En faisant le procès de la névrose nous sommes donc amenés malgré nous à faire le procès de toutes les réactions affectives de l'homme en général.

Ceci nous montre que la société elle-même peut être aux prises avec des difficultés analogues à celles que nous observons chez certains névrosés. C'est ainsi que Freud dut faire sa fameuse remarque sur les religions : « *la religion est une obsession collective et l'obsession une religion individuelle* ». En effet, l'étude comparée des névroses et des religions ne manque pas de nous imposer l'analogie de certaines formes de croyances religieuses et de certaines névroses, — entre le rituel religieux et le rituel que pratiquent les obsédés, ou tout simplement les superstitieux.

Bien plus, l'étude de l'âme primitive, d'après les travaux magistraux de Lévy Bruhl, nous a permis de conclure que le stade évolutif de l'affectivité chez les primitifs et chez les névrosés coïncide sur beaucoup de points, à tel point qu'il a fallu se demander si les états d'arriération affective que nous observons chez nos malades ne correspondent pas à certains états que tout homme, ainsi que l'humanité entière, auraient franchis à une certaine période évolutive, et cette évolution aurait ultérieurement abouti à notre civilisation actuelle. Celle-ci, à son tour, serait loin d'être libérée des entraves d'un passé primitif, archaïque, névrotique, survivant encore dans certaines institutions sociales et croyances religieuses. Quand on songe que le temps n'est pas très loin où Copernic et Galilée ont dû capituler devant l'Inquisition, on s'aperçoit que la science est toute jeune encore et n'a peut-être eu jusqu'ici ni l'occasion, ni le droit d'attaquer les problèmes essentiels de notre organisation sociale. Le progrès scientifique, aujourd'hui encore, n'est-il pas souvent con-

sidéré comme un sacrilège ? Ce progrès, qu'une organisation sociale primitive étouffe ordinairement dans son germe, et qu'il faut imposer souvent aux primitifs par la force de l'épée, pouvons-nous espérer le voir se réaliser aujourd'hui sans lutte dans notre milieu social ? Nous ne le croyons point. « La barrière » est toujours là. Mais nous savons que les évolutions sociales ne peuvent être que très lentes, qu'elles sont davantage l'effet d'une nécessité inconsciente de la collectivité que celui de l'action d'une volonté déterminée. Et la réaction de la société contre les apôtres trop violents du progrès devient une condition, un élément indispensable même de ce progrès, dont il faut savoir s'accommoder comme de la vie en général.

Aussi n'avons-nous pas l'intention de heurter de front les croyances religieuses, les institutions sociales qui paraissent en train d'être dépassées par notre civilisation, convaincu que nous sommes qu'elles nous ont été nécessaires au cours de notre développement, et qu'elles ne peuvent être remplacées du jour au lendemain. Nous attirons seulement l'attention du lecteur sur le fait que la conception psychanalytique de l'affectivité humaine est susceptible de nous faire envisager les choses sous un jour nouveau, non seulement dans le domaine des névroses proprement classiques, mais dans celui de la vie sociale.

Revenons à des exemples précis : Porché, dans un passage de son livre sur Baudelaire, a courageusement attaqué l'un des problèmes des plus déconcertants de la morale et des religions : celui du remords. Nombreux sont les cas où le péché devient un prétexte pour se sentir coupable devant Dieu et pour se prosterner devant lui. En abordant cette question, Porché n'a probablement pas voulu faire le procès de la plupart des « pratiquants ». Sans remords en effet pas de rituel religieux ; d'où la nécessité de maintenir soit le péché, soit l'illusion du péché, pour justifier l'existence de tout un cérémonial rituel qui n'a au fond rien de commun avec la foi elle-même, mais qu'on est tenté de confondre avec elle. La foi, comme le courage et la confiance sont des aptitudes psychiques qu'on ne peut espérer acheter par le marchandage d'un cérémonial d'obsédé. Aussi, cette foi existe-t-elle souvent chez les esprits les plus élevés en dehors du rituel religieux, et la pratique à outrance de ce rituel tend à la faire passer par l'essentiel de toute morale religieuse. Aussi ces pratiques rituelles sont-elles parfaitement compatibles avec la

corruption la plus démoralisante de l'âme d'un individu, et peuvent-elles devenir un moyen non seulement de la cacher, mais de la justifier. A ce point de vue, ce rituel religieux ou névrotique devient un vice moral, bien connu depuis le temps où s'est engagé la lutte contre les pharisiens. Dans un autre domaine apparemment différent, mais affectivement analogue, — celui de la justice, — la punition peut ainsi devenir un moyen d'éprouver la volupté du remords, et justifier le péché du crime. Suivant le système de punition, la société peut indirectement devenir, nous l'avons déjà dit, la complice de certains crimes. Soit qu'elle les provoque par une trop grande sévérité, susceptible de satisfaire le besoin de punition d'un individu qui ne désire que payer par sa souffrance pour acheter le droit de réaliser ses impulsions asociales, soit qu'elle accorde une prime de jouissance au criminel masochiste chez qui le délit ne constitue que le moyen d'obtenir la punition. Baudelaire illustre bien le cas de ces criminels névrosés qui ne commettent leur délit que pour éprouver d'abord la volupté de l'angoisse, puis celle du remords et de la punition. L'étude du rôle affectif du système pénitentiaire dans une collectivité est encore à faire. Elle seule, et non le sens subjectif de la justice, permettrait d'arriver à un traitement rationnel des névrosés criminels, et partant de protéger l'individu comme la famille et la société contre les réactions asociales d'un sujet.

On ne peut, à notre avis, bien comprendre ce problème avant d'avoir étudié à fond les relations affectives entre un individu et l'autorité sociale. Cette dernière se substitue dans notre civilisation à l'autorité des parents sur un enfant. Or, il est facile de constater que cette autorité parentale est, au début de notre vie, le centre autour duquel gravite l'affectivité d'un individu, à une époque où la sexualité ne s'est pas encore déployée, ni fixée sur les buts définitifs. Nous supposons que l'orgasme qui accompagne l'accomplissement de l'acte sexuel se produit déjà, sous une forme infantile, dans les relations affectives que subit l'enfant au contact des parents. Or, les formes en seraient, selon nous, l'angoisse, la crainte et la souffrance, par suite de quoi l'enfant, de même que le primitif ou l'individu resté infantile, au lieu de rechercher la volupté de l'orgasme normal, rechercherait celle de l'angoisse et de la crainte par des moyens complexes qui ne joueraient alors que le rôle d'un érotisme. Ces érotismes, nous les connaissons tous un peu. Leur forme la plus simple serait celle d'histoires terrifiantes par lesquelles on se pro-

pose de faire éprouver la peur, selon les méthodes du Grand-Guignol.

Les croyances religieuses, la crainte de Dieu et de l'Enfer peuvent devenir un érotisme semblable, et l'on peut, en fait, constater jusqu'à quel point les croyances religieuses primitives sont sexualisées.

Mais, au même titre, les institutions sociales peuvent se trouver érotisées, c'est-à-dire servir de moyen soit pour éprouver l'angoisse et la crainte, soit pour l'infliger. L'autorité, au lieu d'être simplement une institution sociale au sens abstrait du terme serait alors un moyen d'éprouver la terreur ou de l'infliger, comme cela se produit partout où le sadisme pousse un être à faire de son pouvoir un usage purement érotique (1).

Nous croyons même que des rapports de ce genre caractérisent l'organisation des relations affectives de toute société humaine, et prédominent même dans la société primitive. Cette dernière, loin d'avoir pour but principal de défendre l'individu contre les dangers qui le menacent, servirait surtout, même au risque de sacrifier l'individu et la société elle-même, à rechercher la satisfaction de l'orgasme infantile, c'est-à-dire à créer l'angoisse et la souffrance en soi ou en autrui. Les actes sadiques, sanglants et terrifiants qui dérivent de cet état de choses abondent dans toute la littérature, décrivant les mœurs des « sauvages ». Nous nous proposons d'étudier dans le détail la sexualisation de l'organisation sociale primitive, où la sexualité de l'individu proprement dit doit céder le pas au culte de l'orgasme primitif et collectif. Sous ce rapport, étant donné notre civilisation actuelle, tout l'appareil de la justice devient pour un individu dont la sexualité est restée infantile un moyen, soit de subir des angoisses, des souffrances ou des cruautés, quand on déclenche son action en commettant un crime, soit de les infliger à autrui quand cet appareil est manié par un névrosé sadique et primitif. L'institution de la justice, loin d'être alors un moyen de protéger la société contre le crime, deviendrait un prétexte pour satisfaire des tendances d'autant plus difficiles à décrire qu'il a été impossible jusqu'à présent d'en parler objectivement et ouvertement.

(1) Voir notre article : « De l'angoisse à l'orgasme » (à paraître dans la *Rev. Fr. de Psychanalyse*).

En ce qui concerne Baudelaire, nous croyons qu'Aupick, avec son système aveugle de punition et de représailles, n'a pas fait autre chose que ce que fait aujourd'hui la société. Loin d'aider son beau-fils, il n'a fait que l'enfoncer davantage dans ses difficultés. Au lieu de dominer la situation, il s'est laissé manœuvrer inconsciemment, bien entendu, par les symptômes de Baudelaire.

Ceci n'aurait qu'une valeur relative si nous n'étions obligés de constater qu'aujourd'hui encore la société se trouve dans le même cas avec les « criminels » du type Baudelaire, et qu'il en va de même des éducateurs, — voire les médecins quand ils ont affaire à des sujets pareils. Jusqu'à présent, la psychanalyse ne nous permet que d'entrevoir l'ampleur du problème et d'espérer qu'avec l'expérience nécessaire on arrivera à remédier au mal.

En ce qui concerne le traitement rationnel des névrosés, la psychanalyse a déjà permis de faire un progrès considérable. On ne possède encore qu'une expérience très relative du traitement de certains criminels du type masochiste. Mais nous avons le droit de prévoir à bref délai une évolution complète de toute la psychologie du crime comme des moyens de répression. C'est en partie pour aider cette évolution à se faire que ces pages ont été écrites. Elles ne manqueront pas leur but si elles réussissent à intéresser à ce problème tous ceux qui luttent contre les misères de notre civilisation.

BIBLIOGRAPHIE

ROHEIM : *Animism, Magic and the divine King* (London, Kegan Paul, 1930 ; 390 pp.).

Un livre prodigieusement documenté qui vient confirmer et approfondir les vues que Freud avait développées sur ce sujet dans *Totem et Tabou*. La valeur de l'ouvrage réside avant tout dans le grand nombre de faits cités qui viennent appuyer chacune des thèses de l'auteur. Faute de place, nous ne pouvons malheureusement que reproduire les principales idées qui se dégagent de cette étude. L'âme du primitif est entièrement dominée par la peur de la castration. Tout en ayant gardé un grand nombre de traits de la phase orale et de la phase anale, il semble être au stade phallique, attachant une importance narcissique démesurée à son organe viril. Ses relations objectales sont encore pauvres et ce n'est que dans une très faible mesure qu'il a atteint le stade génital. Ayant établi la position libidinale du primitif, nous pouvons mieux comprendre le sens de ses pratiques magiques.

La magie sympathique est celle qui repose sur cette loi : le semblable crée le semblable. On se souvient que Freud avait expliqué cette croyance par le fait que le primitif se trouve au stade narcissique de son développement libidinal et qu'il surestime, par suite de cela, la puissance de sa pensée. Il croit qu'il suffit de penser à une chose pour que celle-ci se produise. L'obsédé partage cette conviction.

Mais Roheim fait un pas de plus. Il remarque que le sorcier qui veut exercer une action néfaste sur son ennemi cherche toujours à se procurer une partie du corps de l'adversaire, les excréments sont un objet de choix pour l'action magique. Les rognures d'ongle ou les cheveux servent au même but. Or pour le primitif, la perte de ces substances est considérée comme une castration. C'est une partie de lui-même qui s'en va et il s'identifie avec elle, il a peur que si quelqu'un s'en emparaît, ce quelqu'un pourrait agir sur lui puisqu'il posséderait une partie de son être. De cette crainte est née la coutume d'enterrer tous les déchets du corps. De là aussi est née l'idée que si le magicien s'empare d'un de ces déchets et le détruit, il opère une castration de l'individu.

On sait que pour l'inconscient, la mort est l'équivalent de la castration. Ces pratiques sont d'autant plus un objet de terreur pour le primitif que

celui-ci ne croit pas à la mort naturelle. C'est toujours un esprit qui s'est emparé du défunt et qui, généralement, lui a dérobé son foie. Le sorcier qui manie les esprits, comme nous faisons bouger nos doigts, a le pouvoir de provoquer de ces morts, même s'il n'est pas parvenu à s'emparer des déchets de l'ennemi. Cette superstition, selon laquelle le sorcier s'empare du foie du défunt est désignée dans certaines contrées d'Australie par le terme *ouverture* ; or ce même mot est employé pour la défloration. Ne doit-on pas en déduire que le sorcier, qui symbolise la puissance phallique de la tribu, châtre l'ennemi (lui enlève son foie) dans le but de le rendre femme et de pouvoir le coïter après. Dans le folklore slave, on trouve une idée analogue et peut-être plus clairement exprimée encore : le mauvais génie enfonce profondément sa langue dans la bouche de sa victime défunte. La mort n'est donc jamais due à un accident ou à une maladie, elle est une castration opérée par le sorcier (symbole du père), elle est le châtiment fatal des crimes œdipiens.

La pratique magique se réduit donc au fait que le sorcier a le pouvoir de projeter sa puissance phallique hors de lui et d'opérer sur sa victime, à distance, un coït sadique précédé de castration. Cette signification ressort très clairement de certaines cérémonies. En voici un exemple : les sorciers de Loritza coupent des poils de leur barbe et les tressent en une petite corde. Ils l'enduisent ensuite de leur sang qu'ils prennent en faisant une incision légère à leur verge. En trois jours, cette corde est censée se transformer en serpent. Celui-ci avale alors une pierre que le magicien a portée sur lui pendant quelque temps. Puis le serpent s'élève en l'air et se dédouble. Voici qu'ils sont deux : l'un va pénétrer par la face dans la tête de la victime alors que l'autre s'introduira par derrière. Comme deux larrons en foire, les deux serpents détruisent tout ce qu'ils trouvent sur leur chemin et mort s'ensuit pour la malheureuse victime.

Que le pénis paternel reste l'objet magique par excellence n'est pas seulement confirmé par des pratiques banales telles que le sceptre ou la couronne des rois, mais, par exemple, par les rites destinés à provoquer la pluie. En général, dans ces cérémonies, tous les anciens s'identifient par un repas totémique avec la puissance phallique du ciel (le père). Ils pensent ainsi pouvoir provoquer la pluie fertilisante qui, à leur yeux, n'est que le fluide spermatique de la divinité céleste.

Une autre catégorie de rites magiques s'applique aux désirs d'Eros. D'une façon générale, la recette de ces coutumes peut être formulée ainsi. Il suffit d'exciter une zone prégénitale chez le partenaire pour conquérir son amour. Voici quelques exemples de folklore : dans le doux paysage du Brunswick, le jeune galant peut infailliblement éveiller l'amour de sa dulcinée en lui faisant manger un morceau de pain qu'au-paravant il a secrètement enduit de sa transpiration axillaire. Ici, c'est l'érotique olfactive qui a ce puissant pouvoir magique.

Plus subtile encore est la ruse de la jeune Suissesse qui conquiert son gars en urinant dans son vin.

Du fait que l'adulte a en partie refoulé ses désirs prégénitaux, il a envers eux une attitude ambivalente. Il en résulte que les pratiques qui

reposent sur l'éveil des phases prégénitales peuvent servir aussi bien à provoquer l'amour qu'à déclencher la haine. Un jeune homme du Wend veut-il se débarrasser des ardeurs d'une pucelle, il urine dans sa botte et lui fait boire cet amer breuvage.

Pour se faire une idée plus juste de la valeur symbolique de tous ces rites, il faut approfondir la psychologie du sorcier. Celui-ci est généralement un individu plus anxieux encore que les autres et qui hypertrophie sa puissance phallique en vertu même de la crainte de castration qui le domine.

Il s'identifie alors avec le père et cette identification est renforcée par le fait que toute la tribu est prête à lui conférer et à lui reconnaître ce pouvoir. L'ancêtre qu'il représente est tel que se le figure l'enfant, c'est-à-dire un père sadique. C'est pourquoi tout sorcier est censé naître en possédant déjà trois dents. Malgré cela la tradition veut qu'il soit resté au sein de sa mère jusqu'à l'âge de 7 ans, ce qui lui a conféré une force tout à fait exceptionnelle. On prête à ce mage un caractère susceptible et jaloux. Son cannibalisme est mis à l'épreuve lors de la cérémonie d'initiation, où il doit manger la chair d'un vieillard ou d'un enfant (identification orale avec le père).

Cette culture des tendances sadiques a pour but de donner au sorcier une agressivité suffisante à lui permettre en tout temps d'attaquer l'ennemi. Cependant, dans beaucoup de tribus, la fonction de sorcier est associée à celle de guérisseur. Là, son rôle consiste à sucer hors du corps le pénis nocif qu'un autre y a introduit. Le meige frotte la place malade, tout en récitant des prières, puis il la suce et en ressort une pierre qu'il présente au patient, en l'assurant qu'elle était la cause de ses maux. Là encore, c'est sa fonction sadique orale qui domine.

Toutes ces pratiques deviennent au reste plus intelligibles si l'on se souvient que pour le primitif, le malade est enceint d'un esprit, il a été châtré et fécondé par un sorcier. C'est cet enfant nocif, sorte de démon, qu'il faut extraire de son corps.

On ne s'étonne pas dès lors que les objets qui sont censés être retirés du corps des malades aient une puissance magique toute particulière et que les femmes parturiantes en recueillent pour s'assurer des couches heureuses. Les Kai, lorsqu'ils ont un enfant atteint d'enflure, adressent cette prière à leur dieu Aidolo : « Viens à l'aide de cet enfant, il est enceint d'un morceau de maladie ».

Le meige, en somme, s'identifie au malade, simule ses maux et accouche. Cette possibilité lui est donnée par suite de la cérémonie d'initiation où il a été lui-même châtré et coïté par l'esprit de l'ancêtre.

Le primitif considère dans son inconscient toute maladie comme l'hypochondre ses maux. Il s'agit d'un déplacement génitifuge de la libido. La maladie a la valeur à la fois d'un châtiment et d'une jouissance instinctive, de nature masochiste en tant qu'elle représente un coït accepté passivement. Ces faits confirment en tous points les idées que Ferenczi a soutenues dans son ouvrage : *Pathoneurose und Hysterie* (Vienne, 1919).

Seul, celui qui a une puissance phallique plus forte que celle du sor-

cier qui a introduit le mal peut délivrer le malade. Et voilà pourquoi l'emblème du guérisseur reste le serpent. Æsculape, même, ne pouvait s'en passer.

Et puisque nous en sommes aux maladies, il faudrait parler du mana, cette force mystérieuse qui peut s'attacher aux gens et aux objets et qui leur confère un pouvoir plus grand que celui des communs mortels. Le mana, selon Roheim, provient aussi de l'identification avec le chef soit avec le père de la horde primitive. Le sorcier, pour pouvoir garder la force du mana, doit perdre entièrement son moi et vivre d'un moi idéal. Il doit sortir du conflit ambivalent où sont plongés ses frères et s'élever au-dessus de toute morale, de tout sentiment de culpabilité. Il doit pouvoir agir en chef, ne pas avoir peur de tuer. Un instant d'hésitation le perdrait aux yeux de ses frères jaloux. Il ne réalise cette autorité que par une indentification constante avec le père.

Le mana est donc une sorte d'hypnose exercée par le substitut du père qui impose de façon constante aux autres membres de la tribu une attitude passive féminine.

De même que le paranoïaque projette ses tendances amoureuses sur son persécuteur et se croit ensuite poursuivi par lui, le primitif projette ses pulsions libidinales sur son chef et ses attributs et accepte passivement comme une nécessité inéluctable tout ce qui vient de lui ou d'eux. Mais la force qu'il sent venir de ces objets sacrés n'est que le choc en retour de ses pulsions libidinales.

A la base de toutes ces croyances se trouve le désir de s'emparer de la puissance phallique paternelle. Ce désir est refoulé par la peur de la castration.

Du point de vue de l'inconscient, il y a des analogies très grandes entre le roi et le sorcier. On peut caractériser les monarchies africaines par trois faits :

1) Le roi ne représente pas sa propre personne, mais un dieu ancêtre qui aurait vécu dans l'enfance de l'humanité.

2. Parce que le roi vit incestueusement avec sa sœur et qu'il est, plus tard, tué par ses sujets.

3. Parce qu'il est un symbole de fécondité et qu'il est regardé comme la source de la vie.

La royauté égyptienne représente déjà un stade évolué de cette organisation. Son étude est néanmoins très instructive. Nous constatons d'abord une identité entre le pharaon et Osiris. Le pharaon est le fils du Soleil et de sa mère. La fécondation de cette union s'opère par un rayon qui tombe dans l'oreille de la femme. Ce rayon contient l'émanation divine, le *sa*, qui continuera de se répandre sur le souverain au cours de toute son existence. Le terme technique de *sa* est *sopton*, qui signifie fluide séminal. Voilà pourquoi le pharaon peut féconder son pays et ses sujets. La nature phallique de la souveraineté égyptienne s'avère par bien d'autres signes. Il serait trop long de les rapporter en détail ici, rappelons seulement que le pharaon est encore une identification du dieu Min, dieu phallique par excellence, car non content d'avoir pris sa mère pour

épouse, il brandit de sa dextre un membre viril. Les primitifs avaient si peur que cette puissance génitale vienne à tarir qu'ils avaient coutume de tuer leur roi tous les sept ans. Plus tard, ce fut un criminel ou un bouc qui fut sacrifié à la place du roi.

Tant chez les Egyptiens que chez les peuples plus primitifs, une foule de rites ne servent qu'à rajeunir le roi. Ces rites permettent également à la tribu de satisfaire les pulsions agressives de son attitude ambivalente à l'égard du roi.

La mort du roi a la valeur d'une auto-castration de la collectivité, puisque le roi est symbole de la fécondité. Cette auto-punition doit renforcer la puissance phallique du clan. Tout ce rite n'est du reste qu'une exagération mystique et collective de la cérémonie d'initiation dans la puberté. On voit donc que le roi, dans l'organisation primitive, en tout cas, joue également le rôle de bouc émissaire. C'est à ce dernier sujet que Roheim consacre la fin de son ouvrage, étudiant les coutumes qui se pratiquent encore de nos jours dans certaines parties de l'Europe où des coqs, des roitelets ou seulement des effigies jouent l'ancien rôle du bouc émissaire.

Bien que nous n'ayons pu rapporter ici qu'une petite partie des idées de Roheim, nous espérons avoir pu donner une idée de la richesse de son ouvrage. A la lumière des faits ethnologiques, beaucoup de faits psychopathologiques nous deviennent plus intelligibles. Nous voyons s'éclaircir surtout les conflits de l'enfance qui s'expriment avec crudité dans les craintes et les mœurs des primitifs.

R. DE SAUSSURE.

Théodor REIK : *Freud als Kulturkritiker (Freud en tant que critique de la civilisation)*, Vienne, Präger, 1930, 87 pp.)

Cette dernière étude porte sur les derniers travaux de Freud et tout particulièrement sur l'« Avenir d'une illusion », sur « Les Malaises de notre Civilisation » et sur la monographie que Freud a consacrée à Doszjewski.

Par son génie puissant, Freud a embrassé l'ensemble de notre culture pour la réduire à ses traits psychologiques essentiels et ce travail de synthèse se préparait de longue date, car depuis la publication du *Léonard de Vinci* et de *Totem et Tabou*, nous trouvons dans chaque ouvrage du maître viennois des allusions de plus en plus nombreuses à ces faits si importants pour nous.

Reik pense que ce sont ces derniers ouvrages qui, plus tard, deviendront les plus importants de tous ceux que Freud a écrits, car aucun des précédents n'a une envergure pareille et ne remue aussi profondément les bases mêmes de notre société. Tout en exprimant sa haute admiration pour l'œuvre de Freud, Reik fait quelques restrictions. Tout d'abord, il ne pense pas que l'humanité arrive à atteindre cet idéal scientifique qui lui permettrait de renoncer à toutes ses illusions pour se diriger uniquement selon le principe de réalité. Reik admet que l'homme a évolué, il

doute qu'il ait réellement progressé. L'acquisition du sur-moi qui remplace la crainte de l'autorité extérieure est encore un sujet de souffrance pour bien des gens.

Freud suppose que le développement intellectuel de la femme a été grandement entravé par les sentiments d'infériorité que son anatomie lui impose, mais qu'elle parviendra à se libérer de cette entrave et que son intelligence se développera à l'instar de celle de l'homme. Là encore, Reik fait ses restrictions et pense que l'intellectualité moindre de la femme peut avoir d'autres sources que celle des sentiments d'infériorité.

En un mot, Reik reste un admirateur convaincu de la critique que Freud a faite de notre civilisation, mais il pense que, même en restant fidèle au point de vue psychanalytique, on peut se faire sur l'avenir de l'humanité des idées différentes de celles de Freud.

La seconde étude du livre de Reik est consacrée à l'article de Freud « Ein religiöses Erlebnis » (une expérience religieuse). On se souvient que dans ce travail, l'auteur de *La Science des Rêves* a cherché à déterminer les facteurs psychologiques de la conversion d'un médecin américain. Celui-ci en voyant le sourire du cadavre d'une vieille femme sur la table de dissection avait été pris de doutes religieux. Peu après, il fut convaincu, au contraire, de l'authenticité de l'Evangile. Freud a montré qu'il s'agissait chez lui d'un réveil de la situation œdipienne. Reik poussant l'analyse plus à fond, montre qu'à la base des conversions religieuses, nous trouvons généralement un réveil de la haine contre le père, celle-ci se traduit par le doute, puis les sentiments de culpabilité ramènent le douteur dans une attitude passive masochiste, qui forme l'élément central de la conversion. Reik montre encore que la valeur de ce travail de Freud ne réside pas seulement dans le fait de nous donner une psychologie générale de la conversion, mais si nous transposons ces mécanismes dans le domaine social, nous comprenons aussi mieux les grands mouvements de réforme religieuse qui débutent toujours par une révolte contre l'autorité.

Le chapitre suivant est consacré à la récente étude de Freud sur Dostoïewski. Freud, étudiant la morale de l'écrivain russe, remarque que si la morale consiste avant tout en renoncements, Dostoïewski s'est fait la part trop belle en vivant alternativement d'une vie pleine de plaisirs suivie de périodes ascétiques. C'est cette conception de la morale que Reik critique, car il est évident que pour notre sentiment un homme qui lutte avec ardeur contre la puissance de ses instincts, même s'il est parfois vaincu, nous paraît quand même plus grand que le petit bourgeois pédant qui vit à l'abri des conflits et a adopté une fois pour toutes une attitude passive à l'égard des règles de la morale.

Pour qui a pénétré dans la psychanalyse, la valeur d'un homme ne saurait reposer sur sa seule capacité au renoncement, l'utilisation des forces instinctives réprimées et sublimées a pour le moins autant de valeur.

Si Reik fait ses réserves sur le jugement éthique de Freud, il reste plein d'admiration sur l'étude psychologique. Il regrette cependant que

le grand psychologue contemporain n'ait pas voué un chapitre aux dons psychologiques du grand romancier russe.

Cette étude est suivie d'une intéressante lettre de Freud dans laquelle celui-ci prend position sur les diverses remarques de Reik.

Le dernier chapitre est consacré au « Malaise de notre Civilisation ». D'aucuns ont regretté que Freud sorte quelque peu du cadre strict de la science pour nous donner une œuvre plus personnelle sur la culture et le bonheur. Mais, comme le remarque Reik, la subjectivité de Freud reste encore pleine d'objectivité et sa personnalité est tout empreinte de remarques qui dépassent une personnalité. Reik souligne particulièrement les qualités de clarté et d'indépendance d'esprit de cet ouvrage.

R. DE SAUSSURE.

IMAGO, T. XVI, Fasc. 2, 1930.

Ce fascicule débute par le travail de Laforgue sur J.-J. Rousseau, qui a paru en langue française dans notre revue.

Bernfeld et Feitelberg publient ensuite deux mémoires sur leurs recherches concernant la mesure de la libido. Nous ne les analysons pas ici, l'ensemble de leurs travaux a été réuni en un ouvrage qui fera l'objet d'un compte rendu spécial.

A.-J. WESTERMAN-HOLSTIJN : *Tendenzen des Toten, Todestrieb und Triebe zum Töten (Tendances du mort, instinct de mort et instinct de tuer)*. Après avoir critiqué la terminologie de Freud qui fait rentrer l'instinct de conservation dans les instincts de mort parce qu'il se place au point de vue de l'espèce et non de l'individu, W. montre que l'on ne peut réduire le freudisme à un système vitaliste ou moniste. La discussion, en grande partie philosophique, qu'engage W. se rattache surtout aux hypothèses que Freud a publiées dans sa brochure « Par delà le principe du plaisir ». Nous ne rapportons ici que les conclusions de l'auteur.

1) La tendance à neutraliser les états de tension est typique de ce qui n'a pas de vie.

2) La tendance à créer une excitation perpétuelle est inhérente à ce qui vit.

3. L'érotique, cet instinct vital si typique, vise à créer une tension relativement constante entre le besoin et la satisfaction.

Dans la mesure où ce qui ne vit pas influe sur ce qui vit, les tendances mortes influencent plus ou moins le comportement du vivant et s'expriment par les instincts de mort. Les manifestations de ces instincts sont : la mort, la vieillesse, le sommeil, la fatigue, les psychoses d'intoxication, les intoxications elles-mêmes.

Quand ces tendances se tournent vers l'extérieur, pour devenir un instinct de destruction, elles s'organisent et s'intriquent avec les tendances érotiques. C'est ainsi qu'une grande partie d'entre elles sont déviées de leur but primitif.

Th. REIK : *Zu Freuds Kulturbetrachtung* (Freud, critique de la civilisation). Cet article est reproduit dans le dernier ouvrage de Reik, que nous analysons plus haut.

Wera SCHMIDT : *Die Etnwicklung des Wisstriebes bei einem Kinde* (Le développement du besoin de savoir chez un enfant). La plus grande partie du travail est consacrée à l'étude d'un enfant depuis la première manifestation de sa curiosité jusqu'à l'âge de 6 ans. Cet enfant a été confié dès l'âge de trois mois à la crèche de l'Institut Psychanalytique de Vienne, où il fut élevé en toute liberté. Il lui fut toujours répondu ouvertement à toutes les questions qu'il posait. L'enfant était corporellement parfaitement sain. Il s'est rapidement distingué de ses camarades par une tendance très prononcée à la curiosité.

Un dixième environ du journal d'observation est publié dans cet article. Nous y renvoyons le lecteur et parlerons ici surtout des considérations générales que l'auteur développe à ce propos. Une première remarque s'impose : si l'on suit quel est le cercle des intérêts d'Alik, nous voyons qu'il se concentre d'abord sur l'érotique orale, puis sur l'érotique anale et uréthrale. A peu près au même moment, l'érotique musculaire et cutanée commence à se développer. Puis vient la phase génitale. A partir de la troisième année, l'enfant s'intéresse de plus en plus à son moi qu'il tente de différencier du monde extérieur. Puis le problème de la naissance devient le centre des préoccupations. Dans l'observation de cet enfant, il est très manifeste que le besoin de connaître se rattache très directement au développement sexuel.

Il faut aussi remarquer que l'on rencontre très peu de matériel chez Alik ayant trait à la toute-puissance de la pensée. L'auteur pense que le plaisir de la toute-puissance est remplacé chez lui par le plaisir de la connaissance. Il est possible aussi que l'organisation de la crèche qui est arrangée pour rendre les enfants aussi indépendants que possible ait contribué à cette adaptation à la réalité. De fait, Alik a été élevé dans cette idée qu'il n'y a pas des questions défendues et des questions permises. Il a pu s'informer sur tout ce qui l'intéressait et il en est résulté une grande confiance dans les parents et son besoin de connaître n'a pas diminué.

Max LÉVY-SUHL : *Die Kastrationswunde* (La blessure de castration). La peur qu'éprouve le garçon en face du premier organe féminin qu'il voit est un fait décrit depuis longtemps en psychanalyse. L'auteur nous rappelle que dans le quatrième livre de ses contes, Jean de La Fontaine nous dépeint cette peur. Un petit diable s'effraie à la vue de ces organes. On retrouve la description de cette crainte dans diverses légendes.

R. DE SAUSSURE.

Psychoanalytical Review, T. XVII, fasc. 1.

Paul SCHILDER : *Problèmes techniques de la psychanalyse*. Schilder rapporte le rêve suivant d'un malade de dix-huit ans : « Je suis avec un

ami et nous sautons dans un petit étang. Un gros homme fort vient nous chercher et nous bat jusqu'à ce que le sang coule sur nos mollets ». Ce rêve est apporté à la première séance de l'analyse. Le jeune homme ajoute qu'il avait en effet été terriblement battu par son père dans son enfance. Il avait fini par y trouver un certain plaisir. L'étang semble être une allusion à l'énurésie dont le malade a souffert longtemps. Le père punit donc son fils pour des désirs sexuels. Ce rêve se rapporte indubitablement au passé et à la situation analytique. On sait que dans des cas de ce genre, Reich, dès le début de la cure, interprète cette situation masochiste avec le transfert négatif qui se cache derrière elle. Schilder défend au contraire l'analyse classique qui veut qu'avant de se lancer dans une telle explication, on laisse le malade prendre conscience, dans une certaine mesure, de ses tendances inconscientes. Schilder estime qu'en procédant ainsi, on évite une crise dans laquelle le malade risquerait de quitter l'analyse. Poursuivant ensuite l'analyse du cas, Schilder en prend occasion pour discuter et réfuter dans une certaine mesure les idées de Rank et d'Adler. La meilleure partie du mémoire est celle où l'auteur parle de l'analyse du sur-moi. Chez le psychopathe, cette instance s'est développée sous l'influence de parents plus ou moins inadaptés à la réalité, elle fonctionne de travers et il importe d'en faire ressortir le côté obsessionnel. Mais si l'analyste doit détruire le sur-moi névrotique, il ne doit pas aider à le reconstruire. Plus il se montrerait actif en prodiguant des conseils, plus le malade superposerait à sa personne celle de son médecin, mais sous cette apparence, il resterait un enfant qui cherche au dehors et non au dedans les directives de sa vie.

Schilder remarque avec Rank qu'à la fin des cures, les malades identifient de plus en plus leur médecin à leur mère. Ils apportent souvent à ce stade des fantaisies de renaissance qu'il importe d'utiliser pour le travail de sublimation et pour rendre le malade indépendant du médecin. Dans certains cas où l'infantilisme du patient est très prononcé, l'analyste sera contraint de faire un peu de rééducation au sens usuel de ce mot.

Schilder attire aussi l'attention de ses lecteurs sur les phénomènes de contre-transfert.

Bertram D. LEWIN : *Coup d'œil historique sur la conscience morale et la conscience psychique dans la psychologie médicale*. En France, la distinction de ces deux termes remonte à Malebranche (1715), elle fut antérieure en Angleterre où elle fut mise en lumière par John Locke (1678 et 1690). En Allemagne, elle date de Christian Wolff (1720). L'auteur nous donne une série de citations intéressantes remontant au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Ce même article a été publié dans le T. XIV d'*Imago*.

Psychoanalytical Review, T. XVII, fasc. 2.

Ce numéro est destiné à fêter le cinquième anniversaire de la Société Psychanalytique de Washington. On y trouvera la traduction anglaise de

l'article que Ferenczi a publié en allemand sur la théorie génitale dans la *Psa Bewegung* de juin 1929.

SCHILDER : *Unité du corps (sadisme et vertige)*. L'auteur rapporte ici l'histoire d'une paranoïde avec hallucinations auditives, cénesthésies multiples, vertiges et sensations de dédoublement. La malade présente également une quantité de phobies. Elle s'imagine que son corps se morcelle et qu'elle perd son centre de gravité. Analytiquement, on observe chez elle une forte fixation sadique orale qu'elle a partiellement retournée contre elle-même. La malade a de plus des sensations de vertige, l'impression de voler, or ces symptômes associés à la dépersonnalisation se rencontrent souvent dans des troubles des canaux semi-circulaires ou du cervelet. Schilder pense qu'ils jouent aussi un rôle chez cette malade, mais il ne nous donne aucun status neurologique qui puisse confirmer cette assertion. Il pense que les tendances narcissiques et sadiques provoquent des différences de tonus qui agissent dans le même sens que les lésions organiques.

SCHILDER : *Jaune et bleu*. L'auteur rapporte aussi à des troubles vestibulaires les hallucinations jaunes et bleues, parce qu'on les rencontre dans les crises oculogyres, mais en même temps, il en donne une explication symbolique parfaitement plausible. Le point central sur lequel Schilder insiste est que notre façon de percevoir les couleurs est en grande partie dépendante de notre vie émotionnelle.

Karin STEVENS : *Douleur, amour et peur*. Que la douleur puisse s'associer au plaisir sexuel est un fait clinique incontestable, mais ceci ne se passe pas seulement dans des cas pathologiques. Dans des proportions plus faibles, ce lien entre ces deux émotions existe à l'état normal. L'auteur pense que, constitutionnellement, la femme recherche dans l'amour une certaine douleur.

Il s'ensuit que l'homme répond naturellement à cette tendance par un certain sadisme. L'association de ces tendances contraires ne doit pas nous surprendre. La douleur en elle-même est désagréable, associée à l'amour elle devient un piment savoureux. Il en est de même de la moutarde : mangée seule, elle n'est pas bonne, associée à d'autres aliments, elle en renforce le goût. La peur nous est contraire et elle augmente cependant l'attrait de certains sports. Souvent, il arrive que la douleur reste l'élément permis d'une expérience infantile et que le reste est refoulé. Cette sélection a l'avantage économique de permettre à la fois la jouissance et la punition.

Nous savons qu'un grand nombre de fillettes lient l'idée de la sexualité à la castration. Pour elles, le plaisir sera toujours accompagné d'une mutilation, c'est-à-dire d'une certaine souffrance. Dans l'envie du pénis, il y a donc, en plus des autres éléments, une forte protestation de l'instinct de conservation. Normalement, cette souffrance, qui rentre dans les buts de la sexualité, n'est pas éprouvée, en tant que déplaisir, elle est

un piment de l'amour. Ce n'est que s'il entre en jeu des tendances haineuses que cette souffrance prendra un caractère pathologique, deviendra le seul but de la sexualité. Alors nous aurons affaire aux tendances sado-masochistes.

Si, pour la femme, l'amour est réellement lié à la souffrance, on comprend qu'elle ait à vaincre une plus grande résistance pour s'adapter à une sexualité normale. Si elle parvient à surmonter la peur liée à la douleur, son amour devient aussi plus intense que celui de l'homme.

HINKLE : *Diagnostic des types psychologiques*. — L'auteur commence par rappeler la classification de Jung : types intellectuels extravertis et introvertis ; types affectifs extra et introvertis ; types sensoriels extra et introvertis ; types intuitifs extra et introvertis. L'auteur expose une variante personnelle de cette classification, introduisant notamment des types objectifs et subjectifs. A notre avis, ces distinctions basées sur des termes de la psychologie rationaliste n'ont pas grande valeur, même lorsqu'on essaie, comme Béatrice Hinkle, de les expliquer analytiquement. Pour cette raison, nous n'entrerons pas dans le détail de sa classification.

DORIAN FEIGENBAUM : *Analyse d'un délire de persécution chez une paranoïaque*. — Il s'agit d'une malade juive ayant épousé un chrétien ; elle se croit persécutée par sa belle-mère. On retrouve chez elle ce caractère que Jellgersma a appelé constitution paranoïde et qui peut se résumer ainsi : homosexualité latente, sadisme anal et oral, narcissisme, tendance exagérée au mécanisme de projection.

L'auteur remarque que la malade n'était consciente ni de son homosexualité, ni de sa frigidité et que si elle avait été examinée par un aliéniste non habitué à l'analyse, ces deux éléments si importants de son caractère n'auraient pas été mis en lumière. L'indifférence du père avait obligé la malade à se tourner dès son enfance vers la mère. Elle ne parvint pas à sublimer son homosexualité et fit une profonde répression narcissique.

Devant le problème du mariage devenu impérieux par la cour acharnée que lui faisait son futur mari, elle essaie une nouvelle organisation libidinale qui aboutit à une identification avec le père et le réveil du désir de masculinité. La blessure de la castration se traduit dans ses idées délirantes par des pulsions sadiques contre le mari. Mais derrière l'agressivité dirigée contre l'époux se cache toute celle que la malade nourrit à l'endroit de sa mère. On trouve chez elle un fort conflit de jalousie qui n'est qu'un réveil de la situation œdipienne.

L'auteur admet avec Van der Hoop que la tendance à la projection est due avant tout à la régression narcissique. Le malade ne peut pas supporter en lui les mauvais sentiments qu'il projette au dehors. Mais comme autres facteurs déterminants, il voit un refoulement intense et une dissociation du surmoi.

L'analyse a libéré la malade de ses symptômes.

LORAND : *Rêves et phantasmes criminels*. — Après avoir donné plusieurs exemples de rêves et de phantasmes criminels, l'auteur en vient aux considérations suivantes : la cleptomanie et d'autres formes de vol sont des actions symboliques, remplaçant un compromis névropathique entre tendances conscientes et inconscientes. De ce point de vue, nous ne pouvons plus estimer nécessaire la punition de l'action criminelle, nous devons la regarder comme un symptôme. A ce propos, l'auteur expose les vues de Staub et Alexander. Le fait que la force punitive n'a pas pu être introjectée est à la base des actions criminelles. C'est pour cette raison que les actes impulsifs se rencontrent chez les enfants, chez un certain type de délinquants et dans les rêveries de l'adulte où le surmoi n'intervient pas.

BURCHELL : *Dostojevski et le sentiment de culpabilité*. — Dostojevski ayant été un auteur éminemment subjectif, on peut se livrer sur lui mieux que sur d'autres à une analyse posthume.

Dostojevski fut élevé brutalement et parcimonieusement par son père et c'est ce souvenir qui a rongé sa vie. L'auteur de ses jours fut tué par ses serviteurs, Dostojevski en l'apprenant eut sa première crise d'épilepsie. Tout ce drame est reproduit dans les frères Karamazoff où l'on trouve toutes les gammes du sentiment, depuis les impulsions du soi personnifiées dans Smerdiakov jusqu'aux subtilités du surmoi que révèle Aliosha. On sait que Dostojevski, avant ses crises, éprouvait un grand bien-être et une joie intense ; après elles, au contraire, il se sentait déprimé et rongé par un sentiment de culpabilité. Il dit à Maikow : « Je me sens comme un criminel, comme si j'avais assassiné quelqu'un ».

Tout ceci et toute son œuvre nous permettent de pressentir combien son inconscient était travaillé par un désir meurtrier à l'égard de son père.

Lucile DOOLEY : *Psychanalyse d'Emilie Bronte*.

Clara THOMPSON : *Observations analytiques au cours d'une folie maniaque dépressive*.

Il s'agit d'une jeune fille de 22 ans, dont le père était un obsédé hypercorrect et la mère une paranoïde, souffrant entre autres de délires de jalousie. Lorsque l'enfant eut 12 ans, la mère fut internée pendant plusieurs mois. La fillette était heureuse d'avoir écarté la concurrence de sa mère, mais lorsque celle-ci revint, elle accusa de suite sa fille d'avoir été la maîtresse de son mari. Effrayée de ces accusations qui correspondaient à ses désirs inconscients, notre malade sombra dans un état de dépression. Celle-ci était accentuée par le fait que la sœur de notre mélancolique était la préférée du père. Placée plus tard dans un collège, elle se crut, malgré ses bonnes études, inférieure à toutes ses camarades. Peu de temps avant le suicide de sa mère, la jeune fille eut un épisode homosexuel qui provoqua de graves sentiments de culpabilité.

Il n'est pas possible de rapporter ici tout le matériel de l'analyse. Au cours de celle-ci, la malade eut plusieurs accès de mélancolie et de manie, encore que leur description clinique laisse à désirer.

Le mécanisme de la dépression ressort assez clairement. La malade, obsédée par des pensées meurtrières à l'égard de sa mère, introjectait celle-ci en elle-même et dirigeait ainsi contre elle-même ses tendances agressives.

William WHITE : *Le Soi*. — Dans cet article, l'éminent psychiâtre de Sainte-Elisabeth cherche à préciser le concept du soi. Il insiste particulièrement sur son caractère dynamique.

L. B. T. JOHNSON : Une femme est battue (fragment d'une analyse). Beaucoup de sadomasochistes apportent cette fantaisie qui, souvent, accompagne leur masochisme. Ils sont incapables de la préciser, mais bientôt l'analyse décèle qu'eux sont la femme et que le père ou la mère jouent le rôle actif de ce phantasme. Steckel a ramené ces cas à des aberrations d'homosexualité.

Tom, le garçon dont il sera question ici, a 15 ans. Vainqueur dans tous les sports, il se montre inapte dans les études. Il a une sœur et un frère respectivement plus âgés de huit et quatre ans, il a toujours montré plus de volonté et de force qu'eux.

Il se montre colérique, intraitable, volontaire, voleur. Il souffre d'énuresis.

Ses fantaisies l'amènent à imaginer des tortures diverses que subiraient les seins de sa mère et surtout de sa sœur. Ceci lui donne des érections qui précèdent son enuresis. Une foule de souvenirs se rattachent à ces fantaisies, non seulement le fait d'avoir vu les seins de sa mère, mais encore, dans un camp, d'avoir vu la poitrine lacérée d'une femme. Il fait souvent le même rêve dans lequel trois femmes le battent puis lui montrent leurs seins.

Le matériel de ce cas est intéressant, mais son analyse, très incomplète du reste, laisse beaucoup à désirer. Du peu qui nous est livré, on gagne l'impression que Tom a eu une envie de posséder des seins qui rappelle l'envie du pénis des femmes, et que ne les ayant pas, il a développé une forte agressivité à l'égard des femmes.

DIÉTERLÉ : *Relations de Hans von Hattingberg avec l'analyse*. — L'auteur expose mal les points de doctrine sur lesquels Hattingberg diverge de Freud, mais il fait l'apologie de cet ancien psychanalyste qui a eu le courage de rompre avec les dogmes de l'orthodoxie analytique.

Ph. GRAVEN : *Analyse d'un nègre*. — Analyse très superficielle qui tend à montrer que les conflits sont les mêmes dans la race blanche et la race noire. Le cas n'est, du reste, pas probant, car il y est à peine question de conflits inconscients.

KARPMAN : *Criminalité, le surmoi et les sentiments de culpabilité*. — L'auteur de cet article traite le même sujet que le récent livre de Staub et Alexander, qu'il semble, du reste, ignorer. Il y montre que la punition est souvent un facteur étiologique du crime. Il proteste contre l'idée que le délinquant n'aurait pas de surmoi. Il pense, au contraire, que, soumis à des influences diverses, le criminel a plusieurs surmoi qui sont dissociés et qu'il n'arrive pas à réunir. La criminalité, qu'elle soit impulsive ou chronique, n'est qu'une forme de névrose. Elle relève de la psychiatrie.

Karpman expose aussi la thèse de Freud que le crime peut soulager la tension créée par des sentiments de culpabilité inconsciente. L'auteur décrit encore les crimes par substitution et les crimes symboliques. Notre inconscient étant rempli de pulsions antisociales, il n'est que naturel que chez le psychopathe ces tendances finissent par se manifester contre sa volonté.

Karpman termine par un essai de classification des crimes qui est trop superficiel pour présenter un réel intérêt.

MARGARET MEAD : *Note ethnologique à totem et tabou. Psychanalytical Review*, T. XVII, fasc. 3. — Freud a établi que nous avons un sentiment ambivalent à l'égard des morts, particulièrement de ceux qui, au cours de leur vie, ont été intimement liés à notre existence. Suivant le degré de la civilisation, l'un des sentiments est accepté, tandis que l'autre est refoulé. Il résulte souvent des conflits de cette répression et l'auteur pense que la vraie solution serait de faire une place aux deux tendances de l'ambivalence. Elle étudie la civilisation de Bagobo qui lui semble réaliser cet avantage.

S.-E. JELIFFE : *Comportement schizophrénique*. — L'auteur étudie spécialement la cotatonie qu'il considère comme une réaction d'hypervigilance. C'est une intensification des processus de refoulement qu'il étudie du point de vue psychologique, du point de vue physiologique (inhibition), et du point de vue biologique (désintégration).

DORIAN FEIGENBAUM : *Diagnostic psychanalytique dans une phobie*. — L'auteur rapporte les huit premières séances d'une analyse qui permettent d'établir non seulement le diagnostic d'hystérie d'angoisse, mais d'avoir une idée générale sur la structure du cas.

ISADOR CORIAT : *Analyse active chez un bègue*. — On sait que le bégaiement est lié au refoulement de tendances sadiques orales. L'analyse active a pour but de renforcer les désirs agressifs, ce qui facilite leur extériorisation et leur analyse. Le bègue cache derrière une bonne volonté apparente une résistance narcissique inconsciente très prononcée. Si ces analyses ne sont pas menées assez vivement, elles s'éternisent. On interdira particulièrement toute satisfaction orale, comme de fumer,

ou chez l'enfant de sucer le pouce. Il en sera de même du chewing-gum fréquent chez ces malades. Avec ces restrictions, la résistance augmente, mais on observe de suite une amélioration du langage, et toute cette situation doit être analysée.

Ces mesures ne doivent pas être prises au début de l'analyse, mais au moment où la résistance commence à devenir tenace. S'il y a lieu de faire diverses défenses, elles devront être faites progressivement. Si le malade associe au bégaiement des mouvements de la main gauche, ce qui est fréquent, il y aura aussi lieu de les réprimer.

R. DE SAUSSURE.

Ross : *Quelques difficultés dans la théorie et la pratique analytiques. British Journal of Medical Psychology*, T. X, fasc. 1.

Il y a deux sortes de critiques : l'une qui se place au centre du point de vue adverse et qui le considère du dedans, l'autre qui se place sur un tout autre terrain et juge des faits envisagés du point de vue d'une autre méthode. Cette seconde critique est le plus souvent stérile et c'est malheureusement celle que pratique Ross. Je ne citerai point ici les objections qu'il fait à la méthode freudienne, car elles ont déjà été faites ailleurs et réfutées nombre de fois. Nous pourrions résumer notre objection à sa façon de voir en disant : on ne juge pas l'inconscient en se plaçant sur le terrain du conscient.

Elmer CULLER : *Un cas de phobie*. — C'est l'histoire d'un poète qui, dès son enfance, présente une phobie des locomotives qui s'étend bientôt et le rend anxieux en face de tout bruit. Plus tard, la femme du malade s'empoisonnera, mais l'entourage l'accuse d'avoir empoisonné lui-même son épouse. La phobie se transforme alors en une paranoïa. Le cas serait analytiquement très intéressant. Malheureusement, l'auteur s'est placé à un autre point de vue et l'importance de certains faits lui ont complètement échappé. Ce qui l'a intéressé est de constater comment sous l'influence de certains traumatismes, ce garçon, d'exocentrique qu'il était, est devenu un endocentrique. Ce sont les termes qu'emploie Culler. L'article contient cependant un matériel et des remarques intéressants.

Le fascicule que nous résumons contient divers autres articles qui n'ont pas trait à l'analyse.

R. DE SAUSSURE.

CONGRÈS

DES MÉDECINS ALIÉNISTES ET NEUROLOGISTES

de France et des Pays de langue française

La XXXV^e Session du *Congrès des Médecins Aliénistes et Neurologistes de France et des pays de langue française* se tiendra à Bordeaux, du 7 au 12 avril 1931.

Président : M. le Docteur PACTET, Médecin-chef honoraire des Asiles de la Seine.

Vice-Président : M. le Professeur EUZIÈRE, Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Secrétaire général : M. le Docteur D. ANGLADE, Médecin-chef de l'Asile de Château-Picon (Bordeaux).

Les questions suivantes ont été choisies par l'Assemblée générale du Congrès pour figurer à l'ordre du jour de la XXXV^e Session.

PSYCHIATRIE : *Les Psychoses périodiques tardives.* — Rapporteur : M. le Docteur Roger ANGLADE, Médecin-chef à l'Asile de Breuty-la-Couronne (Angoulême).

NEUROLOGIE : *Les tumeurs intra-médullaires.* — Rapporteur : M. le Docteur Noël PERON, ancien chef de Clinique médicale à la Faculté de médecine de Paris.

MÉDECINE LÉGALE PSYCHIATRIQUE : *Les fausses simulations des maladies mentales. Leur intérêt médico-légal.* — Rapporteur : M. le Médecin-Commandant BLANC, Professeur à l'Ecole d'Application du Service de Santé Militaire (Val-de-Grâce).

N. B. — Pour s'inscrire et pour tous renseignements, s'adresser au Dr D. ANGLADE, secrétaire général de la XXXV^e Session, Asile de Château-Picon, Bordeaux.

Le prix de la cotisation est de 75 francs pour les membres titulaires de l'Association, de 80 francs pour les membres adhérents de la session et de 50 francs pour les membres associés. Les membres titulaires et les membres adhérents inscrits avant le 15 février 1931 recevront les rapports dès leur publication.

Le Gérant : E. CORBIÈRE.

Alençon. — Imprimerie CORBIÈRE et JUGAIN.